

Dans la terre promise

Jean Féron

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

(par Jules Lamy)

LES CONQUÉRANTS DU SOL

Rien de plus désagréable dans ces espaces de l'Ouest Canadien que d'avoir une panne d'auto ! C'est d'ordinaire en pleine prairie, à une respectable distance de tout garage, que ce genre de plaisanterie est infligé aux touristes ; heureux encore si le malheureux « panné » a la ressource de trouver, sans trop de fatigue, quelque ferme habitée dans les parages !

C'est un aléa de cette sorte qui nous était arrivé un jour d'août 1928, à la brunante, dans un vague endroit de la Saskatchewan nommé Spring-Lake ; un coin charmant d'ailleurs, avec son terrain ondulé tout émaillé de bouquets d'arbres, de lacs bleus et d'horizons exquis — car dans l'Ouest, vu la pureté de l'air, les ciels ont quelque chose d'italien. — Mon ami X... de Regina, qui m'avait incité à traverser l'Atlantique, s'offrant de me piloter sans secousses à travers les « North-West Territories » dans sa merveilleuse « Sedan 8 cylindres », venait cependant, tout bon conducteur qu'il est, de nous jeter dans un de ces fossés boueux qu'on appelle là-bas « ditches » et d'où il était impossible de sortir la fameuse sedan sans un secours étranger.

Si nous avions été aux abords du poissonneux en même temps qu'étrange Crooked Lake, objectif de notre expédition en ce jour — lequel encaissé dans toute sa longueur (15 K) par une suite de hauteurs ininterrompues rappelle assez le fameux Lac des 4 Can-

tons en Suisse, avec de plus le mystère de son tumulus de pierre, vestige de quelque tragédie indienne — nous aurions allègrement planté notre tente là, (car comme l'escargot nous portions notre maison avec nous), mais 9 milles restaient à faire, et le soleil se couchait.

Force était de se mettre à la recherche de quelque habitation — si toutefois il y en avait une proche, car le rideau de bois bordant la route obstruait la vue. Nous voilà donc à escalader des clôtures en fil barbelé et nous lancer à la nage dans les hautes herbes trempées de rosée d'un pacage assez plantureux (chose rare cette année-là) que nous sûmes, après, être du « brome », graminée dédaignée en France pour sa grossièreté mais qui, en Saskatchewan, vu le climat plus sec, fait très bien. Après le pacage il fallut traverser des champs de blé et d'avoine, puis, enfin, un autre pacage où sommeillaient, formant une centaine de taches blanches, des moutons dodus, à l'orée d'une belle futaie derrière laquelle nous vîmes s'allumer subitement une lumière : la terre était habitée.

Il est de tradition dans le Canada, soit de l'Est soit de l'Ouest, que tout voyageur « écarté » a droit d'asile dans la première ferme venue. Sans gêne aucune donc, après avoir secoué nos souliers ruisselants sous l'auvent ou plutôt la vérandah de l'assez élégante maison de bois peint — indice de la prospérité relative du propriétaire — nous franchîmes la porte restée d'ailleurs entr'ouverte.

Les gens venaient de se mettre à table ; ils étaient une demi-douzaine : un homme d'un certain âge qui me parût être le fermier, puis un gars de 25 ans environ, une belle fille de 19 ou 20, deux garçons entre 12 et 15 et enfin une fillette d'une dizaine

d'années. Notre venue inopinée par le bois où étaient abritées leurs étables et non par la route habituelle les avait quelque peu surpris et ils nous regardaient interloqués ; mais le vieux se leva bien vite à notre « good day » d'usage et tout en répondant « welcome » se mit à nous chercher des sièges avec un tel empressement courtois — rien de la roideur britannique — que je ne pus m'empêcher de lui dire dans notre langue :

— Seriez-vous Français par hasard, Monsieur ?

Il leva la tête avec quelque vivacité et, me considérant attentivement :

— Si je suis Français ? Oui, un peu. Ça fait même 60 ans que la chose m'est arrivée à Paris, si j'en crois mon extrait de naissance, continua-t-il, avec un tantinet de blague ; puis, redevenu sérieux : Et vous, Monsieur, viendriez-vous des « vieux pays » ? Vous ne me paraissez pas avoir l'accent d'ici.

Enchanté de rencontrer un compatriote à cet endroit, je m'empressai de lui répondre qu'effectivement nous venions de France et qu'en ce qui me concernait, si je n'étais pas né sur les bords de la Seine, je n'en habitais pas moins la Capitale depuis une quinzaine d'années.

Alors, ce fut un enchantement dans le logis : le vieux nous serrait les mains avec effusion, tandis que la fille avait déjà couru au buffet et que les autres se rangeaient joyeusement pour nous faire place à table. Mais mon compagnon, soucieux avant tout de sa « monture » embourbée, ne put s'empêcher d'exposer ses justes inquiétudes

— Ne vous en faites pas ! conclut notre compatriote après l'avoir écouté avec attention, je vois où est votre machine, car vous n'êtes pas les premiers à déraper là et nous avons déjà dû en sortir d'autres : tout à l'heure les garçons vont « embarquer » dans la Ford et vous ramener ça dans la cour.

— C'est que, objecta X... par discrétion, mais en souriant, nous devions camper ce soir au Lac Croche et alors...

— Oui, attendez un peu, coupa le fermier, que j'aille vous laisser partir comme ça, sans causer un brin ! La maison est grande, vous camperez ici. Pour l'instant, Messieurs, faites-nous d'abord la faveur de casser la croûte avec nous ; après, « on verra voir à voir, » comme dit la chanson !

Nous n'avions d'ailleurs guère envie de reprendre la route ; rassurée sur le sort de notre voiture que les jeunes gens effectivement devaient ramener en bon ordre une demi-heure après, nous fîmes honneur au repas qui, de frugal qu'il avait paru être à notre entrée, s'était transformé en petit festin.

Pendant les chaleurs, les fermiers canadiens ne « tuent » guère, se contentant de légumes, salades, laitages, etc... avec un peu de lard salé s'il en reste et parfois une volaille le dimanche. Mais la fille de la maison avait prestement monté de la cave plusieurs bocaux de ces conserves succulentes dont la recette est fournie gratuitement aux Canadiens, avec beaucoup d'autres notions, par les soins de leur paternel gouvernement (rien de l'administration française) si bien que nous vîmes instantanément apparaître sur la table : asperges, petits pois, veau rôti, dinde en daube, confitures, le tout arrosé de bière domestique, car avec les

entraves mises à la consommation des boissons, le vin est hors de prix là-bas.

Un tel accueil, comme bien on pense, nous avait rendus particulièrement joyeux, car hors de France, nous autres Français nous nous sentons toujours étrangers. Et bien nôtre est le proverbe : « Voulez-vous aimer votre patrie, quittez-la !! » Ce n'est pas que les Anglais, les Scandinaves, les Hongrois et autres occupants des Territoires ne soient hospitaliers à leur manière, mais dans cette maison riante, véritable coin du sol français, rien ne heurtait nos goûts, nos coutumes, nos délicatesses inavouées, et en tous ces regards brillants d'intense sympathie nous retrouvions l'âme vibrante de la « doulce France ».

Il faut croire que M. Déry, notre hôte, éprouvait des impressions du genre des nôtres, car il nous dit, rayonnant, dans le coin de la salle où il s'était retiré pour allumer sa pipe pendant la desserte, et nous invitant cordialement du geste à faire comme chez nous :

— Savez-vous, Messieurs, que ça fait du bien de causer un instant avec des compatriotes ?

— À qui le dites-vous, chez Monsieur, répondit mon ami X… Malgré que j'habite l'Ouest depuis 10 ans, je n'y suis pas encore devenu insensible !

— Pour moi, continua notre hôte, il m'a toujours répugné de parler anglais. Vive notre langue, la première du monde ! Vous devez remarquer, ajouta-t-il, avec une secrète nuance de satisfaction, que je l'ai assez bien conservée !

En effet, son parler n'avait pas la moindre inflexion américaine, et même chez lui la propriété des termes indiquait un homme d'une certaine culture. Je hasardai :

— Je pense que vous n'avez pas dû naître sur une ferme, Monsieur Déry, votre langage indique un homme de la ville ; d'ailleurs si vous êtes de Paris… Mais — pardonnez-moi — comment avez-vous bien pu émigrer aussi loin ?

— Ah ! c'est tout une histoire fit-il, devenu un peu rêveur, et ça serait peut-être un peu long !…

— Des histoires… mais c'est justement ce qu'on cherche en voyage, repartis-je ; ne vous gênez pas pour nous, Monsieur Déry ; « envoyez » comme on dit à Québec sans la plus lointaine crainte de nous ennuyer ; ce sera même pour moi une de ces Veillées Canadiennes dont l'ami X… m'a tant parlé et que je ne connais encore que de réputation ! Pas vrai, X… ?

— En effet, s'empressa d'opiner mon compagnon, j'ai promis à Jules de lui montrer pendant deux mois les curiosités de la Province, et voilà, certes une occasion imprévue dans mon programme que je ne voudrais pas manquer.

— C'est ce que je suis… loquace quand je m'y mets, et vous risquez fort de vous coucher après minuit, Messieurs je vous en préviens. Ainsi voyez !

— La belle affaire ! Nous nous lèverons plus tard voilà tout !

— C'est bon, en ce cas je commence.

02

« Oui, je suis né à Paris, comme je vous l'ai dit, et j'y exerçais la profession de comptable, mais vous savez que nous autres « Pantruchards » sommes naturellement aventuriers : ça c'est un fait ! Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui, mais de mon temps on disait que l'armée coloniale se composait pour moitié d'engagés volontaires de la Capitale. Jugez !

« Je m'étais marié en 1899 avec une bien bonne fille. Parisienne comme moi et aussi naïve au fond (car la réputation de sceptiques méchants et moqueurs qu'on nous fait communément n'est pas applicable aux enfants du peuple de Paris, mais aux métèques intellectuels qui ont toujours hanté la Capitale et dont Voltaire est le type parfait). Malgré mes 31 ans et elle ses 24, nous étions deux enfants ne connaissant rien de la vie, mais s'aimant bien mutuellement et se composant à eux seuls leur univers.

« Je ne sais si de telles unions sont fréquentes ou si elles sont rares, mais enfin nous étions bêtes comme ça ! Pardonnez à un vieillard n'ayant plus à attendre de la vie que ses rigueurs, d'évoquer l'heureux temps où une autre âme l'aidait à en porter le poids ! Les larmes me viennent aux yeux en pensant aux jolies choses que la chère disparue trouvait à me dire, avec sa délicatesse de femme, quand le soir, rentrant la tête fatiguée de chiffres et de soucis, elle se suspendait à mon cou avec effusion, plongeant dans mes yeux ses bons regards pleins de dévouement, ne sachant quoi faire enfin pour me témoigner sa joie. Naturellement, je ne demeurais pas en reste avec elle, et les caresses allaient bon train, mêlées à toutes sortes d'enfantillages qui n'en fi-

nissaient plus. Pendant ce temps-là, le bifteck qu'elle avait oublié sur le feu brûlait !

« Alors, riant comme des fous, on courait dans l'humble réduit qui nous servait de cuisine en criant : « au feu ! » Ce qui faisait bougonner la voisine d'en face (une brave femme au fond, mais, comme toutes les vieilles impitoyable aux jeunes, manifestations qui nous achevait) et nous revenions nous mettre à table pour manger un morceau de carton carbonisé. Mais comme on s'occupait plutôt de s'envoyer des baisers en mangeant, tout bavardant comme des pinsons, on n'avait garde à l'insipidité du mets.

« En somme, nous étions des oiseaux ou plutôt des « poètes », et comme ceux-ci nous aimions la verdure, les fleurs, les bois. Aussi souffrions-nous de vivre dans un de ces déserts de pierre qu'on appelle les villes, où jamais on ne voit un brin d'herbe ! Paris, à ce sujet, malgré la réputation que lui font les riches touristes, libres d'errer sous les ombrages des Champs-Élysées, du Parc Monceau et du Bois de Boulogne, est bien détestable pour les malheureux ouvriers confinés dans des quartiers sans air et sans soleil, où les rares arbres que plante la Municipalité sont maladifs et poussiéreux, semblant une caricature insultante de la nature. Ajouter, à cela l'atmosphère brumeuse d'un climat où il pleut ou bruine en moyenne 230 jours par an.

« Nous avions bien la ressource, les dimanches de beau temps, de nous évader dans les bois de Clamart ou de Meudon, mais il fallait en revenir le soir, et se battre pour des places en tramways.

« Aussi, quand un camarade de Lyon qui avait l'intention d'émigrer en Amérique (il n'y alla jamais s'en étant tenu seulement à l'intention) me chargea de prendre pour lui des rensei-

gnements au Commissariat du Canada à Paris, restai-je stupéfiait d'apprendre qu'il y avait des pays où on donnait de véritables domaines pour rien, alors que nous ne possédions pas même un mètre carré de terre pour y semer des fleurs !

— Probablement que la vie est impossible dans ces patelins-là, dis-je avec conviction à l'employé qui donnait les prospectus, sans cela…

— Mais non, Monsieur, répondit avec gravité un Canadien distingué qui venait d'entrer — Monsieur de M…

— La terre est excellente, et d'autre part la rigueur de l'hiver, atténuée par une curieuse sécheresse de l'air, n'est pas un obstacle. Ainsi, alors qu'à Paris avec seulement 15° centigrade sous zéro, on enregistre quantité de congestions pulmonaires, quelquefois mortelles, on peut éprouver 50° centigrade ou plus dans l'Ouest Canadien sans en voir une seule ; (tandis que 29° — minima extrême enregistré à Smolensk — suffirent en 1812 pour anéantir la Grande Armée). Même phénomène en été, dû au même principe : les insolations y sont inconnues malgré 35 ou 38° de chaleur.

— De la chaleur, il ne doit guère y en avoir dans vos « célèbres arpents de neige », objectai-je gouailleur !

Cela ne démonta pas du tout le « gentleman » auquel je m'adressais ; avec cette exquise courtoisie particulière aux Canadiens-Français et qui sent son gentilhomme d'une lieue, il m'expliqua patiemment que même sur les bords de l'Océan Glacial, les chaleurs sont très fortes en été.

— Mais ce n'est pas au Pôle Nord, ajouta-t-il, que le gouvernement Canadien place ses colons ; la région de colonisation a dans sa moyenne exacte la latitude de la Belgique ce qui n'a rien de boréal ; la durée de l'hiver y est semblable à celle de ce petit royaume.

« Favorablement impressionné par ces aperçus nouveaux, je risquai, non sans quelque inquiétude, une dernière objection : celle qui me tenait le plus au cœur :

— Oui, mais pour profiter de tant d'avantages, il faut sans doute être cultivateur de naissance, tandis qu'un pauvre plumitif comme moi !...

Cela n'est pas absolument nécessaire avec les machines agricoles d'aujourd'hui. Si l'on veut bien se mettre à la besogne, continua mon interlocuteur ; d'autre part, outre notre blé — le premier du monde — nous avons encore l'élevage du bétail, lequel est d'un sûr rapport étant donnés l'abondant pâturage et la salubrité du climat, exempt d'épizooties. Naturellement, cela demande quelques petits capitaux !...

— Et combien ?

— Oh ma foi ! avec un mille piastres (5 000 frs. d'avant-guerre) je pense que vous seriez en assez bonnes conditions de partance. Mais la difficulté n'est pas là ! J'ai visité, moi-même, le Nord-Ouest et étudié attentivement ses moyens de réussite : la terre est bonne, la saison de chaleur suffisamment longue pour la maturation du grain, les pâturages excellents ; seule la mentalité moderne à base de bien-être est l'obstacle ! — Pour réussir dans ces pays neufs, Monsieur, l'homme doit se replacer dans la condition primitive de l'humanité, faire provisoirement litière de ses

aises et reprendre virilement la lutte contre la Nature ce véritable « struggle for life » qui n'a rien de commun avec la formule alambiquée de nos intellectuels darwiniens, lesquels d'ailleurs n'ont jamais vu la vie qu'à travers les vitres de leur cabinet de travail. Il ne s'agit pas de rêvasseries ici ! Malgré votre incompétence agricole, je vous garantis personnellement la prospérité dans une existence absolument indépendante. Si, faisant effort sur vous-même, vous consentez pour un temps à « faire abnégation ». Tout est là. J'en trouve une preuve dans la réussite générale des individus de l'Europe Centrale : Galiciens, Hongrois, Ruthènes, Bukoviniens, Doukhobors, etc., gens habitués à vivre de peu, et de vos Auvergnats et Bretons qui, quoique fils de France, ignorent pour beaucoup les exigences de sa civilisation raffinée.

« Toute cette tirade avait été débitée avec une énergie soudaine, et un accent de franchise qui ne sentaient pas le prospectus de colonisation : je fus émerveillé. Aussi, revenant à l'employé qui, pendant notre entretien, s'était discrètement effacé :

— C'est bon, lui dis-je, donnez-moi aussi de vos imprimés, je veux voir ça !

« De retour à la maison, je vous laisse à penser la belle sarabande que se mirent à danser nos cervelles imaginatives en lisant cette alléchante littérature ! Pour deux pauvres enfants du peuple, n'ayant jamais rien possédé en propre, (car malgré ma jaquette d'employé qu'étais-je de plus qu'un prolétaire ?) la perspective de se voir seigneurs suzerains de 65 hectares de terre, parsemés de hautes futaies princières, avait de quoi tourner la tête. Et nous regardions d'avance pâturer dans ce beau domaine veaux, vaches, cochons, couvées, comme dirait Lafontaine. Étions-nous heureux !

« Lucile voulait partir de suite, et moi qui ai toujours eu pour maxime : « Le pain noir de la liberté vaut mieux que le pain blanc de l'esclavage », je goûtais fort son intention : seulement, un certain instinct positif me faisait aussi envisager les côtés matériels de l'entreprise.

— Et les 5 000 francs, lui dis-je, tu oublies cette condition « sine qua non » ?

« La pauvrette — comme Pierrette — en laissa d'abord tomber ses bras de découragement, mais l'enthousiasme la ressaisissant bientôt :

— Va donc, Léon, tu verras que nous finirons bien par les trouver !

« Mais 5 000 francs étaient une somme pour de pauvres diables comme nous et, pendant quinze jours nous nous tirâmes les chevaux à la solution de ce problème ardu. Toutes les possibilités furent envisagées, et l'on parla même de jouer aux courses. Pour un peu, nous aurions vendu nos âmes au Diable. Cependant, Lucile avait un oncle qui la chérissait quelque peu. « Désir de femme est un feu qui dévore », dit le proverbe. Je ne sais par quels prodiges de diplomatie désespérée, la mienne finit par « engrener » ce parent peu fortuné et méfiant comme un Auvergnat, à verser 2 500 francs dans l'entreprise.

« Restait 2 500 autres à trouver ; mes braves parents, en se gênant, arrivèrent à me procurer 1 500 frs ; d'autre part, une vieille collection de timbres-poste datant de mon enfance et à laquelle je ne songeais plus depuis maintes années, ayant par le temps acquis de la valeur, j'en tirai 510 frs. En ajoutant nos quelques meubles, hardes et économies, notre avoir finit par se

monter à 5 950 frs. mais 1 000 frs. de frais de route étaient à prélever là-dessus.

« Qu'importait ; nous avions à peu près le capital minimum, on se serrerait un peu, voilà tout ! (Le sort devait se charger de nous « serrer » davantage, mais n'anticipons pas !)

« Nous voici donc partis pour « La Terre Promise » ! Nous embarquons à Dieppe le 14 mars 1900, après avoir bu pour la dernière fois, en déjeunant, de ce cher vin de France que je ne devais plus goûter de ma vie.

« C'est en mettant le pied sur le joli bateau qui devait nous transporter à New-Haven, première étape de notre voyage, que je sentis pour la première fois quelque chose en train de se détraquer dans ma vie. Impression indéfinissable mais pénible que, naturellement, je me gardai bien de communiquer à ma compagne. Tout me paraissait hostile ou d'un indifférentisme implacable : la mer, les rochers, les élégants passagers et même les domestiques du bord, lesquels d'ailleurs parlaient une autre langue. Alors que jusqu'ici j'avais nargué le sérieux de la vie, riant, chantant, m'amusant à l'instar des contemporains de l'époque ; sans soucis de ma pauvreté même, jugée par moi transitoire, je me sentais devenir la proie d'une Destinée inexorable qui démolirait à plaisir tous les châteaux de cartes que deux pauvres enfants d'Adam comme nous pourraient faire, et dans cet horizon de brume vers lequel pointait notre bâtiment, je voyais se lever une puissance contraire, comme jadis Jean vit monter de la « Mer de l'Esprit » sa fameuse bête apocalyptique.

03

« Mais comme on ne doit jamais se laisser conduire par les lubies de son imagination, je m'empressai de chasser ces idées spleenétiques que j'imputai à la « Folle du logis ». (Et puis, à trente ans, on a encore tant d'heureuses illusions qu'on ne peut accepter d'emblée la gravité réelle de l'existence.) D'ailleurs, un autre sujet de préoccupation m'était venu : nous entrions en pleine mer et comme la Manche est toujours agitée, il fallait parer au fameux « mal de mer » dont j'avais par avance la terreur.

« Je ne sais quelle idée n'avait pris depuis une couple d'années, sous prétexte de vagues picotements dans la région cardiaque, que j'étais atteint d'une maladie de cœur aussi. Comme le mal de mer est mauvais pour cette affection, m'étais-je prémuni d'une recette pour l'éviter.

« Le moyen le plus efficace, m'avait-on dit, est de rester sur le pont ; on le complète en réglant sa respiration sur le mouvement du navire : aspirant l'air quand il s'élève sur la vague, l'expirant quand il s'abaisse. »

« Aussi, lorsque je jugeai que les vagues commençaient à grossir, sans attendre qu'elles devinssent des montagnes — ce qui ne tarda pas, du reste — me voilà-t-il pas installé sur le milieu du pont, ouvrant et fermant mécaniquement la bouche, à la façon d'un automate, au grand amusement, naturellement, du beau monde qui l'occupait !

« Mais je n'en avais cure, affairé que j'étais « lutter pour la vie », autrement dit à prévenir la rupture d'un anévrisme… in-

existant. À la fin, fatigué du jeu, et ne sentant rien venir, je me hasardai à jeter les yeux autour de moi.

« La plupart des passagers, effrayés par la mer démontée, avaient cherché refuge dans les cabines où le fameux mal les prit immédiatement — y compris la pauvre Lucile. Quant aux rares demeurants, ils étaient tous jaunes comme citrons, et regardaient l'horizon avec un air de gravité amère qui me parut encore plus cocasse par son imprévu que mes précédentes simagrées.

« Je pense que dans cette traversée, je fus le seul du bord à rester bien portant. J'excepte, cela va sans dire, les matelots, lesquels toutefois aux moments critiques avaient soin de s'enfiler de larges rasades de cognac : peut-être bien est-ce encore là le meilleur préventif connu !...

« Débarqués à New Haven, tout trempés d'eau de mer, laquelle sécha sur nous — mais l'eau de mer ne donne pas de rhumatismes — nous montâmes de suite dans le train pour Londres où, pendant notre arrêt de trois heures, je remarquai que les policemen acceptent des pourboires comme de vulgaires commissionnaires. Repartis à 11 h. et voyageant selon la rapidité particulière aux chemins de fer anglais, nous touchions Liverpool vers 6 hrs et demie du matin.

« De cette ville je ne dirai rien, sauf qu'elle nous parut noire, embrumée, triste, enfin de ces enfers ouvriers comme certaines villes du Nord de la France, ou Saint-Denis près Paris. Là, nous devions commencer à sentir la différence de notre civilisation avec celle des autres peuples, et surtout notre isolement. Dans un restaurant d'assez bonne apparence pourtant, on nous servit un repas détestable composé de viandes mal cuites, de beurre rance

et de thé nauséeux ; pas de café. Dans toutes les épiceries où nous entrâmes, impossible de trouver du chocolat français genre Menier ou Lombard, rien que quelques barres de chocolat à la crème. Enfin, nous ignorions la langue du pays (sérieux inconvénient en pays saxon) et nous eûmes de grandes difficultés à trouver le chemin du port. Ces graves mais orgueilleux insulaires ne riaient certes pas de notre baragouin, mais ils ne daignaient pas non plus chercher à le comprendre : la plupart continuaient imperturbablement leur route soit par dédain du « foreigner », soit pour ne pas perdre de temps. « Time is money »

« À neuf heures embarquement sur le « Dominion » après avoir passé l'inspection des yeux. Cette inspection, qui n'a lieu que pour les émigrants, était faite ce jour-là par un rustre décoré du nom d'Inspecteur (car si l'Angleterre a ses gentlemen, elle a aussi ses boors) qui vous retournait brutalement les paupières avec une pince en fer, sans y mettre aucune des façons nécessaires ; un garçonnet français de 4 ans, que son père portait, ayant été traité par lui de cette manière, lui envoya dans sa vivacité — bien française aussi — une gifle retentissante qui amusa tout le monde, notre brute daigna ne pas trop s'en fâcher.

« Les émigrants anglais étaient dispensés de cette formalité. Admirez ici, Messieurs, la stupidité de l'orgueil britannique qui a décidé, en principe que tout fils d'Albion était, de par sa naissance, exempt des tares qui affligent le reste de l'humanité — infirmité ridicule du peuple peut-être le plus sensé de la terre !

« Cet invraisemblable orgueil anglais nous devions le retrouver d'abord sur le bateau car tous, depuis le « Captain » jusqu'au plus bas « waiter », se regardaient comme d'une humanité supérieure au reste des mortels — se traitant d'ailleurs mutuellement

comme tels — puis aux alentours de notre « homestead » (le fameux domaine) situé en plein pays de colonisation anglo-protestante. Mais laissons

« Nous n'eûmes pas trop à nous plaindre de l'installation sur le « Dominion », ayant une demi-cabine malgré notre 3 classe ; mais la cuisine purement anglaise ne tarda pas à nous être insupportable par sa monotonie : rosbif trop cuit ou « corned-beef », pommes de terre ou macaroni, éternelles confitures d'écorces d'oranges (le célèbre « jam ») et sempiternel thé. Voilà la ration uniforme pendant onze jours de traversée. Celui qui a dit que les Anglais sont dénués d'esprit d'invention ne s'est pas trompé.

« Heureusement que sur les grands paquebots le mal de mer n'est pas à craindre sauf durant les fortes tempêtes ; nous profitâmes donc de notre « captivité sur les pontons britanniques » comme disait plaisamment Lucile, pour lier connaissance avec une demi-douzaine de compatriotes perdus comme nous dans la foule des Anglais, Allemands, Scandinaves, Galiciens, Hongrois, Polonais, etc. De nos jours les Français n'émigrent guère, aussi les voit-on s'accrocher les uns aux autres quand ils se rencontrent à l'étranger.

« C'est ainsi que nous fîmes connaissance avec la famille A… qui se rendait à Duck Lake (Saskatchewan) où elle avait des parents établis, et qui nous engagea à la suivre. C'est à ces braves gens que nous dûmes ensuite d'avoir la meilleure terre de Spring Lake, laquelle avait été réservée pour je ne sais quel protégé…

« Il y avait aussi un cultivateur nommé C… qui avait quitté l'Algérie pour tenter la chance en Amérique ; un robuste gaillard se moquant in petto des prétention agricoles du Parisien gringa-

let et m'invitant ironiquement parfois à me spécialiser dans le dressage des bœufs d'attelage — un assez brave homme malgré cela — je le mentionne, parce que, sans le vouloir, je fus la cause de son mauvais début au Canada.

« Le navire nous avait déposés à Halifax le 25 vers midi ; après nous être restaurés, nous nous rendîmes à la gare où le train pour Montréal était déjà formé ; nous y retrouvâmes tous les Français du bateau.

« Au moment de monter en voiture, je remarquai que notre wagon était très près de la locomotive, dont il n'était séparé que par deux fourgons à bagages, je ne pus m'empêcher de le déplorer à haute voix :

— Je n'aime pas monter soit en tête soit en queue d'un train, on y est plus exposé qu'au milieu !

La dessus, C... de s'esclaffer et de se payer ma tête, disant :

— Si tout le monde était comme vous alors, les dits wagons resteraient toujours vides !

— Non, répondis-je, car on les mettrait à la place de ces wagons de marchandises qui, je ne sais pourquoi, forment le milieu de notre train, tandis que ceux de voyageurs sont aux extrémités !

— Que diable voulez-vous que ça fasse ! Et il haussa les épaules en clignant des yeux aux autres.

Sitôt montés, je voulus lui démontrer l'exactitude de mon dire par l'expérience connue : alignant sur la banquette trois pièces de monnaie, serrées entre elles, et simulant notre train, je frappai la première avec une quatrième envoyée d'un coup brusque ; sous

le choc, et par répercussion, la pièce de queue partit en arrière, tandis que celle du milieu ne bougeait pas d'une ligne. La démonstration, quoique fruste, était péremptoire, mais notre homme qui avait envie de s'amuser se mit à blaguer et à en rire (il est vrai qu'il ne devait plus rire de longtemps). Alors, je n'insistai pas davantage.

« Le wagon de l'Intercolonial dans lequel nous étions montés était, comme d'ailleurs tous les wagons canadiens, de type moderne, c'est-à-dire avec couloir central et plate-formes extérieures. Habitués à voyager en France enfermés dans de petits compartiments incommodes et étroits, voilà tous nos gens à déambuler d'abord dans cette maison roulante pour finalement s'installer sur la plateforme d'avant d'où l'on pouvait admirer le paysage acadien.

« Le temps était clair et doux ; nous restâmes bien deux heures à voir défiler les sites pittoresques de la Nouvelle-Écosse ; puis le vent s'étant levé et l'air rafraichi, force nous fut de quitter l'agréable observatoire pour réintégrer frileusement nos places assez confortables d'ailleurs.

« Il y avait environ une demi-heure que nous étions assis, ma femme et moi, nous entretenant avec délices de ce pays de Cocagne où tout semblait agréable à la vue quand, subitement, notre train alors à grande vitesse, quittant son tranquille balancement oscillatoire, se mit à donner des secousses si désordonnées accompagnées d'un tel bruit sinistre de ferraille, qu'un vent de catastrophe nous souffla aux tempes. Poussé par l'instinct de conservation, je me levai d'un bond, cherchant à fuir.

« Au même instant, un choc terrible me renversait de toute ma hauteur tandis que notre wagon était violemment jeté sur le flanc ; ses vitres sautant en éclats.

« La locomotive venait de dérailler, et tout le train se butant sur elle avait mis en pièces les deux fourgons à bagages, renversant de plus notre wagon et son voisin. Quant à la fameuse plateforme que nous venions de quitter, elle avait été aplatie du coup, comme une vieille boîte de conserves !

« Après un premier moment de stupeur, les voyageurs se mirent en devoir de se relever — quelques-uns légèrement blessés par les vitres — et de chercher une sortie par les portières, car la porte était obstruée. Alors s'entendirent des gémissements : c'était ce pauvre C... dont j'avais, sans m'en douter, défoncé l'épaule lors de ma chute : le malheureux en était verdâtre de douleur ; on finit par le transporter au dehors.

« Mais dehors il y avait deux pieds de neige, et nous piétinions sur place ne sachant où aller, car les deux wagons de passagers restés debout avaient été envahis de suite par les voyageurs de celui qui nous suivait ; cependant on finit par obtenir une place pour C...

« Avant de s'y acheminer, soutenu par deux compagnons, il tourna vers moi ses yeux dolents et me dit à voix haute :

— Ah ! monsieur Déry, combien je regrette de m'être moqué de vous tout à l'heure, et combien vous aviez raison ! »

Comme épilogue, disons que ce pauvre diable perdit son procès contre l'Intercolonial, sous prétexte qu'il voyageait à prix réduit comme émigrant (ce qui semblerait conférer à cette puis-

sante Compagnie des droits sur la peau d'une partie de ses passagers). Quant à nous dont les malles avaient été éventrées dans le désastre des fourgons à bagages, on daigna nous les rendre un mois après, mais allégées d'une partie de leur contenu, étant restées ouvertes tout ce temps à la portée des voleurs très nombreux en Amérique. (premier effet de la Puissance hostile dont j'avais eu vision à Dieppe !)

« Après que nous fûmes restés debout dans la neige pendant quatre heures (car dans notre ancienne demeure, comme dans la cage de fer de La Balue, on ne pouvait se tenir ni debout, ni assis, ni couché) un train de secours vint nous prendre et nous conduisit directement à Montréal, d'où nous partîmes le lendemain pour la grande traversée du Canada. »

04

« Cette traversée, qui fut pour nous de quatre jours sans interruption ou presque, ne présenta pas plus d'incidents intéressants que celle en bateau, je me rappelle seulement qu'il nous fallut par trois fois retarder nos montres de 60 minutes — puisque nous devancions le soleil — et que proche de notre destination, des voyageurs tirèrent à coups de revolver sur les premiers « gophers » (rats des champs) que le printemps hâtif faisait sortir. Aussi imaginatifs que nous, ces émigrants les voyant assis sur leur train de derrière au sommet de buttes singulières avaient pris ces prosaïques rongeurs pour les fameux « chiens de prairies » dont il est parlé dans Fenimore Copper (preuve que nous n'étions pas les seuls fous du train).

« Mais ce que je regretterais de passer sous silence, c'est l'intelligent aménagement du Canadian Pacific Railway, supérieur certainement à toutes les autres lignes et qui avait alors comme président l'illustre Lord Shaughnessy son grand homme. Malgré que nous ne fussions que des émigrants, les employés nous traitaient avec une politesse où ne perçait pas l'orgueilleux dédain saxon. Nous avions toutes les commodités : cuisine avec réchauds, eau filtrée, cabinet de toilette, water-closets à chasse d'eau ; de plus chaque voyageur, par un ingénieux dispositif, pouvait transformer son siège en couchette et dormir allongé ; avantage précieux inconnu ailleurs (surtout sur l'Intercolonial).

« À Duck Lake, nous ne voulûmes pas accepter la cordiale hospitalité que les cousins de la famille A… nous offraient par convenance (Ils avaient bien assez de loger les leurs). D'ailleurs, en ce temps-là, les hôtels n'étaient pas chers et pour un dollar par tête nous eûmes le logement et trois repas complets dans le meilleur hôtel.

« Nous y restâmes 10 jours en villégiature, nous figurant être dans une ville d'eau d'un lointain pays (toujours les illusions). Avant d'aborder les réelles misères de la vie de « settler », nous avions convenu de nous détendre l'esprit avec plénitude, sans regard à la dépense. Cette fois la mesure était sage, nous n'eûmes pas à la regretter.

« Elle me permit tout d'abord de prendre une idée assez adéquate de la mentalité du Nord-Ouest, très disparate vu la diversité de sa population. Il y a dans cette région de la Saskatchewan centrale une douzaine de races : Anglais, Allemands, Hongrois, Galiciens, Doukhobors, Ruthènes, Bukoviniens, Scandinaves, Canadiens-français, Canadiens-anglais, Métis et quelques Français.

Sans doute, depuis ce temps, leurs caractéristiques se sont-elles fondues dans la masse, mais alors elles se présentaient distinctes. On voyait parfois des choses bien curieuses, ainsi certains Doukhobors par scrupule religieux, ne voulant pas employer d'animaux, s'attelaient eux-mêmes ou plutôt leurs femmes et jeunes gens sur la charrue par bandes d'une quinzaine ; d'autres, de cette secte russe connue pour sa bizarrerie d'imagination, se réunissaient une fois l'an, en costume extra-sommaire — celui de l'innocence — et partaient dans les champs à la recherche du Messie ; et mettant sur les dents la Police montée, laquelle un beau jour finit par les coffrer tous sous inculpation d'attentat à la pudeur, ce qui parut les guérir radicalement. (En Russie, sous l'ancien régime, les « Doukhobortsi » (lutteurs pour l'esprit) étaient considérés comme suspects et persécutés ; il est vrai qu'ils regardaient le tzar comme l'Antéchrist, ce qui leur valait l'anathème de l'église orthodoxe. Inutile de dire qu'en Saskatchewan, ils sont aujourd'hui pour la plupart absolument américanisés.)

« Quelques cowboys aussi apparaissaient de temps à autre, amenant des « broncos » (chevaux sauvages) des ranches de l'Alberta ; ils donnaient ces bêtes pour 20 dollars la tête et couraient ensuite au « bar ». Ah ! ces bars d'autrefois où l'eau de feu coulait à flots !... La première fois que j'entrai dans un de ces débits, les croyant pareils à nos tranquilles et décents estaminets de France, j'eus justement à enjamber le corps d'un cowboy ivre-mort pour aller au comptoir où ses compagnons achevaient de se « blinder » avec de pleins verres de whisky. À part cela, rien à dire car les habitués de l'endroit se tenaient ordinairement assez sages malgré le « vitriol » qu'ils ingurgitaient. Il y entrait souvent des fermiers de passage venant prendre un « petit coup » avant

de retourner chez eux, où ils ne s'en vantaient pas naturellement…

« C'est l'inconvénient des pays ne produisant ni vin ni bière, de recourir d'instinct aux spiritueux, lesquels naturellement, par leur forte teneur en alcool (450) non neutralisée d'eau, sont redoutables pour l'organisme : des gens certainement bien intentionnés, mais à vue courte, ont pensé y remédier tant au Canada qu'aux États-Unis par une prohibition mal entendue, laquelle n'a fait que rendre incurable un mal qui n'était que transitoire en quelque sorte, puisque sa gravité dépendait surtout des occasions offertes. Alors qu'il suffisait de supprimer les débits publics, en laissant aux citoyens liberté de faire chez eux à leur guise, on a voulu tarir la consommation de l'alcool jusqu'à sa dernière goutte. Fanatisme stupide, tyrannie sectaire qui, par réaction, a rendu l'alcoolisme invétéré tout au moins dans cette province, comme je vais vous le démontrer.

« En 1916 notre Gouvernement provincial avait eu l'idée excellente de supprimer les bars et de prendre en mains la vente des boissons pour en surveiller la consommation. On pouvait obtenir qu'une certaine quantité à la fois et sur production d'identité, dans des récipients scellés qu'il était interdit d'ouvrir publiquement. Au reste, les prix étaient extrêmement modérés, et si j'avais eu les moyens d'aujourd'hui, j'aurais pu rétablir chez nous la salutaire et fortifiante coutume du boire du vin aux repas.

« C'était trop beau, cela ne pouvait durer aussi, quelques mois après, un simulacre de referendum auquel la population ne prit guère part — sauf les sectaires — imposait à la Province de Saskatchewan une prohibition aussi imbécilement « sèche » que celle qui règne aujourd'hui au delà du 45 degré !

« Tant qu'on avait eu la faculté de se procurer des spiritueux, la classe des fermiers ne s'en était guère souciée, et je pense qu'en portant sa consommation à une moyenne de six bouteilles de whisky ou de gin par maison et par an, je ne suis pas loin de la vérité (l'éloignement des magasins du Gouvernement était aussi chose dans cette modération.) Mais sitôt que l'alcool fut sévèrement interdit de par la loi, ne voilà-t-il pas que tout le monde se mit à le désirer et à chercher les moyens d'en faire secrètement !

« Ce furent les Galiciens du Sud de chez nous qui, les premiers, résolurent la difficulté en employant au lieu d'alambics (impossibles à se procurer) une simple marmite avec combinaison de couvercles garnie d'eau froide pour la condensation de la vapeur alcoolique. En un rien de temps leur secret s'était répandu partout, et bien rares les fermes dans un rayon de 30 milles où ne bouillait pas le « homebrew », à base de sucre et de pommes de terre. De là à prendre l'habitude d'en boire, il n'y avait qu'un pas : il fut franchi, et depuis l'alcoolisme est devenu chronique dans toutes les colonies galiciennes, ruthènes, hongroises et slaves de la province où il était à peu près inconnu auparavant. Tout cela est de l'histoire… ignorée !

« Depuis, le gouvernement a bien rétabli son ancienne régie, mais il est trop tard, et les campagnards ont leur alcoolisme comme du temps des bars les citadins avaient le leur. D'ailleurs, comme dans un but prohibitif, il a doublé ses prix, on ne va guère à lui : une nouvelle industrie — clandestine —, s'est créée, celle du « homebrew », laquelle, dit-on, rapporte bien mieux que la culture du blé.

« Écoutez cette anecdote pour finir :

« Un inspecteur du gouvernement était passé, il y a quelques années, pour faire enquête là-dessus : avisant un fermier sur la route il lui dit confidentiellement :

— Il y a 25 dollars à gagner pour vous si vous m'indiquez quelqu'un faisant du homebrew dans les environs !

Vingt-cinq dollars ? répondit l'autre d'un air drôle, mais moi je vous en offre cent si vous m'en citez seulement un qui n'en fasse pas !

« L'inspecteur estomaqué partit droit devant lui ; jamais oncques ne le revit…

Àce point de son récit, M. Déry s'arrêta pour bourrer sa pipe et, s'adressant aux siens qui, comme nous, l'écoutaient avec intérêt, bien que ce ne fut pas là pour eux probablement choses nouvelles, il leur dit avec cette sorte d'enjouement qui lui venait quelquefois et contrastait avec son air ordinairement amer :

— Dites donc, mes chats, il ne faudrait pourtant pas, sous prétexte de prohibition, nous laisser mourir de soif ici ; montez-nous donc de la bière, ensuite vous pourrez aller vous coucher, il est dix heures ! Toi, Louise, n'oublie pas de préparer la chambre de ces messieurs qui ont probablement aussi besoin de dormir !

Nous nous empressâmes d'affirmer à notre hôte qu'il n'en était rien et qu'au contraire, par cette belle nuit d'août, éclairée de la lumière boréale dont nous pouvions admirer la splendeur à travers sa grande bay-window treillissée — laquelle laissait entrer l'air mais non les insectes nocturnes — le charme était grand d'entendre un conteur de sa verve. Il sourit, et après avoir rempli nos hanaps de verre doré et mis devant nous un paquet de ces pe-

tits cigares « Empire », dont l'arôme égale presque celui du londrès, il reprit complaisamment la suite de son histoire.

05

« Les parents de la famille A… nous avaient donné une lettre de recommandation pour des amis habitant à cinq milles d'ici un petit groupement de colonisation qui s'est appelé depuis Crystal Springs, lesquels devaient nous piloter sur notre « homestead » prudemment retenu au bureau de Duck Lake, et nous aider à en trouver les bornes. Or, un soir, le voiturier de l'endroit vint me dire que le conducteur de la malle, ce jour-là, en traversant la rivière Saskatchewan (à 6 milles de la ville) avait trouvé de l'eau sur la glace, indice d'une débâcle prochaine, et que si nous voulions aller sur notre terre, il s'agissait de ne pas tarder davantage.

« Le conseil était bon, aussi le lendemain quittions-nous Duck Lake dans un « democrat » (voiture légère à quatre places) que son garçon d'écurie conduisait, un jeune Canadien de 20 ans, aventureux et décidé comme tous ses compatriotes. On nous avait donné une voiture, car vu la fonte des neiges, les traîneaux n'étaient plus d'emploi. Mais les malheureux chevaux n'allaient guère vite pataugeant dans la boue, et nous mîmes deux heures pour arriver au fleuve.

« Mais là, pas moyen de passer, la glace du bord étant déjà partie. Il nous fallut remonter plusieurs milles en amont pour aborder le champ de glace et traverser, ce qui s'opéra sans encombre ; malheureusement peu de temps après un des chevaux

fut pris de coliques, et avant de lui avoir trouvé un remplaçant, la journée était fort avancée.

— Nous en serons quittes pour coucher à la réserve indienne, dit philosophiquement notre conducteur qui, heureusement, parlait français, nous allons y arriver dans une couple d'heures ; le surveillant nous fera bien une petite place chez lui, je suppose.

La perspective d'aller camper parmi ces coupeurs de scalps qui, 15 ans auparavant, durant la « Rébellion », avaient massacré à plaisir, ne nous souriait guère. Cependant nous ne dîmes rien jusqu'au moment où nous atteignîmes les bois de la dite réserve lesquels, vu la brunante, nous parurent sinistres, alors je me hasardai à demander si le surveillant avait beaucoup de soldats avec lui.

Aucun, fut la réponse, il n'a d'autre compagnie que celle de sa vieille (sa femme). Les soldats, eux, sont à Duck Lake : quatre, en tout, de la Police Montée, y compris le sergent ; vous les connaissez d'ailleurs

— Mince nous voilà propres, fit ma femme à mi-voix.

« À ce moment, je remarquai à l'horizon quatre ou cinq feux de prairie qui couraient : soucieux, je les signalai à l'automédon lequel, sans même les regarder, me dit tranquillement :

— C'est un signe de printemps, comme l'arrivée des étourneaux, j'aime à « vouère » ça le soir !

« Ce garçon-là, décidément ne s'émouvait de rien !

« Cependant, arrivés à une sorte de marais dans lequel passait la route, il parut cette fois inquiet (enfin !) et arrêta la voiture :

probablement qu'il y avait là des sables mouvants extrêmement dangereux : aussi, de notre côté, n'en menions-nous pas large ; la pensée de rester enlisés dans cette eau sale… Brrrou !…

— Eh bien ! qu'y a-t-il, m'informai-je, un peu épaté de voir notre homme se fouiller partout et regarder derrière lui.

— Ce qui ya ? Ce qui ya ? Ya, que j'ai perdu ma boîte d'allumettes. Batèche pu moyen de fumer une pipe à c't'heure !

« Comme je lui en passais vivement quelques-unes, voilà qu'une clameur intense autant qu'étrange retentit dans la prairie assez proche de nous. Lucile en sursauta médusée :

— Allons ! bon ! Qu'est-ce encore que cette « diablerie » !

— Ça, c'est les coyotes, dit l'autre en allumant sa bouffarde, et il reprit les guides.

Des loups, maintenant, c'est le bouquet, s'exclama ma femme, et ils sont certainement en bande comme en Russie ! Charge vite ton fusil, Léon, (les deux coups), passe-moi le revolver… Et dire que ce fou-là, au lieu de se mettre en état de défense, nous emmène au milieu d'un marais, peut-être sans fond !…

« Je n'étais pas loin de penser comme elle, aussi pour en avoir le cœur net, demandai-je au cocher si cette clameur indiquait une attaque prochaine des fauves.

— Ça indique seulement… un changement de temps pour à demain, fit-il et c'est tout. D'ailleurs, ils ne sont guère nombreux malgré leur vacarme, trois ou quatre, pas davantage : seulement chacun d'eux peut faire entendre toutes sortes de cris à la fois, ce

qui fait qu'on les appelle les bêtes du Diable ; mais c'est peureux ça, Monsieur, comme des souris !

— Allons tant mieux. Mais ce marais, n'y a-t-il pas quelque danger à…

Aucun : la terre est encore gelée et nous pourrions passer avec une couple de tonnes…

Rassuré sur ces points, je n'en demandai pas plus, mais ma compagne, qui avait lu le Dernier des Mohicans et que l'obscurité en de tels parages indisposait, voyait un peau-rouge derrière chaque arbre.

« Enfin, après de nombreux méandres à travers les bois, nous arrivâmes à cette maison du surveillant où nous devions trouver notre première « campe » en Amérique.

« C'était une habitation très ordinaire, blanchie à la chaux mais assez spacieuse ; la porte s'en ouvrit au bruit de nos chevaux et une jeune servante indienne en tablier à bavette, passa curieusement la tête : elle fut bientôt remplacée par une sorte de géant à voix sympathique qui cria gaiment dans le parler canadien d'une savoureuse intonation normande :

— Quiens ! des visites à c't'heure. Bonté ! Qui que c'est t'y que ça peut ben être ?

— C'est moé, un tel de Duck Lake, Monsieur Marion, répondit non moins joyeusement notre conducteur, et je vous amène du monde à camper : des Français des vieux pays, qui vont du bord de Crystal Springs !

— Ah c'est toé, Joe ! Bon ! Dételle tes chevaux et mets-les à l'étable ! Puis, descendant les degrés de bois, le surveillant — c'était lui — vint courtoisement à nous et avec rondeur nous invita à descendre, semblant aussi heureux de nous voir que si nous avions été de sa famille. Du coup, ma femme en oublia ses Indiens et leurs scalps : ce fonctionnaire — très bien appointé d'ailleurs — n'avait rien de la morgue de certains des nôtres.

« À la maison, nous trouvâmes une bonne grosse femme aussi réjouie que le surveillant, lequel nous la présenta familièrement comme étant sa « vieille » — non sans rire nous du plaisant de l'expression. Et nous voilà installés chez ces braves gens, à causer comme si nous nous étions toujours connus.

« Rien de plus agréable pour des émigrants sans feu ni lieu que de se voir accueillis amicalement sous un bon toit : aussi, notre reconnaissance était-elle grande ! Quoique âgés tous deux, nos hôtes, en vrais métis de bonne souche, avaient gardé la gaieté de leur jeunesse, et nous passâmes chez eux une de ces joyeuses soirées canadiennes que notre jeune cocher pour sa part ne dépara pas, car malgré son mutisme apparent, il avait des saillies originales.

« Il y a lieu de dire ici que le terme « métis » ne comporte pas au Canada la même acception méprisante qu'aux États-Unis. Loin d'être, comme dans la Californie, le Texas, l'Arkansas, etc., descendants d'aventuriers sans foi ni loi et pleins de tares, les Métis de l'Ouest proviennent pour la plupart d'unions régulières contractées jadis sur les bords de la Rivière Rouge entre les employés de la « Baie d'Hudson » (français et anglais) et des fillettes indiennes par devant les autorités civiles ou religieuses. Leur moralité est dans sa moyenne égale à celle des blancs, sinon supé-

rieure en ce qui concerne le sentiment de l'honneur qu'ils disent tenir de leurs ancêtres grand-maternels, les Sioux, réputés « nobles » parmi les Indiens

Pour coucher, on nous étendit sur le plancher, à la mode métisse, des peaux fourrées avec, comme couvertures, de ces chaudes courte-pointes appelées « catalognes » ; quant aux draps ils étaient absents. Nous n'en dormîmes pas moins bien, la cordialité de l'hospitalité nous faisant passer sur le manque de confort.

« Le matin, en bon citadin que j'étais, je demandai du cirage pour mes souliers, ce qui causa un certain brouhaha dans la maison, car on ne savait plus où il était (on ne s'en servait guère à l'époque). Enfin, on finit par m'en dénicher, mais ce souci de toilette avait tellement frappé nos gens (voiturier compris) que 10 ans après ils en parlaient encore. Aujourd'hui, tout l'Ouest porte des chaussures vernies, le dimanche, même les sauvages.

« Ce ne fut pas sans regret que nous quittâmes nos hôtes et reprîmes la route, mais notre voiturier était pressé ce jour-là. Avant de sortir de la réserve nous vîmes quelques Indiens autour de leurs maisonnettes ; mais habillés à l'européenne ces peaux-rouges (les Kris) ne nous parurent guère redoutables ; on les aurait même pris pour des blancs, sans les minces nattes de cheveux noirs, luisants et rudes, qui pendaient sous leurs casquettes.

« Nous n'eûmes guère d'aventures jusqu'à destination où nous arrivâmes au coucher du soleil, ayant fait la halte de midi chez un brave Canadien affamé de politique, lequel, satisfait des chances probables de son parti aux prochaines élections, me dit avec quelque naïveté :

« — Ah ! Monsieur, si vous saviez la belle réunion électorale que nous avons eue hier ! Il y avait bien 40 personnes, moi-même j'y étais, le parti va certainement remporter la victoire !

« Pour nous autres Parisiens habitués à voir de cinq à vingt mille individus dans une réunion électorale, je vous laisse à penser l'émerveillement !

« — Les personnes chez qui nous devions loger jusqu'à la construction d'un abri sur notre domaine, la famille R… amie des A… nous reçurent en compatriotes ; là encore nous devions connaître le charme d'une veillée à la canadienne malgré l'origine moderne des maîtres de la maison. Chacun y alla de sa chanson ; il est vrai qu'un certain vin doux fait avec… du blé n'était pas pour refréner l'entrain général ; on se coucha fort tard.

« Le lendemain, M. R… me conduisit à 5 milles de là sur l'emplacement présumé de notre homestead. Il nous fallut plusieurs heures pour en trouver les limites, car les feux de prairie ayant détruit presque entièrement la forêt qui le recouvrait auparavant, les lignes d'arpentage à travers bois ne se voyaient plus. Cependant, au jugé et à l'aide des souches laissées par les arpenteurs, nous pûmes reconstituer les lignes et retrouver les piquets de coins — en fer — qu'ils y avaient mis. Il fut constaté que j'avais un des meilleurs lots qui se pussent trouver, car on pouvait en mettre les trois-quarts en culture ; il s'y trouvait un marais à foin d'une vingtaine d'acres pour la nourriture hivernale des bêtes, et un bois de pareille étendue pouvant fournir le chauffage.

« Quant au pâturage, il était illimité, la loi donnant alors le droit de laisser courir les animaux à travers la prairie.

« On ne pouvait souhaiter mieux et, devant ce beau paysage éclairé d'un soleil dégagé de nuages — car, comme vous le savez, messieurs, les temps couverts sont peu fréquents dans l'Ouest — j'eus une pensée de bénédiction pour M. De M… dont les promesses de possibilités matérielles me semblaient si justifiées. (J'oubliais ses réserves au sujet des possibilités morales, hélas !)

« De retour chez M. R… il fut convenu qu'aussitôt la rivière Saskatchewan dégagée de ses glaces, nous passerions le bac à Batoche et irions ensemble à Duck Lake acheter chevaux, wagon, charrue, etc. Mais cela demanda une dizaine de jours pendant lesquels l'ennui nous prit, commençant à ronger notre bel enthousiasme.

« Pour y échapper, je sortais quelquefois me promener dans la campagne à la chasse des poules de prairie, laissant ma femme aider M R… dans son ménage. Un dimanche, que l'engagé de la ferme — un Breton d'une vingtaine d'années, au pays depuis 6 mois — m'accompagnait, histoire de se distraire, il nous arriva à tous deux une petite aventure assez piquante. Nous parlions des bêtes à fourrures du pays : vison, hermines, lynx, etc., dont je n'avais encore vu d'échantillons vivants — il est vrai que la saison se passait — et des lucratifs revenus que leur chasse pouvait donner quand à 200 mètres devant nous, sortant d'un buisson, nous voyons apparaître une bête un peu plus grosse qu'un chat, d'un pelage noir lustré magnifique, ornée d'une queue en panache, et barrée sur le dos d'une large bande d'un blanc de neige allant de sa tête à sa queue.

— Il y a de l'hermine là-dedans, dis-je, tâchons de la prendre, nous partagerons !

— Ah ! je veux bien, répondit le gars, car c'est sûrement une bête de prix !

« Et nous voilà à cerner l'animal — lequel d'ailleurs ne courait pas très vite — l'acculant à un petit buisson au pied duquel il s'accroupit d'une manière étrange, sa queue par-dessus sa tête, mais nous faisant face néanmoins.

« Mais comment le tuer sans abîmer la peau ? les cartouches à plomb ne pouvaient servir ici ! Heureusement, avais-je sur moi un revolver — cadeau de mes collègues de bureau — d'un modelé nouveau, tirant des balles blindés avec de la poudre sans fumée : une merveille !

« J'allais droit à la bête et, à 3 mètres de distance, lui tirai une balle.

« Naturellement, je le manquai, car quoi de plus décevant que le tir au revolver ?

« Je m'approchai davantage et lui cassai une patte d'un second coup.

« Elle y répondit par les jets répétés d'un liquide provenant de dessous sa queue et qui était envoyé sous forme de pluie fine comme par un vaporisateur.

« Mais cela ne me fit pas peur et, à un mètre d'elle, je lui lâchai deux autres balles qui l'achevèrent non sans m'étonner toutefois, ainsi que mon compagnon, de l'odeur fétide et tenace que ma fameuse poudre sans fumée avait répandue. Décidément, ces nouvelles poudres de guerre ne sortaient certainement pas de chez Pivert !

« N'importe, nous tenions notre proie, le garçon s'en empara triomphalement et pour être le premier à tirer gloire prit sa course vers la maison ; je le suivis plus tranquillement.

« Arrivé à la cuisine, il poussa la porte d'un coup de poing et entra, brandissant son trophée, criant, rouge de plaisir : « Regardez-moi ça ! »

« M R... qui était en train de tourner une béchamelle, leva le nez, posa sa casserole, et courant droit à l'arrivant, dit :

— Sortez-moi tout de suite ça d'ici, espèce d'imbécile ! Voila bien une idée de cet étourneau d'amener une bête puante dans ma cuisine !... Et surtout — cria-t-elle au malheureux en pleine déroute — que je ne la revoie plus ; allez la conduire quelque part sur la route, là-bas, bien loin !

« Il va sans dire qu'en rentrant je me gardai bien de réclamer aussi ma part de gloire ; mais il fallut me changer complètement, et mes habits, pendant un mois, gardèrent le parfum de la « poudre sans fumée ». Je passe sous silence les quolibets...

« Et cependant notre « Skunk » avait sa valeur puisqu'un vieux trappeur, qui la trouva quelques jours après, tira un dollar de sa peau : mais en toutes choses il y a la « manière » comme on dit !

« Ce dimanche-là, un passant nous ayant informés que le Bac de Batoche était à l'eau, M. R... décida que nous partirions ensemble le lendemain matin à 4 heures pour Duck Lake, faire nos achats. Il importait pour lui de ne pas tarder davantage, car, la terre étant presque dégelée, il voulait commencer ses labours au plus tôt. À l'époque, vu les pluies d'été abondantes, tout blé semé

après le 5 mai risquait de n'être pas mûr avant les premières gelées. Il n'en est plus de même depuis 15 ans que les années sèches durent : certains en sèment jusqu'au 20 mai.

« C'était mon premier voyage en « wagon » et je m'attendais à être moulu, mais il n'en fut rien. En ce temps-là, comme on roulait uniquement sur les « pistes indiennes » tracées sur le gazon de la prairie, les secousses étaient anodines. Maintenant qu'on s'évertue à remplacer sur nos routes légales la terre noire élastique par une glaise dure et rugueuse — même quand le niveau du terrain n'exige pas une surélévation — cinq milles de trajet vous fatiguent autant que les quarante que nous fîmes ce jour-là. Mais le progrès lui-même a sa routine !

« À Duck Lake j'eus la chance de trouver pour 250 dollars un team de chevaux d'une bonté exceptionnelle, âgés de 10 ans, mais qui, néanmoins, devaient nous rendre service pendant une douzaine d'années encore. Véritables « chevaux du pays » provenant d'un croisement de ponies avec percherons, nos deux « gris » — un cheval et une jument — tiraient comme des bœufs et n'étaient jamais malades. J'eus, de plus, de la jument et de ses filles, une vingtaine de poulains.

« Le lendemain matin, j'achetai des harnais (30 dollars) un « wagon » (75) une charrue (30) des herses (15) ainsi que divers objets comme haches, pioches, pelle, bêche, faulx, râteau, binette fourches, marteau, scies, clous, tenailles, rabot, tarière, pinces, plane, vilebrequin, ciseaux, clés anglaises, etc, etc… Ce qui fit déjà une inquiétante saignée dans mon modeste pécule, bien que j'eusse remis à un prochain voyage l'achat d'une faucheuse et d'un râteau mécanique pour le foin. Tous ces objets nouveaux dont un citadin européen ignore généralement l'emploi (pas le ci-

tadin canadien) m'inspiraient quelque gêne et je les empoignais gauchement en aidant M. R... à les arrimer sur les deux voitures. Je fus embarrassé avec les harnais — ayant servi dans les tringlots — et lorsque nous quittâmes Duck Lake vers 10 heures, juché sur mon propre « wagon », je tenais assez bien en mains les harnais.

« Le retour, malgré les charges, s'effectua assez rapidement, et à 8 heures du soir nous étions rentrés.

« Le lendemain, je partis avec l'engagé sur mon homestead, afin de me bâtir une cabane en bois rond, première résidence de tout colon canadien.

« M. R... avait eu l'obligeance de me prêter pour quelques jours son Breton, mais le malheureux, aussi ignorant que moi dans la construction, n'était pas pour nous faire un château. Cependant, courageux au travail, il abattait assez rapidement les « logs » que, de mon côté, je charriais avec les deux gris sans regarder à la fatigue. On mangeait sur le pouce, et la nuit nous logions sous une tente appartenant à mon hôte. Quant aux chevaux, ils couchaient à la belle étoile, attachés au « wagon » qui leur servait de crèche, mais ils n'en paraissaient pas plus mal ; descendant des « caoyouses » sauvages, ils avaient quelque rusticité.

« Le temps n'était pas trop froid et la pluie rare, les choses auraient assez bien marché sans notre inexpérience à tous deux, laquelle nous faisait passer des heures là où n'importe quel « habitant » n'aurait mis qu'un instant. À défaut d'un de ces bons Canadiens, bons en toutes sortes de choses, il nous aurait fallu, au moins, quelqu'un pour nous conduire ; mais M. R... occupé à ses

labours, et d'ailleurs de santé chancelante, n'était guère en mesure de courir les routes. Bientôt même, pris d'une attaque de rhumatismes, il dut rappeler son engagé et me voilà tout seul. Belle perspective pour votre serviteur déjà enclin à se décourager !

« Il y a quatre choses indispensables à la réussite d'un émigrant et dont il doit s'assurer la possession immédiate en engageant dès son arrivée la main-d'œuvre nécessaire, (pas moins de deux ou plusieurs ouvriers). Ce sont : un puits, une étable, une maisonnette, et un enclos pour les chevaux. Soit une dépense de 200 dollars au minimum.

« Pour ne pas avoir voulu jouer carte sur table, en risquant dès le début cette somme importante (mais le pouvais-je bien ?) pour avoir voulu lésiner sur les moyens, je peux dire que j'ai passé mes premières années dans une misère noire. Cela pourra paraître peu croyable mais la vie d'un homme non « installé » dans ce pays est un véritable enfer, été comme hiver. En été, poussé par les travaux agricoles que la saison courte ne permet pas de retarder, il ne peut songer à finir son installation dont l'insuffisance cependant le ruine — exemple : j'ai dû quelques fois passer 3 ou 4 jours à chercher pour les avoir laissés, étant à court de foin, pâturer l'herbe verte devant ma porte durant une heure ; ils avaient subitement pris le galop et disparus — inconvénients et inquiétudes qu'un enclos m'eût évités. En hiver, la température ne lui permet pas toujours de travailler au dehors, les mains nues ; et il ne peut ni faire de la clôture, ni creuser des puits, vu la terre gelée, Enfin il faut compter avec la déperdition de force morale que l'énervement quotidien d'une telle situation amène, et qui se tra-

duit chez les uns par une tendance à l'alcoolisme, chez les autres par une inertie et un laisser-aller anéantissants.

« J'en ai connu un bon nombre ainsi, lesquels après avoir passé quelques années sur leur homestead, le vendaient à une Compagnie de Mortgages et couraient chercher fortune ailleurs. Et il est probable que j'aurais finalement suivi leur exemple, si je n'avais entendu dire intentionnellement à un certain couple auvergnat de ma connaissance — des rapiats avides et canailles qui escomptaient mon départ, espérant s'approprier à bas prix mes bêtes — que les gens non cultivateurs de métier ne pouvaient réussir en ce pays. Cela me piqua et je jurai de tenir mordicus, dussai-je y laisser ma peau.

« D'ailleurs, ces auvergnats n'étaient pas si remarquables comme fermiers, gardant routinièrement des méthodes de culture surannées dans un pays comme l'Amérique où il faut être progressif ; d'autre part, leurs bêtes à cornes hivernées à la paille faisaient pitié, tandis que mon minuscule troupeau, auquel je donnais prudemment du foin, était luisant de graisse et de santé. J'avais donc déjà une corde à mon arc, l'élevage, comme d'ailleurs me le faisait remarquer la pauvre Lucile devenue sérieuse avec la misère.

« Je devais en trouver d'autres dans les précieux « conseils aux fermiers », distribués régulièrement par les Fermes Expérimentales du Gouvernement aux « habitants » amis du progrès, afin de leur éviter de coûteuses « écoles » : les instruisant gratis de leurs propres expériences. Mais revenons à mon installation.

« J'étais donc resté tout seul à bricoler j'essayai bien de tenir quelque temps, mais la pluie étant survenue, je pliai bagage et

rentrai ; d'ailleurs l'ennui me gagnait.

« De retour, je me mis obligeamment à la disposition de M. R... pour l'aider si je pouvais, ce qui me procura l'occasion d'apprendre le maniement de certains outils agricoles. Je commençai par le hersage qui, quoique le plus simple des travaux, est cependant détesté pour sa monotonie et sa fatigue. Mais mes chevaux avaient le pas vif, et comme moi-même bon marcheur, je fus assez utile, ce qui me rendit quelque enthousiasme.

« Ensuite, j'abordai le labour simple, aidé des indications de M. R... lequel, impotent, stationnait assis au bout du sillon. Là, la difficulté était plus grande car une charrue doit se régler non seulement en direction et en profondeur, mais encore selon la façon de tirer des chevaux. Pendant les premières heures, vu mon inexpérience, je fis ce qu'on appelle « un labour de cochon » ; mais comme j'ai le coup d'œil assez droit et que les chevaux obéissaient parfaitement au commandement, je finis par m'en tirer. Si bien que dès le troisième jour j'abattais mes deux acres régulièrement.

« Aussi, les 40 acres que notre hôte se proposait de mettre en blé furent-ils en terre dès le l mai — en ce temps-là les cultures étaient restreintes — la semaine suivante on sema les 10 acres d'avoine, et ensuite quelques acres d'orge.

« C'eût été un très bon début pour moi si M. R... avait été en santé car satisfait de la réelle bonne volonté que j'avais montrée, il parlait non seulement de m'aider à finir maison et étable — ce qu'il tâcha de faire — mais encore de fournir un homme et les chevaux nécessaires pour me « casser » 15 acres à cultiver l'année suivante — ce qui n'eut pas lieu. — « Ne vous laissez pas abattre

par le manque de réussite durant les premiers temps, me dit ce pauvre homme, je connais ça pour y avoir passé on a comme une fatalité après soi. Il en est ainsi pendant 2 ou 3, ensuite on prend pied. Il y a longtemps que je l'ai dit : dans ce pays-ci, le premier « Cinq piastres » est plus difficile à réaliser que le premier « Cent piastres » !

« Ces paroles, certes, étaient aussi judicieuses que celles de M. De M..., elles pêchaient cependant, selon moi, par la méconnaissance d'un principe contesté il est vrai des trois quarts de l'humanité, mais que le quatrième quart, la classe des malheureux connaît très bien la « Chance »... facteur réel dans ce grand drame qu'est la vie humaine.

« Je vous vois sourire, Messieurs, et je vous excuse car, encore jeunes tous deux et ayant de plus probablement ce nerf de la lutte pour la vie : l'argent, vous dites en vos cœurs avec assurance : « Sa chance on la fait soi-même ! Je connais le refrain »...

« Mais croyez-vous donc qu'à l'âge où vous me voyez arrivé j'en sois encore comme au temps de la jeunesse à formuler des opinions « à vue de nez » sans jamais vérifier. Voilà 40 ans que je suis penché sur le problème des destinées humaines, et cette étude constante m'a donné à rejeter le déterminisme borné du siècle où je suis né le — XIX — ainsi que sa croyance au seul Hasard ! Il y a des malheureux marqués d'un destin mystérieux, véritables parias de la vie, qu'aucun de leurs efforts n'amènera jamais au niveau d'une prospérité moyenne.

« Que j'en ai connu dans l'Ouest depuis 28 ans que j'y suis ! Ils travaillaient, labouraient, semaient comme les autres et dans des terrains aussi bien abrités ; cependant, une gelée adventice sur-

venait-elle, leurs cultures étaient rasées, de préférence à celle de leurs voisins ; ou bien ils perdaient un de leurs chevaux de travail, ou la maladie les prenait eux-mêmes ; et tout cela s'égrenant en chapelet d'années en années. Le malchanceux… Tenez ! le voilà le vrai pauvre ! Je parle en connaissance de cause, étant pauvre moi-même au sens ésotérique du terme !

Àce moment, nous voulûmes interrompre notre narrateur pour lui remontrer que sa situation matérielle était loin d'être misérable, et que si tout le monde en avait autant que lui, la question sociale serait réglée, mais cela ne parut pas le convaincre ; il nous répliqua ainsi :

« Eh ! qu'importe, Messieurs, que la subsistance me soit désormais assurée ! « L'homme ne vit pas seulement de pain ». (Le bonheur lui importe encore plus, comme le prouvent certains suicides.) Oui, le pain de la réussite a fini par me venir, mais trop tard, quand je n'avais plus de dents pour le manger, et que ma compagne de misère était partie ! Mais je ne veux pas vous importuner davantage de dissertations philosophiques, ni avoir l'air de dénigrer notre cher Ouest Canadien dont les possibilités sont réellement exceptionnelles ! » Je reprends mon histoire…

06

« Sans doute, M. R… essaya de son mieux pour mon installation, malheureusement son engagé, ayant trouvé meilleurs gages ailleurs, le quitta bientôt ; ensuite, quelques dissentiments entre femmes amenèrent du refroidissement dans les relations.

« Il en est des femmes dans un intérieur comme des reines d'abeilles dans une ruche ; une seule y peut régner à la fois. Depuis un mois que nous étions installés chez ces personnes, la chose n'était pas non plus sans inconvénients pour eux. Habituée à être maîtresse dans sa cuisine, M R..., un peu autoritaire de tempérament, était obligée d'en tolérer une autre dont les idées n'étaient pas toujours les siennes ; et puis, les enfants s'entremêlaient : ma femme avant un jour menacé un mioche d'une calotte, ce fut toute une affaire !

« Comme de notre côté nous étions gênés dans nos épanchements, nous résolûmes d'aller loger sur notre terre. Nous voilà donc partis un beau matin emmenant chevaux et animaux (car nous avions acheté deux vaches avec leurs veaux).

« En ce temps-là, vu les pluies d'été abondantes, la terre étant saturée d'humidité, l'herbe poussait très vite sitôt le dégel ; notre domaine nous fit l'effet d'une vaste pelouse. Nous y lâchâmes de suite nos vaches : après avoir précautionneusement attaché leur veaux dans l'étable pour forcer icelles à revenir se faire traire ; nous donnâmes du foin aux chevaux, puis nous voilà à déballer nos quelques meubles.

« Chez nous !... Enfin, nous avions un chez-nous ! Le fait de ne plus dépendre d'un « proprio » quel qu'il fût, nous semblait la chose la plus merveilleuse du monde, et nous nous regardions heureux.

« Pourtant, l'installation n'avait rien de rutilant : une cabane en « logs ronds », bousillée de terre grise, quelques meubles de bois blanc et un buffet formé de caisses, voilà tout le logis que rehaussait seul un assez bon poêle de cuisine orné de nickelures.

Mais ces choses étaient… sur ma terre ! Désormais il y un coin du monde où je n'aurais à rendre de comptes à personne, (Patron, chef de bureau, propriétaire, concierge, voisins, etc…).

« Et ce coin, pour l'instant, semblait un vrai paradis. Bien qu'on fût seulement au 10 mai, les arbres avaient déjà toutes leurs feuilles ; l'air était doux, les oiseaux chantaient : des bandes de canards et d'oies sauvages passaient sur nos têtes ; à l'horizon, sur un ciel mauve, la montagne indienne Mahétinas se profilait, sa teinte grisâtre contrastant avec le vert tendre de la prairie et le bleu profond des lacs.

— Est-on heureux ici, dit ma femme, on se croirait à Versailles ou à Saint-Germain, tiens, regarde ces bois !

« Et elle me montrait le coin de forêt qui occupait le Nord de ma terre.

— Si nous y allions ? proposai-je

« Et nous voilà partis à faire le « tour du propriétaire », j'avais emporté mon fusil ; notre chienne nous suivait.

« En route, nous vîmes un jeune chevreuil sur une butte, mais au lieu de chercher à le « tirer » les chasseurs préférèrent admirer le gracieux animal, lequel d'ailleurs, voyant l'ennemi, se dépêcha de décamper en quelques bonds élégants.

« Lucile le déclara très chic et dit que notre domaine ressemblait aux « tirés » de Fontainebleau.

« Quand l'imagination prend le dessus, on se trouve heureux même dans l'indigence — le contraire est également vrai. — Sur notre propriété, comme Robinson sur son île, nous prétendions

trouver, avec l'agrément, tout ce qui est nécessaire à la vie : n'avions-nous pas un logement, du bois pour le chauffage, du gibier pour la nourriture, des vaches pour le lait, et de la terre pour fournir le reste ?

« Nous oublions que le bois, il fallait l'abattre, le gibier, passer du temps à le chasser, les vaches à les traire, la terre à la récolter — ce qui est plus pénible que de la semer… or elle n'était même pas « cassée »… les animaux et chevaux, à les soigner, etc… Où trouver avec cela du loisir pour se promener et prendre de l'agrément ? D'ailleurs n'est-il pas écrit qu'en ce monde les pauvres auront toujours bien des jours de peine pour seulement une heure de plaisir ?

« Mais, enfants d'un siècle stupide qui a rejeté la sagesse du Passé, conscient de l'austérité réelle de l'existence, pour adopter une formule de liberté bonne seulement à coller sur les murs, à côté d'une égalité et d'une fraternité tout aussi menteuses, nous ne pensâmes même pas à nous préoccuper de ces choses. Le ciel est bleu, le soleil brillant, toute la campagne chantait la joie de vivre m'invitant à faire comme elle.

« Mais j'avais vu un vol de canards se diriger vers notre marais à foin : j'y allai, et d'un seul coup j'en étendis quatre que notre Mirza rapporta successivement. Je gardai mon affût, et, quand le soir nous rentrâmes, j'avais 20 de ces volatiles sur l'épaule : sarcelles, canards colverts, pilets ou siffleurs… une charge !

« Ma compagne était enchantée. Elle me suggérait de faire le métier de chasseur et de conduire à la ville mes prises dont le revenu nous serait plus profitable que le prosaïque métier de fer-

mier ; cela tout en plumant ses canards dont les poitrines, frites dans la poêle, furent un véritable régal avec du lait comme boisson.

« Ce début était très agréable ; aussi, les jours suivants, continuâmes-nous la même existence ; on se levait quand on voulait, je soignais les « gris » et ma femme tirait les vaches ; puis, après le premier déjeuner, nous allions voir dans l'étable qui leur servait provisoirement de logis, les 12 poules, don de M R... On leur donnait un peu de grain avec les débris de nos repas, on ramassait les œufs — une demi-douzaine — et l'on revenait, se croyant millionnaires.

« L'après-midi j'attelais les chevaux et l'on partait en promenade. Une fois, nous allâmes prendre du poisson dans un petit cours d'eau qui sert de déversoir au Crooked Lake et qu'on nomme la rivière Carotte. C'était l'époque du frai pendant laquelle ces habitants des eaux sont comme étourdis, quoique obéissant à la force mystérieuse qui les pousse à sortir du lac pour aller essaimer ailleurs. Quand un de leur « passages » avait lieu, ils étaient si serrés dans l'étroite rivière qu'on aurait pu en prendre à la main : brochets et « dorés » (grosse perche) pesant en moyenne deux livres. Nous avions une fourche avec nous au moyen de laquelle nous en fîmes sauter une cinquantaine sur l'herbe.

« Il y avait là tout le ban et l'arrière-ban de la Galicie, gens au parler rude, aux faces camuses et aux mains avides. Il fallait entendre leurs cris sauvages lorsqu'un « passage » était arrêté ! Quelle aubaine pour eux et leurs cochons ! Ils remplissaient de leurs prises de pleins wagons.

Ceux-là étaient positifs et connaissaient la formule : « Time is money », alors que nous perdions le nôtre (de temps) à nous balader sur les routes, au lieu de finir le nettoyage du terrain destiné à notre future culture, ce qui aurait stimulé M. R… à fournir l'aide promise. Il est vrai que celui-ci était déjà attaqué de la maladie qui devait l'emporter : d'autre part, les femmes ne s'entendaient pas entre elles : il y eut des bouderies ; bref, c'est tout juste si, cet été-là, je pus faire, grâce aux machines que j'avais été chercher à Duck Lake, le foin nécessaire pour hiverner nos 6 bêtes, et avec quelles difficultés, alors que cette sorte de travail est relativement facile.

« Et nous n'avions encore ni puits ni clôture. Pour l'eau, nous la recueillions en abondance, vu les pluies alors fréquentes, dans des tonneaux placés sous nos gouttières. Mais le paresseux que j'étais devenu ne fut même pas capable de couper et charrier les 400 piquets et les 1 200 perches nécessaires à l'enclos — soit un mois de travail au maximum — donnant comme prétexte l'arrivée des moustiques, très nombreux ces années-là (ils sont à peu près disparus depuis une quinzaine d'années) lesquels, cependant, ne sévissaient guère durant les heures de soleil, mais sa malheureuse femme, au lieu de le reprendre, avalait docilement toutes ses mauvaises raisons, en le plaignant volontiers même !

« Il en est toujours ainsi quand, dans son imagination, on se fait par avance un monstre du travail, lequel n'est rien cependant, car par un entrainement quotidien tout se domine aisément et l'on arrive à des résultats surprenants comme j'ai pu m'en convaincre dans la suite. D'ailleurs, qui donc m'aurait servi d'entraineur alors, puisque je n'avais plus les moyens de prendre un engagé : les rares dollars me restant devant être consacrés à

l'achat de quelques sacs de farine et des effets d'hiver indispensables. Oh ! ces dernières piastres, comme elles semblaient parler !...

Vous verrez, nous avait dit M R... lors de notre arrivée, que le temps passe ici deux fois plus vite qu'en France ; et cette remarque était vraie, car nous nous trouvâmes bientôt à la fin de septembre sans trop savoir comment ; dans un mois ou deux ce serait l'hiver, il fallait aviser à l'hivernage.

Sur ces entrefaites, les R... devant battre leur grain mis d'avance en meules par un engagé de passage, avec l'aide de la femme, car le mari ne pouvait déjà plus faire grand'chose, nous firent demander pour les aider ; nous y allâmes tous deux le jour même.

« Le lendemain matin, le batteur arriva avec sa machine traînée par les deux paires de bœufs qui devaient alternativement l'actionner. Rien de plus comique que ces antiques « pataches » où les gerbes devaient être déliées puis étalées, le grain recueilli en sacs et la paille enlevée à la fourche ; tout cela à mains d'homme, alors qu'aujourd'hui ces diverses opérations ont lieu mécaniquement et à la vapeur. Mais leurs propriétaires n'en étaient pas moins fiers, et l'on devait les saluer chapeau bas ; surtout notre homme, sorte de matamore irlandais. Depuis, messieurs les batteurs ont dû en rabattre, car chaque fermier un peu à l'aise a maintenant sa machine : les rôles sont changés !

« À l'époque, les Fermes Expérimentales ne nous ayant pas encore créé des blés productifs comme le Huron ou le Marquis, on n'avait guère plus de 20 minots à l'acre. M. R... récolta donc environ 800 minots de blé, 400 d'avoine et 100 d'orge. Il se dé-

clara cependant satisfait, car il avait pour maxime qu'un homme faisant annuellement 500 dollars de grain et autant de bétail, pouvait se dire à l'aise. De fait, le pouvoir d'achat d'un dollar alors était triple de l'actuel ; mais le blé se vendait seulement 55 sous le minot.

« Et ce blé, il fallait le conduire loin pour obtenir de le vendre par protection à des Anglais méprisants qui profitaient de notre ignorance pour nous duper tant sur le poids que sur le prix. Si, pendant de longues années j'ai refusé d'en semer, préférant faire n'importe quoi d'autre je peux dire que ce sont ces requins qui en furent cause.

« Sitôt le battage terminé (lequel m'avait valu 6 dollars pour trois journées courbaturantes à charrier sans répit de la paille avec une fourche) M. R... qui, comme tout fermier canadien, manquait d'argent en automne, envoya sa femme avec une petite charge de blé à Prince Albert. Désirant nous-mêmes faire ce voyage pour acheter nos nécessités d'hiver, nous lui offrîmes de prendre sur notre wagon une partie du chargement afin d'alléger ses chevaux, ce qui fut accepté avec reconnaissance. C'était d'ailleurs pour moi une occasion de connaître la route.

« Partis à 4 heures du matin, nous étions rendus vers les 7 heures du soir dans cette ville typique du Nord-Ouest qui gardait encore le cachet du vieux temps. Étalée sur les bords de la grande rivière Saskatchewan dans laquelle se couchait à ce moment-là le soleil, elle ne laissa pas de nous faire impression avec ses curieuses maisons de bois à toits plats et multicolorés. Dans les rues, on rencontrait à chaque instant sous le teint cuivré, aux yeux bridés ; je me rappelle notamment certain « gentleman » porteur d'un sombrero cowboy et d'un complet gris assez élégant,

mais avec sur la joue droite une main peinte en rouge ; puis des squaws et enfin, au coin d'une rue, drapé dans une couverture bigarrée, une petite hachette à la main, un indien tatoué se donnant des airs farouches — probablement quelque « poseur », car il y en a même chez les sauvages !

« Le lendemain, à part les discussions inévitables pour la vente du blé, tout alla assez bien ; on fit ses emplettes, on chargea les wagons, et l'on se remit en route.

« M R... avait sur le devant de sa voiture une douzaine de sacs de farine au sommet desquels elle avait posé une planchette lui servant de siège : l'équilibre en était quelque peu instable, mais une gaillarde comme elle ne redoutait aucun risque, paraissait-il.

« Cependant, en ce temps-là, les routes effroyables, aucune pente n'ayant été encore beaucoup travaillée par les municipalités riveraines, il y avait danger à les descendre sans précaution ; c'est-à-dire sans tenir les chevaux bien en mains. Déjà, nous qui venions derrière avions-nous vu plusieurs fois notre amazone ballotter de droite et de gauche dans les descentes, mais la connaissant maîtresse-femme, nous n'y avions pas attaché d'importance.

« Il n'en fut pas de même dans la grande pente située à 5 milles du bac et dont la malheureuse, probablement, ne se méfia pas assez laissant ses chevaux prendre de suite le trot, lequel se transforma bien vite en galop sous l'impulsion de la charge ; alors, vu sa vitesse d'enfer, les cahots devinrent si violents qu'elle ne tarda pas à être projetée hors du wagon.

Avez-vous remarqué au cinéma dans les représentations de batailles, l'impression que nous fait la chute successive des com-

battants : ces êtres qui luttaient si énergiquement font pitié immense lorsqu'ils croulent enfin accablés ? Eh bien ! nous eûmes sensation aussi poignante à voir de loin ce pauvre corps, secoué longtemps comme épave en tempête, tomber finalement le long de cette voiture lourdement chargée.

« Heureusement, y avait-il en ces temps de misère une providence pour les malheureux colons ! M R... dans sa chute, avait eu la présence d'esprit de se rejeter de côté, et la chance que ce mouvement put s'effectuer assez efficacement, puisqu'elle n'eut d'écrasé que le talon d'une de ses chaussures, mais elle était pâle comme la mort lorsqu'elle se releva, et nous n'étions pas beaucoup moins émus qu'elle.

« L'accident cependant fut sans suites. Après une courte halte pendant laquelle j'arrangeai la charge de notre compagne de route, lui établissant un siège plus commode et de toute sûreté, elle remonta au wagon avec ma femme comme compagnie. Le retour s'effectua assez vite et nous rentrâmes avant minuit. Quant aux événements du voyage, il n'en fut plus questions ; probablement furent-ils considérés par nos gens comme simples faits divers.

« De fait, on s'accoutume à tout en ce pays et, moi-même depuis, j'ai couru bien d'autres risques, forcé par nécessité de travailler avec de jeunes chevaux mal domptés qui s'emballait sur les machines agricoles. Mais le fermier de l'Ouest doit quelquefois — un peu comme le marin ou le mineur — risquer sa vie pour la gagner, et à la longue il se bronze : d'ailleurs, n'y a-t-il pas une destinée pour chacun ?

« Octobre était venu, et l'hiver ne paraissait pas, ce terrible hiver canadien dont nous avions par avance la terreur, ne l'ayant pas encore abordé, qu'allait-il être ?

Dans l'expectative, j'avais abattu et charrié une quinzaine de charges de bois sec, lequel ne manquait pas alors ; ceci fait, prenant mon courage à deux mains, je creusai un puits d'une huitaine de pieds qui, en vingt-quatre heures, se trouva plein aux deux tiers ; il ne restait plus qu'à le couvrir contre la gelée, travail qui me prit deux heures. Maintenant nous étions parés pour l'hivernage.

« Les choses qu'on a redoutées longtemps à l'avance ne font guère impression lorsqu'elle se produisent enfin. Notre premier hiver en Canada ne devait pas échapper à cette règle. Après une suite de tranquilles gelées nocturnes qui, vers la fin du mois avaient fini par solidifier la surface des lacs, forçant les innombrables canards qui les habitaient à émigrer au Sud, une mince couche de neige couvrit la terre en même temps que la température s'abaissait, mais cela n'affecta pas la transparence de l'air, et le soleil resta brillant presque tout novembre.

« C'était un heureux temps pour la chasse aux chevreuils dont les « pistes » se montraient multiples sur la neige, et aussi pour la « trappe » des bêtes à fourrures dont les traces ne manquaient pas non plus autour des lacs et marais : lynx, coyotes, renards, visons, hermines, rats musqués surtout ; mais il me fallait des pièges pour prendre ce nouveau gibier, et où en trouver sans argent ?

« Par bonheur, mes voisins les Anglais (car tout le nord de ce coin est peuplé de Canadiens-anglais venus de l'Ontario — à l'Est

ce sont les Scandinaves) m'employèrent quelques jours à leurs infimes battages, je pus donc me faire venir une douzaine de « traps » avec la manière de s'en servir. Quelle chance pour des amateurs comme nous, d'aborder enfin cette chasse mystérieuse des fourrures.

« Il va sans dire que les premiers temps nous ne prîmes absolument rien — là aussi il y a la manière — mais un beau jour nous finîmes par trouver quelque chose au bord d'un trou qui m'avait paru habité : c'était un beau vison foncé valant 5 dollars : le charme était rompu.

« Des visons, il y en avait alors beaucoup au moment des passages d'automne : j'en pris une quinzaine cette saison-là.

« Mais il m'avait fallu perfectionner la pose des pièges dans les trous reconnus habités, les tendant très « sensibles » sur le passage calculé de la bête afin de ne pas la manquer du premier coup ; mettre au fond quelque appât sanguinolent et dissimuler discrètement le traquenard au moyen de feuilles sèches ; toutes notions qui ne s'acquittent parfaitement que par le temps et l'expérience.

« Fin novembre, il n'y avait plus de traces de visons nulle part ; j'enlevai mes pièges dont j'avais triplé le nombre et les plaçai dans la prairie à l'intention des belettes, ces hermines du Canada. Là, les prises étant moins grosses, le bénéfice devait être moindre : cependant, par un stratagème d'appâts suspendus de mon invention, il fut encore assez rémunérateur.

C'était bien agréable, lorsque je faisais ma tournée chaque matin, de trouver deux ou trois de ces jolies bêtes dans mes pièges, il est vrai que les lapins sauvages s'y prenaient aussi en quantité, ce

qui m'encombrait, mais nous les utilisons à nourrir poules et chiens. Au retour, ma femme se mettait tout de suite à fureter dans mon carnier, se glorifiant devant chaque prise de valeur. Pour dire vrai, le succès de la chasse était un peu son œuvre, car tous les après-midi aux heures de soleil, elle courait la prairie et, avec un flair spécial, dénichait force endroits propices. Je m'installais alors à dépouiller mon butin, tendant avec soin les précieuses peaux sur des planchettes, pendant que le fricot mijotait sur le feu.

« On a beau dire que la vie au fond est grise et terne, mais je dois convenir qu'on y éprouve parfois de curieux agréments. Nous passâmes cet hiver-là dans la plus belle espérance, malgré une claustration relative ; notre imagination dorant l'avenir à plaisir.

« Décembre fut plutôt brumeux avec quelques légères chutes de neige. mais le froid, quoique vif — il descendait parfois à 20° Centigrade sous zéro — ne m'interdisait pas de sortir : je fis environ 80 prises.

« Avec janvier la chasse s'arrêta : les belettes ne sortaient décidément plus, vu le temps devenu plus froid et la neige tombant dru par intervalles : il fallut renoncer définitivement à trapper. On se renferma chez soi, se confiant au soin des animaux : c'était l'hivernage cette fois !

« Mais quand on est à l'abri, qu'importe le mauvais temps : on se contente de plaindre les malheureux forcés de courir les routes par nécessité. Nous eûmes vers le 15 une « poudrerie » terrible qui dura trois jours, nous amoncelant la neige de la prairie autour des bâtisses et faisant descendre la température à 40° sous

zéro ; avec ça le ciel bleu ! L'inconvénient était de mener les animaux au puits pour boire : le vent les rendait fous. Il me fallut leur porter l'eau au seau dans l'étable tout ce temps-là.

« En février, les beaux jours étant revenus, je repris mes sorties travers la prairie, laquelle maintenant avait un pied de neige, mais plus de traces de fourrures, sauf parfois celle d'un coyote, ce qui me donna idée d'en prendre.

« Idée saugrenue, car le loup des prairies est à peu près imprenable, soit au piège, soit à la balle, mais je n'en savais rien et je perdis un long mois à disposer mes « traps » en tous sens et avec toutes sortes de camouflages, trainant constamment sur mon dos un fusil inutile. Je ne fus désabusé qu'en mars, lorsqu'ayant été, un dimanche de beau temps, à l'office de la mission de Domrémy, un vieux métis trappeur, rencontré dans la maison qui nous hébergeait me dit :

Tu sais, Monsieur, (les Métis tutoient souvent) tu pourrais y passer toute l'année avec ton « gréement » sans en prendre davantage. La « bête du diable » a un tel flair qu'elle sent la poudre dans un fusil qui n'a pas été nettoyé à 400 mètres de distance : ce n'est guère qu'avec des carabines neuves ou presque, qu'on peut les approcher à portée. Quant à tes piges, crois-tu qu'ils ne flairent pas de suite qu'un homme y a touché ? Tu as dû voir par leurs traces avec quel soin ils s'en détournaient régulièrement !

— C'est vrai, père Champagne : mais alors personne ne peut donc prendre ces diaboliques animaux ?

— Oh ! oui, il y a même bien des manières de la « gaffer » sans compter le poison (lequel d'ailleurs est dangereux). Tiens ! même

avec tes « traps » tu aurais chance d'en « poigner » si tu savais y faire !

— Mais comment, bon sang ?

— Ben, écoute, je vais te dire. Les coyotes ont l'habitude, lorsqu'ils rencontrent un ancien foyer de campement, de fouiller dans les cendres pour y prendre les os et débris de viande que les chasseurs y ont jetés. Tu vas ramasser tous les os de lapins ou de volailles que tu pourras, puis tu iras les porter à un endroit de passage ; là, tu les étaleras avec une demi-douzaine de ces plus gros pièges, et tu recouvriras le tout de foin sec auquel tu mettras le feu, ce qui enlèvera l'odeur humaine et fera de la cendre pour masquer. Tu as compris ?

« Si j'avais compris ? Le lendemain, connaissant un passage assez battu dans mon marais à foin, j'y fis un petit brasier pour servir de lit et, une fois éteint, j'installai au milieu mes « traps » avec des déchets de cuisine ; je brûlai là-dessus de l'herbe de marais par petites brassées, afin de ne pas bloquer avec un trop gros tassement de cendres, puis je m'en revins.

« J'allais régulièrement tous les jours à cheval visiter mon traquenard, mais sans succès, revenant chaque fois bredouille. Cela dura ainsi une semaine et plus et je commençais à perdre espoir quand, un beau matin, il me sembla voir de loin quelque chose remuer à l'endroit. Ô émotion !

« D'un coup de galop je me rapprochai et distinguai un superbe coyote gris-argenté, pris par les deux pattes de devant et qui me regardait fixement les oreilles pointées.

« Pour ne pas l'effaroucher, je descendis de cheval et me dirigeai lentement vers lui, armant mon fusil, ce qui ne laissa pas de l'inquiéter toutefois, car il fit quelques mouvements désespérés à droite et à gauche pour s'échapper. Mais reconnaissant l'inanité de tout effort, il me regarda venir résigné, hochant la tête de haut en bas, exactement comme s'il me saluait.

« Cependant, à courte distance, cet animal ultra-sauvage changea d'attitude ; il se mit à faire claquer ses mâchoires avec bruit, me montrant sa gueule ouverte.

« Je m'arrêtai pour le bien viser, et d'une balle dans la tête l'étendis raide.

« C'était une belle prise, car avec sa longue queue panachée, il mesurait près de cinq pieds ; mais ces bêtes ne pèsent pas, étant tout en poil, et je n'eus pas de mal à le hisser sur mon cheval, lequel naturellement s'ébroua fort.

« On peut se figurer le retour triomphal du chasseur et si la fameuse « bête du diable » fut retournée dans tous les sens ! Malheureusement, il ne fallait plus songer à en continuer la chasse, leur fourrure perdant valeur au printemps comme beaucoup d'autres.

« N'importe, mes prises m'avaient rapporté environ 150 dollars (moins dix piastres pour les pièges) cela nous faisait un petit pécule pour l'année qui s'ouvrait ; d'ailleurs nous avions appris à vivre d'économies — la vie primitive, quoi !

« La neige partit au commencement d'avril, et le sol se dégela lentement, mettant en joie les fermiers d'alentours qui préparaient déjà leurs charrues ; mais je ne pouvais les imiter, n'ayant

pas de terre « cassée », et d'ailleurs avec les difficultés pour la vente du blé, celà ne me semblait pas en valoir la chandelle ; j'eus l'idée de faire du jardinage.

« Un Norvégien, qui manquait d'argent, consentit pour 10 piastres à me casser deux acres, avec ses deux chevaux auxquels je joignis les deux miens — naturellement, je devais nourrir homme et bêtes — puis pour trois piastres de supplément, il me tritura le tout d'un quadruple disquage.

« Il ne me restait plus qu'à herser et planter ça en « patates », ce que je fis selon les données des Fermes Expérimentales, c'est-à-dire chaque pied très espacé, afin d'aérer le champ et empêcher par là la brume nocturne de séjourner, cause efficiente des gelées précoces. Je mis en terre 15 minots de pommes de terre, soit 10 dollars de dépenses.

« Pour mon malheur, j'ignorais que le jardinage exige un terrain bien propre ; or le mien, cassé trop tôt (fin avril), ne pouvait l'être. Les herbes sauvages que la charrue avait retournées, gardant cependant quelque vigueur par l'influence irrésistible du printemps, (en juillet, au contraire elles se seraient fanées), se mirent à reprendre racine pour un bon nombre, si bien qu'à peine fini mes plantations, me voilà déjà débordé par les binages.

« Labeur infernal, fruit de l'inexpérience comme toujours. Pour un novice, je laisse à penser la fatigue de ce binage sans fin que la rapide végétation imposait irrémissiblement. J'aurais pu employer mon temps plus avantageusement à autre chose, mais j'étais entêté et ne voulais pas de contrainte dans les idées. Bref, ce fut encore un été perdu pour une exploitation bien conduite, laquelle doit prévoir la culture du grain qui, par ses sous-

produits : paille et criblures, aide à nourrir chevaux, bétail, porcs et volailles.

« Il est vrai qu'il nous était né une pouliche et deux veaux auxquels, sur l'avis de la femme, j'ajoutai une génisse d'un an et demi (15 piastres) cela nous faisait déjà 10 têtes ; mais n'ayant pas de paille comme partie de la ration hivernale, la consommation devait se calculer plus grande de là un surcroît notable de travail et de perte de temps dans la coupe et le charroi à ajouter au reste.

« L'automne venu, notre bourse étant à sec, je décidai de conduire en ville une charge de ces fameuses patates dont je m'étais promis monts et merveilles — elles avaient d'ailleurs très bien rendu.

« Malheureusement, plusieurs autres avant moi — des Galiciens surtout — avaient eu la même idée, et les quelques magasins de Prince Albert. lorsque j'arrivai, étaient déjà approvisionnés : j'eus toutes les peines du monde à placer ma petite charge dans un « store » qui consentit à me les prendre pour 30 sous le minot (il les revendait 60 aux habitants de la ville) mais payables en marchandises : sucre, savon, thé café, etc. en tout (9 dollars).

« Lorsque je rentrai avec ces quelques provisions dans le fond de mon wagon, et pas un sou en poche, ma pauvre femme se mit à pleurer, déclarant qu'il n'y aurait pas moyen pour nous de vivre dans ce pays.

« Cela me fit mal au cœur et me mit en colère. Serrant les poings, je lui déclarai à mon tour que, sitôt les chevaux reposés, j'allais reprendre la route et vendre cette fois directement aux

consommateurs, lui rapportant en place d'épiceries frelatées des piastres sonnantes et trébuchantes.

« En effet, quelques jours après je retournais avec non seulement des patates, mais des oignons, des carottes, des betteraves et même du beurre.

« Sitôt arrivé à Prince Albert je ne perdis pas mon temps à hésiter, à tergiverser sur la décision à prendre : le « struggle for life » me talonnait trop fort : j'allai droit à la première maison qui s'offrit à ma vue — un riche bungalow — et je demandai là si on ne désirait pas des patates pour l'hiver.

« La maîtresse du logis, une grande anglaise sèche, roide, hautaine — sorte de Lady Macbeth — me fixa de ses yeux durs gris-acier, puis articula du bout des lèvres :

— Sont-elle belles vos « potatoes » ?

— De premier choix, répondis-je, décidé, dans mon anglo-charabia (c'était d'ailleurs la vérité).

— Et combien les vendez-vous ?

— 35 sous le minot, plein poids !

Sur échantillon, elle m'en prit six sacs avec du beurre que je lui garantis très fin et proprement fait (ceci aussi était exact). Les apparences, décidément, plaidaient en ma faveur, car en me payant elle me dit avec une amabilité plutôt inattendue, de ne pas manquer de repasser à mon prochain voyage et de lui amener si possible des poulets et des œufs.

« Très encouragé par ce début, j'allai visiter les maisons voisines, où en général je fus accueilli avec la même faveur, si bien

que ma charge fut vivement placée, et j'avais au-dessus de 20 dollars en poche.

« La facilité de vente m'avait surpris ; à la réflexion j'en trouvai l'explication dans le fait que le « stores » à l'époque étaient très mal fournis, et leurs denrées pas toujours très fraîches : leurs viandes également mal débitées. Le consommateur avait donc intérêt à acheter directement aux producteurs ; mais ceux-ci par timidité n'allaient guère frapper à sa porte. Dans ce premier essai je pus me convaincre qu'il y avait non seulement du débouché pour les légumes, mais encore pour du beurre des œufs, des volailles, du lait, de la crème ; et en hiver les viandes par quartiers : bœuf, porc, mouton, etc. toute une entreprise à tenter.

« Mais je n'avais pas tant d'ambition : il me suffisait pour l'instant de placer mes patates, ce que je fis voyageant deux fois par semaine mû par cette énergie que donne la nécessité. Je ne m'arrêtai que lorsque le bac qui traversait à Saint Louis fut immobilisé par les premières glaces, c'est-à-dire au commencement de novembre, mais j'avais réalisé les deux tiers, soit 300 minots de ma récolte.

« En ces temps primitifs, il n'y avait pas de ponts sur la rivière Saskatchewan, et l'hiver il fallait traverser sur la glace, avec l'inconvénient en cas de dégel inopiné, de ne plus pouvoir repasser durant une semaine ou plus, ce qui arrivait en novembre tout aussi bien qu'en mars.

« L'hiver, cette année-là, fut plus rude que le précédent — il est vrai que les colons trouvent toujours le second hiver plus dur que le premier — la chasse aux fourrures s'en ressentit en ce qui concernait les visons et belettes ; cependant, comme je pris,

d'autre part, plusieurs chats sauvages (lynx) et une centaine de rats musqués, dont je n'avais pas encore daigné m'occuper, vu leur bas prix, mais ils étaient montés à 5 sous ; (aujourd'hui ils valent un dollar et demi), cela fit compensation.

« Au printemps, je me promis cette fois de manœuvrer mon affaire de façon à ne pas laisser passer une occasion de réussite : l'expérience de deux années de misère me suffisait. D'ailleurs, une autre raison de gravité l'exigeait : il nous était né un enfant et cette existence nouvelle imposait responsabilités.

« Je décidai qu'il me fallait 20 acres à mettre en grains l'année suivante. et pour cela je pris immédiatement les mesures nécessaires.

« J'allai trouver un honnête Canadien-anglais de voisinage qui commençait à avoir des cultures assez étendues, mais manquait de main-d'œuvre : je lui offris de me mettre à sa disposition avec mes chevaux pendant le temps précieux des semailles, à charge pour lui de me rendre un nombre de jours égal en juillet pour aider à mon « cassage » ; il accepta.

« Je travaillai chez lui pendant près de deux semaines, ne revenant au logis que le dimanche ou les jours de pluie, au grand ennui de ma femme seule pendant ce temps-là. avec la charge de traire les vaches et le reste, mais la nécessité le lait ainsi.

« Sitôt revenu, je m'occupai du jardin dont la terre était assez propre et en semai une bonne partie encore une fois en patates ; ce travail se fit assez rapidement étant, cette fois, opéré au moyen de la charrue : puis dans le reste je mis des oignons (d'une vente plus rémunératrice $ 1,60 le minot) choisissant sur les indica-

tions des Fermes Expérimentales la variété australienne, laquelle dans l'Ouest mûrit assez sûrement.

« Cette année-là, je me trouvais en telle forme que dans l'intervalle des binages, je pus bâtir un poulailler et abattre quantité de perches et piquets.

« Vers le 10 juillet, mon loyal Canadien vint, avec sa charrue et deux chevaux, tenir ponctuellement la promesse qu'il m'avait faite. En homme d'aises, il avait amené aussi un petit poney destiné à le reconduire chaque soir à son « home »

« Bien plaisant à observer l'esprit de méthode qui réside en tout anglo-saxon (et bien admirable aussi). Chaque matin à 7 heures précises notre homme, comme un automate, se dirigeait mécaniquement vers le champ ; on accouplait les quatre chevaux que je devais guider pendant le travail, et lui empoignait les mancherons de la charrue, puis, à son signal, on partait tranquillement sans bruit. Ordinairement, dans un travail pareil, plein de heurts et d'à-coups, bêtes et gens s'affolent et s'énervent ; ce ne sont que cris, jurements, coups de fouet et bruits de chaînes. Mais on eût dit ici que le sang-froid du conducteur se communiquait même aux chevaux. Rien de précipité, la traction s'opérait tranquille quoique sûre, et si parfois une vieille souche arrêtait brutalement l'attelage, un « ho » paisible calmait le commencement d'excitation que le choc lui avait causé ; on faisait tranquillement sauter l'obstacle d'un coup de hache et la marche continuait.

« Mais le soir, à six heures sonnantes, mon Anglais mettait autant de ponctualité à quitter le travail qu'il en avait mis à

l'aborder le matin, et je crois que pour rien au monde il eût consenti à le continuer : c'était à prendre ou à laisser.

« À part ça, d'une urbanité parfaite, car sans être aussi expansif que nos Canadiens-français, les Anglo-canadiens ont néanmoins beaucoup de sociabilité et d'altruisme — leur voisinage serait exquis, étant donné l'esprit de justice qui les distingue, si chez un vieux fond de sectarisme orangiste ne leur faisait pas suspecter en tout Français un atavique partisan de la tyrannie papiste. Par un curieux anachronisme, ces braves gens en sont encore au « no popery » de Cromwell et de Guillaume d'Orange, et leur méfiance pour nous à l'avenant, comme on peut s'en apercevoir en temps d'élections par exemple.

« Mais je n'allais pas agiter des questions litigieuses, trop heureux de l'obligeance que ce voisin mettait à me payer en « cassage » un temps que j'avais eu moins de mal à passer chez lui en labours faciles, surtout que, grâce à sa célérité relative, les 20 acres se trouvèrent cassés en 12 jours. Il est vrai que le terrain s'y prêtait, étant assez propre et suffisamment humide.

« Le « cassage » fini, je lui offris un bœuf de 2 ans s'il voulait me faire un bon disquage du terrain ; c'était un assez gros prix, mais je tenais à remercier ce brave homme à ma façon ; il accepta bien volontiers.

« Après cela je n'eus plus qu'à donner un coup de herse pour niveler son travail et la terre fut prête pour les prochaines semailles.

« Le jardinage avait encore bien poussé ; certains choux pesaient jusqu'à 25 livres, et nous vîmes un pied de tomates donner un grand seau de ces fruits ; les plants d'asperges de leur côté

promettaient une cueillette sûre pour le printemps suivant. Mais le soleil est si ardent en été dans cette contrée, qu'on y est un peu comme dans les pays chauds : n'y voit-on pas quelquefois des oiseaux-mouches comme sous les tropiques ?

« Et puis, d'autre part, quelle richesse dans le sol, vu la couche d'humus que les siècles y ont déposée : feuilles mortes, cendres de feux de prairie, bouses de bisons, végétaux en décomposition. On peut dire que depuis la création du monde, ou tout au moins depuis le déluge (s'il est vrai que ce cataclysme aurait coïncidé avec un déplacement des Pôles, changeant les climats et habitants) jamais la charrue n'est entrée là.

« Je repris mes voyages d'automne, accueilli à bras ouverts par une clientèle satisfaite de mon honnêteté dans les livraisons précédentes. Grâce aux oignons dont le prix était triple de celui des patates, chacune de mes charges me rapporta cette fois une trentaine de dollars.

« Je dois mentionner, en passant, un accident dont je fus témoin au retour de la première :

Je revenais allègrement au grand trot des deux « gris », lorsque près d'arriver à la descente qui aboutit au bac de Saint-Louis, je vis devant moi un wagon avec un fort chargement de planches, sur lequel s'étageaient encore quantité de paquets de bardeaux et par-dessus ça une chaise où trônait le conducteur — un Anglais d'une trentaine d'années — à l'air imperturbable.

« Voilà, me dis-je, un malheureux qui risque gros, juché de la sorte, avec une pente comme celle qui l'attend : (elle avait en ce temps-là 45 degrés) la charge va certainement entraîner ses che-

vaux si bons qu'ils puissent être, à moins qu'il ne bloque une de ses roues ! Voyons ce qu'il va faire !

« Mon gars ne semblait pas du tout soupçonner qu'il y avait une côte dangereuse à dévaler dans ces parages : il ne parut s'en apercevoir qu'au tournant, où elle lui apparut dans toute son horreur : du coup il arrêta ses chevaux et descendit de voiture.

« Le bac venait justement d'arriver et nous attendait dans le bas. Notre Anglais, après avoir considéré le chemin en se grattant la tête, vint vers moi et dit avec un demi-sourire :

— Une mauvaise place, hein !

— Oui, répondis-je, ici il faut « chaîner » les roues !

« Et je lui montrais ma chaîne.

« Mais soit qu'il ne comprit pas, soit par paresse d'être obligé de me la rapporter, il ne la prit point, et remonta sur son siège, risquant le coup.

« Si encore il avait eu de vieux chevaux habitués à retenir une charge ; mais c'étaient au contraire deux jeunes bêtes à peine exercées ; elles n'avaient pas fait 20 pas que le chargement les emportait, les faisant s'emballer au triple galop sur cette pente dangereuse — véritable course à l'abîme — dans un vacarme infernal.

« Je regardais effaré, certain d'une catastrophe inévitable, m'attendant à voir la voiture verser sur une pierre ou tout au moins l'homme dégringoler de son échafaudage aventuré ; il n'en fut rien cependant jusqu'au bas de la pente où ils arrivèrent sains et saufs,

« Mais là, au lieu de continuer droit devant lui afin d'amortir l'élan de ses chevaux dans le sable de la grève, ne voilà-t-il pas que notre Anglais les tourne brusquement à gauche pour entrer dans le bac, jugeant probablement selon le formalisme de sa race têtue que, puisqu'il avait descendu cette pente dans le but d'embarquer, il devait embarquer.

« Je laisse à penser si deux jeunes chevaux emportés comme ceux-là allaient s'arrêter sur un simple « à-gauche », sous prétexte qu'ils étaient à destination : eux ignoraient tout formalisme. Sans rien ralentir de leur allure, ils enfilèrent le bac dans toute sa longueur, avec un fracas de tonnerre, brisèrent la frêle barrière qui le fermait au bout, et se précipitèrent dans le fleuve.

« Il faut dire à la louange de leur conducteur qu'il montra dans la circonstance un sang-froid et une habileté rares ; réalisant finalement qu'une catastrophe était imminente, il avait vivement sauté sur le pont du bac, comme un acrobate, tout en gardant en mains les guides avec lesquelles il put continuer de diriger ses chevaux dans l'eau, les ramenant vers le bord au lieu de les laisser aller se perdre au large.

« Justement, par une heureuse occurrence, la charge de planches en touchant l'eau avait quitté le train du wagon et s'était mise à flotter comme un radeau, les chevaux, allégés d'autant, ne risquaient plus de se noyer ; ils eurent bientôt repris pied et regagnèrent la rive comme des chats.

« Pendant ce temps-là, le passeur du bac avait sauté dans un canot et couru après la charge partie à la dérive, il parvint à la rattraper et à l'amarrer intacte.

« Mais en revenant, le digne homme n'y voyait plus clair d'indignation et de colère. Malgré que ce vieux brave, qui avait fait autrefois la guerre aux Indiens en compagnie des Métis ses frères, ne tremblait pas facilement, il avait eu cependant la frousse durant la dégringolade, ayant failli être écrasé contre le bordage du bac. Il me dit tout ému lorsque j'eus embarqué :

— Avez-vous jamais vu un imbécile pareil, qui vient me démolir le bac quand il pouvait continuer sa route sur la berge ! Faut-il qu'il soit bête tout de même cet Anglais !... Il peut se vanter aussi d'avoir eu une fière chance, car enfin il n'a pas perdu pour un centin de son chargement !

— En effet, répondis-je, d'autres y auraient laissé de leurs plumes : mais dites-moi, père MacDougal, avec une telle descente, je m'étonne que vous n'ayez pas plus souvent d'accidents ici !

— Des accidents, Monsieur, tranquillisez-vous, il y en a ; mais c'est curieux, fit-il rêveur, il n'arrive jamais rien ! Ainsi, le mois dernier, mon voisin F... qui avait aussi une forte charge de planches, a perdu par accident le contrôle de son attelage (une guide lui avait échappé) et il a roulé la pente comme notre Anglais ; seulement ses chevaux ont continué tout droit, eux ; il en a été quitte pour un trait cassé. D'autre part, pas plus tard que dimanche, dans la nuit vers 2 heures, un couple qui voyageait en boghey a eu son « neck-yoke » défait pendant sa descente, et voilà la voiture roulant sur les chevaux et les affolant, au risque d'une chute de côté dans la rivière : nos gens ont pourtant fini par atteindre l'embarcadère sans accident ; mais à ce moment le bac y arrivait aussi à toute vitesse risquant de les broyer dans l'obscurité cependant, rien encore cette fois n'est arrivé. Voyez-

vous, Monsieur, le bon Dieu estime que le pauvre monde a assez de misère à vivre sa vie dans ce pays, et alors il l'épargne !

Cela était dit simplement, sans penser plus et selon cette religiosité particulière aux êtres en contact permanent avec la Nature. Ignorant le déterminisme moderne qui défie la Divinité, cet humble Métis, enfant de la Prairie, proclamait à sa manière les droits de Dieu.

« Et moi, pendant que le bac glissait sur les flots, devant le spectacle grandiose que présentait le fleuve majestueux avec ses îles verdoyantes, dans la lumière de cette belle après-midi d'automne, j'eus un instant d'élévation et je pensai.

Ainsi, alors que la vieille Europe déshéritée de la foi, va chercher dans Ia poursuite de l'or un bonheur qui le fuit de plus en plus, ici tout un peuple continue de vivre paisiblement à l'abri des antiques croyances !

« Et malgré son obscurité relative, ce peuple se sent fort, parce qu'il a su, dans le bouleversement général des idées, garder précieusement la Loi Naturelle !

« Ce n'est pas en vain qu'il croit voir sur lui une égide protectrice ; le phénomène apparaît manifeste aux yeux des nations qui envient sa paix !

« Chez lui, pas de paupérisme, pas de luttes de classes, pas de revendications sociales !

« Chacun y a son lopin, et le salarié marche de pair avec le patron.

« Seulement, ce peuple, à la différence des autres, rend hommage !

« Et je me rappelle ce mot d'une Anglaise, dans la maison de laquelle j'avais dû m'arrêter lors d'un incident de voyage.

« Ayant remarqué au moment du repas qu'un de ses garçons prononcé un petit « speech » dans le silence général, je n'avais pu m'empêcher de lui demander après — m'excusant de l'indiscrétion — ne s'était pas agi là d'une prière. Et cette femme de me répondre sur un ton pénétré :

— Oui, Monsieur, c'était bien une prière : nous ne nous mettons jamais à table sans remercier le Dieu qui nous donne le pain !

« Mais le Gouvernement canadien lui-même n'a-t-il pas institué un « jour de prières et actions de grâces » annuel ? (Thanksgiving).

« J'en étais là de mes réflexions, lorsque le passeur, qui avait fini la manœuvre des cabestans réglant la prise de courant du bac, revint vers moi, histoire de jaser un peu et me dit :

« Savez-vous que le Gouvernement vient de décider subitement la construction de nouvelles lignes de chemin de fer ? J'ai embarqué dans la matinée plusieurs équipes d'arpenteurs qui allaient justement dans la direction de chez vous !

« Un chemin de fer ! Sait-on ce qu'avait de magique alors le terme pour des colons éloignés de tout débouché, et surtout vu le primitif des voies de communications. C'était, avec une plus-value sur les terrains, la perspective pour les fermiers d'un écoulement facile de leurs produits et, partant, d'agrandir leurs

cultures. Bref, une transformation radicale de la contrée dans un avenir proche.

« La nouvelle était d'importance ; le brave homme compléta ses informations en m'apprenant que la ligne de Melfort, déjà en construction, allait être finie bien vite à ce qu'on lui avait dit, et qu'ainsi je pourrai déjà écouler mon blé par cette voie, n'ayant plus que 18 milles à faire pour atteindre les éleveurs au lieu de 38.

« L'Ouest est le pays de l'imagination ; la vue de quelques arpenteurs avait suffi pour mettre toutes les cervelles en ébullition, et durant mon retour, je fus abordé plusieurs fois par des riverains de la route qui les avaient vus passer. Il ne fut question que de ça tout l'hiver. Cependant, le tracé fait par eux à travers champs et bois ne devait pas servir de sitôt, et 10 ans s'écoulèrent avant l'établissement d'une ligne dans ces parages.

« Notre troisième hiver allait commencer ; il me fallait songer à construire tout au moins une étable, car mon troupeau avait augmenté et je me trouvais avoir 4 chevaux (dont 2 poulains) et 12 bêtes à cornes à loger.

Il faut rendre cette justice à l'Ouest Canadien que son climat sec est absolument idéal pour l'élevage, et si ce n'était la rigueur des hivers qui empêche le bétail de trouver sa vie tout au long de l'année dehors, (les chevaux eux, savent gratter la neige pour se procurer à manger) je pense que cette immense portion du Canada serait couverte d'animaux, car, pratiquement il n'y a pas d'épizooties. Mais la Nature qui règle les conditions de la vie, selon une mystérieuse loi d'équilibre, prévient les envahissements.

« On pourrait trouver de curieuses preuves de ce que j'avance là dans l'étude du bétail sauvage : bisons, bœufs musqués, mouflons, bouquetins, etc. Certes, ces animaux supportent bien l'hiver, sans soins, mais leur croissance est lente et ils ne se reproduisent pas aussi rapidement que le bétail domestique. Ainsi, alors que certaines de nos génisses donnent veau à 2 ans, les génisses bisonnes attendent la quatrième année. Même les bêtes de croisement entre les deux races, comme par exemple le cattale (métis de bison et de vache domestique) prennent 4 ans pour avoir toute leur taille, laissée à la prairie, alors que nos bœufs sont adultes à deux ans et demi.

« Les philosophes ont beau dire, toutes leurs théories n'empêcheront pas que l'homme demeure tributaire de la loi de l'effort dans sa lutte pour la vie. Les profits de l'élevage malgré les apparences — tout comme ceux de la culture — sont proportionnels aux soins donnés.

« Il me fallait donc une étable : je décidai de la faire pour une dizaine de têtes, soit 24 pieds sur 20, en bois rond. J'avais déjà quelques logs par terre, j'abattis le reste et me mis en quête d'un aide.

« Ce pays est celui de la solidarité ; elle est sans doute une nécessité pour la réussite d'un chacun. Mais elle semble aussi jaillir spontanément des cœurs. Sans citer à ce sujet les canadiens-français absolument hors de pairs là-dessus, ni même leurs frères en colonisation les Anglo-canadiens, on dirait que les autres peuples tiennent aussi à la faire proclamer une vertu canadienne. Je ne me rappelle pas avoir jamais essuyé un refus toutes les fois que j'ai frappé à la porte d'un voisin pour demander appui, et ceci je dois le dire hautement.

« Le Norvégien, qui habitait alors la terre située au Nord de mon « homestead », était comme tous ceux de son pays, habile dans la charpenterie ; j'allai le trouver et lui proposai de venir me donner un coup de main, lui offrant en paiement mon aide soit pour son battage, soit pour charrier son grain (car déjà j'avais pris comme règle de ne jamais payer en argent mais en travail, aux dépens de ma paresse native). Cela lui agréa et il vint le lendemain.

« Deux jours suffirent pour monter le « chantier » en question, et un troisième pour en bloquer les intervalles, jeter une charge de vieille paille comme toiture et mettre la porte. On va vite à travailler de compagnie, et je trouve très juste cette remarque d'un vieux « settler écossais » : « Deux hommes travaillant ensemble sur la même ferme feront autant d'ouvrage et moins de peines que trois fermiers isolés ! » Il ne me restait plus qu'à bousiller les interstices des murs au premier jour de loisir, et mes bêtes auraient un abri.

« Le début de l'hiver fut très rigoureux ; je n'en sortis pas moins tous les jours, car j'avais quantité de piquets et de perches à abattre pour finir enfin la clôture de ma terre, stimulé d'autre part par la joie anticipée que l'idée de voir un jour cette chose rare me donnait.

« J'avais jeté mon dévolu sur une terre vacante du gouvernement située au Sud de la mienne, laquelle n'était qu'une forêt de trembles bien droits ; il y avait là quantité de jeunes arbres de la juste grosseur pour des perches ; de plus, dans les marais avoisinants je pouvais couper un bon millier de piquets de saule.

« Il importait de régler mon travail afin de ne plus tomber comme auparavant dans le découragement et l'inertie. Au reste, je commençais à avoir de l'expérience, ayant vu faire les autres autour de moi, surtout les Anglo-canadiens ; (les Scandinaves — Norvégiens et Suédois — eux, sont moins pratiques et plus lents.) Voici donc la règle que votre serviteur (qui n'en avait jamais eu, ayant en aversion toute contrainte,) s'imposa et suivit fidèlement.

« Levé à 7 heures, je courais aux étables donner du foin aux chevaux et vaches et je revenais prendre mon déjeuner.

« À 8 heures, enlèvement des fumiers à la brouette, nettoyage de l'écurie.

« À 9 heures, je sortais toutes les bêtes dehors, je leur tirais à boire et les laissais libres. En hiver, les chevaux ne s'éloignent guère lorsqu'ils sont habitués à être nourris de nuit à l'étable : quant aux bêtes à cornes, loin d'aller courir dans la neige, elles restaient autour des bâtiments à se chauffer au soleil.

« Vers 9 heures et demie je partais enfin au bois, heureux de me remettre à bûcher.

« Oui, heureux, car voyant mon travail se faire régulièrement par la méthode adoptée, j'avais fini par y prendre goût. Il m'était très agréable, en arrivant, chaque matin, de voir tout autour de moi les nombreux tas de perches que j'avais déjà accumulés, et bien allégrement je me remettais à la tâche ; il faut dire que pour lui enlever de sa monotonie, j'avais imaginé un système de « records », comme j'appelais ça, qui ne me stimulait pas peu.

« Ce système que j'ai continué à appliquer plus tard dans les champs, une fois mes cultures devenues importantes, consistait à

régler mon travail sur le temps. Estimant que je pouvais couper, ébrancher et mettre en tas, tant de perches à l'heure, je prenais ma montre comme moniteur, et lorsqu'elle m'indiquait un déficit probable par suite d'un ralentissement d'activité, je mettais les « bouchées doubles » afin d'atteindre le « quorum » en temps voulu. Par ce moyen j'ai toujours, depuis, abattu beaucoup de besogne particulièrement dans les labeurs sans jamais beaucoup ressentir cette lassitude que donne la monotonie d'un travail mécanique.

« À midi et demi j'allais dîner, et revenais une heure plus tard, pour quitter vers 4 heures ; à ce moment il fallait faire boire et rentrer chevaux et vaches ; en somme le train-train du fermier pendant l'hivernage ; ensuite, je sciais du bois.

« Il va sans dire que cette saison-là je ne trappai guère les fourrures : (leur nombre avait d'ailleurs beaucoup diminué) je me contentai de quelques pièges placés sur ma route du bois, afin de ne pas perdre de temps. Un fermier qui veut s'installer ne peut guère chasser.

« Les jours de mauvais temps, repos absolu, ce qui n'était pas pour nuire ; ces jours-là on ne voyait personne venir à la veillée — car souvent des « bachelors » installés dans les bois du Sud poussaient jusqu'à chez nous pour faire une partie de cartes.

« Nous allions nous-mêmes parfois, les soirs de beau temps, faire aussi visite chez d'autres compatriotes du côté de Domrémy, territoire sur lequel s'était installée une colonie de Bretons qui, tous, devaient réussir brillamment par la suite. Mais alors le pays n'avait rien de cossu ; l'église, comme mon étable, était bâtie en logs, et le curé pour vivre élevait des animaux. Le digne homme

ne faisait pas plus de façons que ses paroissiens, et on pouvait souvent le voir en sabots, soignant ses chevaux.

« Mais il ne se plaignait de rien, satisfait de voir affluer chaque dimanche les fidèles dans sa pauvre église dont il sonnait lui-même la cloche, car c'était la seule ambition de cet apôtre qui avait pour cela quitté la France et l'aisance du domaine familial, de contribuer à répandre la Bonne Parole. Au reste, personne ne manquait à son office, on y venait mis comme on pouvait, l'été en wagon, l'hiver en grosse sleigh, très peu ayant les moyens de se payer une voiture légère. Aujourd'hui, lequel n'a pas une auto de luxe là-bas ?

« Ces veillés et parties de cartes étaient la distraction de l'hiver, comme les pique-niques sur l'herbe celle de l'été : maintenant, grâce aux autos, on va d'une localité à l'autre ce qui permet de voir successivement toutes les fêtes d'un district.

« La régularité et la méthode donneront toujours des résultats à ceux qui en feront la base de leur activité. Au mois d'avril, toutes les perches abattues étaient alignées sur le pourtour de ma terre, et les piquets aiguisés, mais ceux-ci, vu le sol gelé, ne pouvaient être plantés qu'au commencement de juin.

07

« Une nouvelle saison s'ouvrait : il me fallait songer aux semailles de mon cassage sur lequel je voulais 15 acres en blé et 5 en avoine.

« N'ayant pas de semoir, je devais encore recourir à un voisin ; mais cette fois la chose s'annonçait onéreuse, car le dit voisin commençait indubitablement par se semer d'abord, et mon pauvre blé risquait fort d'être mis en terre tardivement, d'autre part, puisque je ne disposais pas des 100 dollars nécessaires alors à l'achat d'un semoir (aujourd'hui le prix serait double) force était bien d'en passer par là : n'avais-je pas déjà assez payer une trentaine de piastres pour la semence !

« Je jetais mon dévolu sur un émigrant américain qui s'était installé dernièrement dans le voisinage, amenant des États-Unis ses vaches et tout son matériel ; celui-là, se consacrant à l'industrie beurrière, ne voulait pas semer beaucoup de blé ; il me demanda de lui labourer 10 acres en échange de quoi il viendrait faire mes semailles au temps voulus.

« Je fis donc ce travail, mais j'avoue que ce n'était pas sans inquiétudes, car la sorte de voyageur à laquelle appartenait mon Yankee ne passait pas pour très scrupuleux en matière de parole donnée. Il y a entre les deux pays une population flottante qui contient un certain pourcentage de Canadiens dégénérés lesquels, parce qu'ils ont voyagé aux États-Unis et se croyant ainsi « hommes pratiques » ont rejeté délibérément les vertus de leur race jugées par eux niaiseries, Ceux-là, quand ils repassent au Canada se donnent comme américains, affectant d'ignorer le français et regardant de haut leurs ex-compatriotes traités par eux de « pea-soups ». La plupart ont traduit leur nom en anglais (Boisvert devenant Greenwood et Boileau, Drinkwater) et même lâché le catholicisme ancestral pour une de ces cocasses sectes protestantes dont l'Amérique du Nord a la spécialité.

« Or, je flairais dans mon individu un émancipé de cette espèce, ce qui ne me laissait pas de m'inquiéter quelque peu au sujet de sa ponctualité à semer mon blé. Une période de pluie pouvait survenir, retardant les travaux et alors qui sait s'il ne s'en prévaudrait pas ? Cette fois, la question pendante pour moi était bien dans toute la rigueur du terme, celle du pain quotidien.

« Aussi, avec quelle anxiété observais-je chaque matin l'état du ciel et chaque soir comment se couchait le soleil (car dans la prairie on finit par acquérir des notions de météorologie). Je peux dire que ce printemps-là je compris pour la première fois de ma vie l'état d'âme de l'homme des champs toujours flottant entre l'espérance et la crainte.

« On s'est émerveillé souvent de la ténacité du spiritualisme chez le paysan : mais à l'inverse de l'ouvrier dont la vue est bornée par le mur de l'atelier (ce qui l'amène fatalement à voir dans le patron l'arbitre unique de son existence) le paysan a constamment devant lui l'espace infini et les idées qu'il suggère. Dans cette mer de nuages qui roulent sur sa tête, et où réside en somme l'énigme de son sort puisque de là proviennent les influences permettant au sol de lui fournir la subsistance (ainsi qu'au reste de l'humanité d'ailleurs, car ce sont les champs qui produisent le pain dont vit l'homme et non pas les usines) il est bien forcé de reconnaître une Puissance le subjuguant.

« Car il ne suffit pas de labourer et semer la terre pour qu'elle rapporte ; le concours des agents atmosphériques lui est encore nécessaire, et seule une juste distribution d'humidité et de chaleur peut permettre au blé de croître et mûrir, mais cela est le secret de la nue.

« Dans une bonne année elle déversera ces bienfaits avec une régularité, une sollicitude quasi-maternelle : puis, une autre saison, prise d'une sorte d'hostilité farouche, les mêmes éléments lui serviront de fléaux : ce seront la sécheresse, la grêle, la rouille (due à un excès d'humidité suivi d'un excès de chaleur) l'averse, etc. s'abattant implacablement sur le travail de l'homme lequel devra mettre toute son énergie et son ingéniosité à tirer parti du peu qui lui aura été laissé.

« Certes, devant ces injustices du sort, le paysan n'est pas sans éprouver de révoltes, mais cependant contre qui s'insurger ? Faire une révolution et s'emparer de l'or des riches, cela ne le nourrirait pas au fond — peut-on vivre de métal ? D'autre part, aller piller des confrères plus heureux comme on a fait en Russie, la famine en résulterait infailliblement, personne ne voulant plus travailler. Quant à espérer faire partie de la petite bande de démagogues exploiteurs qui, un peu partout, vivent des bouleversements sociaux, c'est un leurre auquel son esprit avisé ne se laissera pas prendre. Résigné, il empoigne donc une fois de plus la charrue, jetant un regard vers ce ciel mystérieux d'où il attend inlassablement la subsistance, malgré tout !...

« Mais revenons à mon « américain » : pour être juste, je dois dire qu'il sema mon blé dans le temps convenu : cependant, ce ne fut pas sans avoir été obligé de le relancer et d'essuyer sa maussaderie ; toutefois, comme il tenait à se faire de la réputation dans le pays, il se montra assez correct cette première fois.

« Mais combien ses manières étaient différentes de celles des autres voisins, si réservés et ne se mêlant pas des affaires d'autrui ! Avec une jactance bien... française, hélas ! cet ex-canadien (car il l'était) pas plus tôt arrivé sur ma terre, se mit à faire

des critiques de toutes sortes. Pensez donc, lui qui avait « voyagé » savait mieux que les habitants de l'Ouest ce qu'il fallait semer dans ce pays-là, et il trouvait, par exemple, que les fermiers ne mettaient pas assez de patates. « Chaque habitant, Monsieur, pontifia-t-il, doit en avoir deux gros acres, vous entendez, et pas un pouce de moins ! »

« Il me disait ça en français, car fatigué de mon baragouin anglais et ne reconnaissant pas d'ailleurs ici un « pea-soup », il avait fini par employer cette langue ; ce à quoi je devinai son origine, car les anglo-saxons américains n'apprennent guère les langues étrangères, (du moins les fermiers).

« Le malheureux ignorait que dans l'Ouest où la saison est courte, les fermiers ont choses plus précieuses à faire que de gratter des patates : il le vit lui-même, l'automne suivant, où il fut forcé de laisser la moitié des siennes dans le sol à la risée de tous les voisins déjà indisposés par ses vantardises, ce qui le mit fort en colère, étant pétri de vanité.

« L'orgueil, voilà bien je pense le principe démoralisateur chez ces « déracinés », lesquels, à part ça, ne seraient pas plus méchants que d'autres : mais ils veulent paraître et là gît tout le mal. Sans être foncièrement malhonnêtes, la vanité les pousse souvent, cependant, à friser la malhonnêteté dans leurs transactions, histoire de se montrer « smart » ou « dégourdis » : certains, même, s'en vantent, les naïfs. Il est vrai que les « limites de la bêtise humaine sont inconnues », dit-on.

« Enfin, mon blé était semé. Oh ! ces premières semailles dont je me souviens encore. Tout l'orgueil du défricheur vainqueur de la terre vibrait en moi, lorsque je regardais la belle pièce de

culture que ces 20 acres(8 hectares) présentaient à l'œil. Et pourtant qu'était-ce comparé à mes cultures actuelles qui atteignent 200 acres annuellement.

« Ce fut bien autre chose, lorsque huit jours après, le grain commença à lever : alors l'enthousiasme ne connut plus de bornes. On ne se lassait pas de regarder ces belles lignes vertes, droites et parallèles ; et si quelqu'un survenait, il lui fallait partager notre admiration, tant pis

« Tout cela, sans doute, n'était pas la fortune, mais il y avait derrière le charme de sortir du sol les trésors mystérieux qu'il recèle ; cette passion inavouée du paysan. Or, paysan, je commençais à le devenir, si point d'en éprouver déjà les convoitises, justifiant ainsi cette prédiction que m'avait faite un jour M. R... « Vous verrez que l'ambition vous viendra aussi. »

« De fait, j'avais déjà celle de vouloir rattraper ceux qui m'entouraient, lesquels, pendant que je piétinais sur place, avaient marché de l'avant, la plupart ayant déjà une soixantaine d'acres en cultures et petit paraissait mon champ comparé aux superficies environnantes, couvertes comme lui de la belle verdure du « blé qui lève »

« Mais j'étais pauvre et ne voulais pas faire de dettes, bien que je le pusse étant devenu légalement propriétaire de mon homestead, estim& alors à 1,500 dollars (on m'en a offert 6,000 depuis). Dans ce pays, où tout est aléatoire, malheur à celui qui emprunte : il se met aux pieds un boulet qu'il traînera longtemps : et pour un « chanceux » qu'on verra se libérer vite, combien d'autres resteront esclaves indéfiniment : or, comme

vous le savez, je n'estimais pas appartenir à la classe des « veinards ».

« Fare da se » comme disent les Italiens, le mieux était de marcher avec mes ressources effectives ; mais au fait, en quoi consistaient-elles ?

« Dans le courant de cette quatrième année nous attendions un poulain et 5 veaux ; nous espérions donc vendre tout au moins le beurre de 4 vaches, ainsi que deux bœufs bons pour la boucherie, plus les produits de la récolte (si celle-ci donnait). Quant au poulain, comme j'en avais déjà deux autres pour ma remonte, peut-être pourrais-je en tirer parti pour un supplément de cassage, qui sait ! Tant de gens aiment à « bargainer »... On ne doit rien négliger.

« Durant le reste de mai, je consacrai tous mes instants disponibles à nettoyer une autre pièce de 20 acres, pour le cassage que j'avais en vue. Il y avait bien, de ci de là, des arbres encore debout malgré les feux de prairie antérieurs, mais comme ils n'étaient pas très gros généralement, il me suffisait d'en couper « grosso modo » les racines à la hache, puis de les faire tirer ensuite par les deux « gris » au moyen d'une chaîne accrochée dans les branches. À la fin du mois, j'avais déjà un assez beau morceau de clairé », et contigu au terrain semé, ce qui me permettait de l'enclore avec.

« J'abordai alors la fameuse clôture de mon homestead, après laquelle j'avais tant soupiré au sujet de mes coquins de chevaux. N'ayant plus de foin, il me fallait laisser ceux-ci dehors avec les vaches, mais ils ne revenaient pas sagement comme elles tous les

soirs, se tenant au contraire à 5 milles de la maison. Ah ! qu'il me tardait de les avoir sous ma coupe !

« Juin est la meilleure époque pour faire de la clôture : la terre venant seulement de se dégeler a encore toute son humidité, et les piquets s'y plantent assez aisément. J'enfonçais les miens à deux pieds de profondeur, sans trop de difficulté : plus tard il n'en eût pas été de même ; encore une preuve qu'ici chaque chose doit être faite en son temps.

« Mais deux milles de clôture toutefois (3 k 200) ne se font pas rien qu'en soufflant dessus. L'ensemble comprenait 1 600 piquets et 3 200 perches, dont la pose me prit tout le mois, et encore un voisin me donna-t-il une couple de journées.

« Enfin, un matin, je me réveillai avec mon parc terminé : il va sans dire qu'un de mes premiers soins fut d'aller chercher les chevaux pour les boucler au plus tôt.

« Naturellement, comme toujours, je mis longtemps à les trouver, mais je ne maugréai pas cette fois, d'autant plus que leur effectif s'était augmenté d'une unité : une jolie pouliche que ma jument avait eue pendant ces derniers jours où je l'avais perdue de vue. Pourtant, les occasions d'irritation ne manquaient pas ; on eût dit que les rossards flairaient mon intention et plusieurs fois ils partirent au galop dans des directions opposées. Cela prit bien du temps pour leur faire enfiler la piste conduisant chez moi, où j'avais par précaution laissé la barrière ouverte.

« Mais arrivés là, voilà les deux « gris » à faire la grimace ; n'ayant jamais vu de clôture dans ces parages, ils s'ébrouaient avec méfiance et semblaient vouloir reprendre le large ; heureu-

sement la pouliche était-elle entrée innocemment, ce qui força la mère à la suivre ; les autres emboitèrent.

« Il y a dans la rude vie du « settler » des moments de satisfaction qui l'égaient heureusement ; nous en connûmes un de ce genre, lorsqu'ayant refermé la barrière sur nos fugitifs, nous les vîmes longer la clôture pensant trouver une issue plus loin ; puis, une heure après, revenir à la porte, espérant ressortir là où ils étaient entrés. Sans compter que nous nous sentions un peu mieux chez nous avec cette installation nouvelle (ou du moins nous nous le figurions !)

08

« Cependant, que de choses nous manquaient encore qu'il faudrait conquérir à la force du poignet ! Ma pauvre femme, à l'étroit dans notre cabane, demandait très justement un agrandissement du logis, et moi de mon côté je voulais 20 nouveaux acres de cassage, or je m'avais toujours que deux chevaux de travail, alors qu'il m'en aurait fallu quatre pour le faire ce cassage (car il ne fallait plus compter sur l'aide de personne, chacun maintenant dans le quartier cassant le plus qu'il pouvait par émulation). Grave sujet de méditation !

« Je ne pouvais m'en tirer que par un « bargain », mais avec qui ? et comment ?

« Une circonstance fortuite me fournit, en ce temps-là, la solution de l'énigme.

« J'ai dit que j'avais une jolie pouliche ; en effet, elle était si bien cambrée et tellement ronde de formes qu'elle attirait tous les regards. Un jour que je passais en wagon, sur la route de Domrémy, elle caracolant au côté de sa mère, un Canadien amateur de chevaux et beaucoup plus maquignon que cultivateur m'arrête et me dit, mi-plaisant, mi-sérieux.

— C'est pour trouver une occasion de la vendre, répondis-je tout à hasard.

— La vendre ? Batèche ! vous n'en tireriez pas gros d'argent à c't'heure !

— Non, mais à six mois elle sera grande et forte, vu que sa mère est bonne laitière !...

— Ah vous la vendriez en ce temps-là !... (Et il la regardait avec complaisance).

— Dame ! si je trouvais un amateur sérieux... qui s'y connaisse !...

— Et combien m'en demanderiez-vous, si par hasard j'étais cet amateur-là ?

— À vous ? Pas un sou ; tenez je vous la donnerais pour rien !

— Voyons ! que dites-vous là ? je ne comprends pas votre plaisanterie !...

— Ce n'est pas une plaisanterie expliquai-je, c'est un bargain. Vous avez chez vous quantité de chevaux qui ne font rien, prêtez-m'en deux pendant une vingtaine de jours, histoire de casser un peu de terrain : puis, comme vous êtes bon ouvrier dans le bois,

venez en personne m'aider pendant 2 ou 3 jours à rafistoler ma demeure, et la pouliche sera votre !

« Mon Canadien en était resté d'abord abasourdi de la proposition mais l'instinct maquignon ne tarda pas à lui rendre le sens ; il objecta

— Oui, mais c'est qu'elle peut mourir d'ici six mois votre pouliche !

— Qu'à cela ne tienne, répliquai-je, si ce malheur arrivait, je vous donnerais — et cela par contrat — un bœuf de deux ans. Allons ! cela va-t-il ?

— Soit, mais nous passerons le papier que vous dites, hein ?

— Au jour et à l'heure que vous voudrez, mon brave !

« Et voilà comment il m'était tombé du ciel deux chevaux pour le cassage que j'avais en vue. Maintenant il s'agissait de les utiliser sans retard.

« Mais mon Gagnon (son nom rimait avec maquignon) ne m'avait pas donné la fine fleur de sa « cavalerie » ; une de ces deux rosses, un certain Barney, quoique solidement bâti, était bien ce qu'on pouvait trouver de plus lambin dans l'espèce chevaline, recourant d'instinct avec la parfaite rouerie des bêtes vicieuses, à cette fameuse « force d'inertie » tant pratiquée au Régiment par les « carottiers ». Pour le faire marcher de conserve avec les trois autres, il fallait constamment lui montrer le fouet, or j'avais déjà la charrue à tenir, sans parler des guides passées autour de mon cou : de plus, ce fouet toujours brandi excitait ses compagnons à courir, alors qu'il importait d'aller posément.

« Ah certes, je regrettais de ne pas avoir avec moi ce bon B… mon Anglais de l'année précédente ou tout au moins ses tranquilles et sûrs chevaux qui, tirant d'ensemble avec les miens, rendaient ainsi la traction irrésistible. Mais à la guerre comme à la guerre, et tant que soufflerait sur moi le vent de la pauvreté, j'avais résolu de tenir. On est fort lorsqu'on s'appuie sur une décision bien arrêtée ; malgré tous les tiraillements de mon attelage disparate, je finis par venir à bout de la tâche, toutefois, elle m'avait pris largement les vingt jours prévus.

« Mais j'avais 20 acres de plus pour l'année suivante. Ô bonheur !

« Il me restait juste le temps de couper les foins avant la récolte. Je m'y mis immédiatement. En été il importe de ne pas perdre de temps ici.

« Je me rappelle particulièrement les foins de cette année-là parce que depuis jamais je n'ai vu pareille succession de jours de pluie et d'orages. Il n'y avait réellement pas moyen de faire quelque chose ; de plus à ce régime, le blé au lieu de tendre à mûrir reverdissait, sans parler des fréquentes menaces de grêle.

« Pour ce dernier fléau, il était en vérité peu à craindre, comme je m'en suis aperçu à la longue, vu que cette portion de territoire assez élevé ne se trouve pas sur le passage des nuages électriques lesquels, généralement, suivent les « coulées » environnantes, à savoir : la vallée du Jumping Lake au Nord et celle du Crooked Lake au Sud. Ici, nous n'avons encore été grêlés qu'une fois en un quart de siècle, mais les fermes placées dans les zones en question peuvent compter l'être en moyenne une année sur quatre. De là pour leurs propriétaires la nécessité de prendre

une assurance contre la grêle : cependant, comme cela coûte des piastres, la plupart préfèrent courir la chance comme on dit.

« Au reste, si le paysan devait s'assurer contre tous les risques que court sa culture, il ne lui resterait absolument rien à manger. Comme je vous le disais tout à l'heure, c'est bien l'homme obligé par état de s'en remettre à une Providence, étant constamment à la merci des éléments ; voyez vous-mêmes !

« Sans parler des fléaux particuliers aux cantons du Sud, sur la frontière américaine, comme par exemple les vents dévastateurs des semis, les sauterelles, la rouille noire et surtout le terrible chardon russe dont la propagation a rendu stériles des milliers de fermes jadis prospères, combien d'autres menaces pour nos pauvres champs malgré l'aide que la science peut apporter aux fermiers.

« Supposons que vous semiez très tôt afin d'être sûr de la maturation du blé, vous risquez de voir la semence compromise par une gelée adventice de printemps.

« Maintenant, si ledit printemps est très sec, les vers gris vont de suite s'attaquer aux semis : j'en ai vu détruire entièrement de grands champs d'avoine.

« Si au contraire il est humide, la semence, malgré toutes les préparations chimiques préventives, peut contracter partiellement le charbon, d'où une réduction à craindre dans la récolte.

« Mais mettons que tout ait bien marché pendant les premiers mois ; les alternatives de chaleur et de pluie ont été éminemment favorables ; quelques jours à la pluie et lesdites fleurs coulent :

résultat, une perte des deux tiers de la plantureuse récolte en expectative.

« Ou bien, après que la floraison a eu normalement lieu, le soleil chauffe trop fort, donnant la brûlure aux épis qui se sèchent sans fructifier. Comme il peut aussi occasionner la rouille (rouge) en dardant ses rayons immédiatement après des pluies battantes, et cette rouille, sans être aussi nocive que la noire, laquelle pourrit des champs entiers aux États-Unis, affecte cependant le rendement d'une façon notable certaines années.

« Viennent alors les orages et leurs rafales qui, couchant le blé déjà lourd produisent cette désastreuse verse tant redoutée des moissonneurs.

« Et la grêle, le piétin, la mouche à soie, les mauvaises herbes etc… mais passons !

« Fin août, le fermier coupe enfin ce qui lui est resté après tant d'assauts : mais loin de ressentir quelque paix, c'est là surtout qu'il tremble dans la crainte des gelées nocturnes qui, en quelques heures, peuvent annihiler ou presque, ses espoirs de l'année ! Avec quelle anxiété il se dirige chaque matin vers l'abreuvoir, redoutant d'y trouver de la glace et le soir, il observe le ciel souhaitant de le voir se couvrir mais pas trop, car la pluie empêcherait sa moissonneuse de fonctionner. (Ainsi le malheureux éprouve de l'inquiétude même dans les souhaits qu'il formule !)

« Et une fois son blé coupé, sera-t-il enfin tranquille ? Oh ! que nenni !

« D'abord, jusqu'au cinquième jour le grain en gerbes peut encore être affecté par une forte gelée ; ensuite, c'est la pluie qui va le menacer jusqu'au battage.

« Mais même dans la « grainerie » ce grain si coûteux est susceptible de donner des inquiétudes à son propriétaire ! S'il a été battu avant d'être entièrement sec, il chauffera et moisira, n'étant plus bon qu'à donner aux cochons (s'ils en veulent toutefois).

« Somme toute, je pense que c'est encore l'élevage qui donne le profit le plus sûr avec le moins de soucis dans ce pays ; cependant, par suite de la spéculation sur les terres, il est devenu déjà plus couteux, en attendant que les chemins de fer nous importent quelques-unes des épizooties qui sévissent aux États-Unis : le Progrès ayant aussi ses inconvénients.

« Et cependant, au fond, une telle existence a ses charmes : c'est la lutte pour la vie dans ce qu'elle a de plus noble, puisqu'elle est dirigée contre les forces de la Nature et non contre ses semblables selon l'anarchique formule darwinienne. Une fois accoutumé, on s'y passionne littéralement, quels que soient les aléas. Et puis, pour être juste, nous avons aussi, il y a deux ans, rien que par des saisons favorables, ainsi le blé, j'ai pu réaliser 6 000 dollars et mes voisins peut-être davantage.

« Mais l'année dont je vous parlais, nous n'en étions pas encore là à Spring Lake : le pays étant peu défriché, le sol restait humide et le blé ne murissait pas en 90 jours comme aujourd'hui. L'automne continuant à être pluvieux, la consternation devint générale.

« Pour moi, j'avais sauvé mon foin comme j'avais pu, comptant d'ailleurs sur la paille du battage pour compléter la ration

des bêtes, mais quoique mon blé eût assez bien mûri, sur un terrain en pente s'égouttant facilement, je n'en partageais pas moins l'inquiétude des voisins : cette année-là n'ayant pas fait gros jardinage, ne devais-je pas tabler comme eux sur le grain ?

« En attendant, je commençais par le faire couper, ce grain : chose qui me fut facile vu que personne ne moissonnait encore ou presque ; pour 15 dollars, j'en vis la farce, puis, l'ayant mis en « quintaux », je songeai à aller quérir le sieur Gagnon, car décidément nous étions de moins en moins à l'aise dans notre cahute.

« Nous autres hommes, toujours dehors, nous ne pouvons nous rendre compte du morne ennui qui prend une femme enfermée dans un piètre logis, et nous ignorons que les petites satisfactions intérieures sont la vie de la femme. La mienne dans son constant dévouement pour moi, m'avait toujours caché ce qu'elle avait à souffrir du fait de notre mauvaise installation, mais la vérité finissait par m'apparaître : Elle jadis si enjouée, ne riait plus que rarement, et dans sa joue amaigrie, d'où les fossettes avaient disparu, un pli de misère s'était creusé qui ne laissait pas de m'inquiéter : il fallait en finir avec cette vie-là !

« J'allai donc prévenir Gagnon de venir au plus tôt, ce qu'il me promit de faire le lendemain sans faute.

« Mais avec ces joyeux Canadiens on n'est jamais sûr de rien tant ils trouvent d'occasions de s'amuser à droite ou à gauche. C'est ce que fit mon Gagnon, qui ne parut chez moi que le surlendemain. Je peux ajouter que ces heureux Canadiens n'ont pas seulement pour eux la gaieté, la joie de vivre, mais encore une activité au travail absolument remarquable. Personne ne peut leur être comparé pour le maniement de la hache et les ouvrages en

bois : celui-ci, qui tenait de race, nous bâtit notre demeure avec une célérité parfaite.

« Pendant que je l'avais sous la main, j'en profitai pour lui faire finir une petite grainerie déjà ébauchée ; les soucis et retards que m'avait occasionnés son négatif et incoercible Barney, méritaient bien une petite compensation !

« Disons pour terminer que Gagnon n'eut pas à regretter son marché avec moi ; il reçut vers le 15 novembre une bête superbe valant certainement le double de ce qu'il m'avait fourni.

« Notre annexe finie, et les pluies ayant cessé, j'entrepris avec ma femme la mise en meulons du blé. À l'époque, vu la rareté des batteuses et surtout leur faible capacité, on ne laissait pas comme aujourd'hui les gerbes dans le champ jusqu'au moment du battage où on les charrie directement à la machine, le risque eût été trop grand : — mais c'était là un travail nouveau pour des Parisiens, je vous en réponds !

« Pour dire vrai, peu de fermiers dans l'Ouest savent faire une meule parfaite, et je n'en ai guère connu dont les « meulons » fussent absolument étanches ; à plus forte raison les nôtres si ridicules d'aspect malgré ce qu'ils nous avaient coûté de temps et de peines. Décidément, il fallait encore s'en remettre à la Providence du soin de sauver mon pauvre grain en lui épargnant la pluie !

« Heureusement, le vent d'Ouest s'était levé, amenant la sécheresse (en Europe c'est celui d'Est), or, quand il souffle c'est pour longtemps. Jugeant mes meulons à point, j'eus l'idée d'aller relancer un batteur qui habitait à {{|unité|20|milles}} de là.

« Ah ! mes amis si vous aviez vu l'accueil que me fit ce satrape !... Pensez donc ! un minuscule fermier ayant seulement 20 acres en culture, oser se permettre d'aborder un batteur ! me répondit dédaigneusement qu'il n'allait pas se déranger pour si peu : cependant, si le hasard de sa tournée le conduisait dans mon voisinage, il verrait à m'accorder la faveur demandée.

« Bien forcé d'ailleurs : la loi canadienne (qu'elle soit bénie !) imposant à tout batteur patenté de fournir son aide aux fermiers, gros ou petits, placés sur sa route, mon bourru ne me faisait pas là une grande grâce.

« Au reste, ce ne fut pas lui qui vint à Spring Lake cette année-là, mais un brave Canadien-anglais, lequel ayant connu personnellement la pauvreté, était secourable au petit monde — un nommé Johnson. — Il mit la plus grande obligeance à faire mon battage, sans regarder au mince profit ; et aussi beaucoup de patience — mon personnel étant un peu insuffisant. Il ne fut pas cependant en perte avec moi, vu que mon blé rendit beaucoup (400 minots) ainsi que l'avoine (300 minots) ce modeste battage dans sa moyenne le paya mieux que bien d'autres de cette année désastreuse.

« Sitôt le battage fini, ma femme courut de suite à l'emplacement de la machine pour ramasser les criplures. C'est le premier soin des petits fermiers de gratter ce supplément de récolte que leurs ménagères forcées d'économiser sur tout — les malheureuses — réservent précieusement pour la volaille, laquelle sans cela risquerait fort de pâtir ; car vous comprenez qu'ils ne vont pas les laisser donner du bon blé à leurs poules, malgré qu'au fond cela activerait la ponte. « Les poules pondent par le bec » dit le proverbe.

« Pour moi, j'avais suivi la batteuse, afin de rendre à mes voisins l'aide reçue ; j'en eus pour une semaine à me libérer. La plupart de ces pauvres diables avaient eu leur blé gelé, lequel faisait pitié ayant perdu énormément en poids et surtout en valeur commerciale ; il est vrai que leurs terres étaient plus humides que la mienne.

« Une fois libre, j'allai conduire une première charge de blé à la station la plus proche, c'était alors Birch-Hill, située à 18 milles de chez nous ; je mis 50 minots bien mesurés dans mon wagon, et me voilà parti un matin de bonne heure.

« Mon grain n'ayant pas gelé, était doré, bien « sonnant » et très lourd ; mes chevaux en avaient leur charge dans cette route non encore bien abattue, venant d'être ouverte, et cependant malgré les apparences favorables j'étais inquiet sur le succès de la vente : les employés d'élévateurs pour la plupart — je conviens qu'on rencontrait d'honnêtes exceptions — ayant déjà pris l'habitude de prélever sur les fermiers, hors d'état de vérifier leurs balances une dîme abominable.

« Surtout, quand les dits fermiers ne parlaient guère anglais, aucun c'était mon cas ; aussi le premier elevatorman auquel je m'adressai trouva modestement 47 minots dans ma charge au lieu de 50.

« Furieux, je refusai de la lui vendre, et sortis avec majesté de son antre pour aller à l'élévateur voisin.

« Mais ces ruffians s'entendaient comme larrons en foire. Je n'avais pas le dos tourné, que mon gaillard téléphonait à son compère de l'autre élévateur, lequel, la bouche en cœur celui-là

était plus aimable — voulut bien me reconnaitre 47 minots et demi.

« Que faire ? Il fallait bien accepter. Il me paya sur la base de 60 sous le minot. Ainsi en fut-il des sept autres charges que je conduisis cet automne-là.

« Depuis, heureusement, le gouvernement a imaginé de faire vérifier les balances d'élévateurs par des inspecteurs à lui : mais on fraude quand même, surtout sur la qualité du blé ; certaines compagnies le payant aux fermiers comme étant de 4 classe quand il est de 3 ou même de 2 et ce, contrairement à la loi.

« On peut dire que la question de vente du grain est restée aiguë dans les trois provinces de l'Ouest et que tant que ce chancre n'aura pas été extirpé, leur développement s'en ressentira.

« Lorsque j'eu vendu mon blé, nous fîmes le bilan de l'année, afin de voir ce qu'elle nous avait valu, et ce qui nous restait en main, sans parler du troupeau passablement augmenté et des 20 acres de cassage en supplément. Nous trouvâmes que la vente du blé, du beurre, des bœufs, œufs et légumes, etc., avaient produit environ 500 dollars.

Comme dépenses faites ou à faire il y avait :

Soit 300 dollars. Il nous restait donc 200 piastres. C'était peu, mais bien à nous, toutes dépenses étant prévues (à l'époque les impôts étaient minimes et se payaient en travail). Désormais, nous pouvions envisager l'avenir avec sécurité. Je me permettrai de dire ici que les prix cités plus haut ont doublé depuis : 200 pour cent pour la machinerie ; 300 pour cent pour la planche ; par contre, le grain n'a augmenté que des deux tiers (160 p. c.)

« L'année suivante nous rapporta un bien meilleur rendement. Le blé, quoique rouillé, rapporta au-dessus de 800 minots lesquels, vu la hausse momentanée des cours, me donnèrent 500 dollars auxquels s'ajoutèrent les produits du beurre (7 vaches) des bœufs, cochons, œufs, etc. ; soit en tout 900 piastres, dont il y eut à déduire l'achat d'une moissonneuse (150), d'une petite charrue à 2 socs (40), autres frais, 30 dollars.

« De plus, j'avais 10 nouveaux acres de cassage sous le soleil.

« Seulement, cette année-là m'avait valu un notable surcroît de travail, notamment dans le dressage de notre premier poulain, lequel manqua de me tuer en s'emballant avec les deux gris sur la herse à disques. Mais je finis par le dompter, comme d'ailleurs ensuite toutes ses sœurs — car il faut vous dire que je ne garde que des juments afin d'avoir le bénéfice des poulains en plus du travail.

09

« Les années s'écoulèrent, la prospérité semblait nous sourire comme aux autres, les enfants grandissaient — cette fortune du fermier pour l'aide qu'ils lui apportent — et, oubliant la misère de ma naissance, moi prolétaire fils de prolétaires, j'en étais arrivé malgré les à-coups inévitables dans notre profession à rêver de je ne sais quelle grandeur !

« Infortuné ! j'oubliais » la mystérieuse vision de Dieppe, et que moi aussi j'étais de ceux marqués du signe du malheur, lequel retrouve toujours les siens !…

« Un jour de printemps sec, nous vîmes la montagne Mahétinas, d'où viennent ordinairement pour nous les orages, se couvrir de nuages au point d'en paraître noire comme de l'encre ; puis il sortit de là-dedans un vent terrible (sans pluie) comme jamais nous n'en avions encore éprouvé depuis que nous étions au Canada.

« Ce vent étant d'ouest, venait droit dans notre direction ; or des voisins avaient dans la matinée allumé un feu de prairie pour nettoyer. En quelques minutes, sous l'influence de l'ouragan, une mer de flammes se forma, roulant vers ma demeure.

« À ce moment, nous étions toute la famille au nord de notre terre, en train de ramasser des branches sur un morceau de cassage où je voulais mettre de l'avoine. Quoique j'eusse protégé ma maison, mes érables et graineries (dans lesquelles se trouvait encore tout mon grain, gardé par spéculation), par une quadruple bande de labour, j'y courus de suite, après avoir vivement allumé un contre-feu pour les miens, qui n'eurent qu'à se réfugier dans l'espace nettoyé par lui.

« Mais j'arrivai trop tard sur les lieux la vague de feu ayant déjà franchi l'obstacle. Comme dans l'incendie de Moscou où l'on vit des plaques de tôle voler dans les airs durant un kilomètre, les flammèches projetées par ce vent infernal allaient porter la conflagration loin devant, secondées par l'ardeur de l'atmosphère embrasée. Aussi, ma maison, quoique n'ayant rien d'inflammable autour d'elle, avait-elle déjà pris feu ; quant aux étables et graineries, entourées de paille, elles brûlaient depuis longtemps.

« Un nuage de fumée noire et suffocante m'en interdisait l'abord, sans parler de l'intense chaleur ; et dans mon désespoir

impuissant, j'entendais à travers le grondement du feu hurler mes pauvres veaux, ce qui me chavirait le cœur. J'eus cependant la présence d'esprit d'aller ouvrir l'enclos des cochons, lesquels finirent par sortir, s'éparpillant un peu partout, puis je courus dans le parc où par bonheur mes chevaux de travail se trouvaient, au lieu d'être à l'étable, et leur fis aussi un contre-feu sauveur.

« Mais à part eux, les poulains et animaux à la prairie, j'avais perdu à peu près tout ce que je possédais.

« Il ne nous restai pas même une marmite pour faire le repas — et d'ailleurs avec quoi ? Toute cette famille qui, quelques heures auparavant, vaquait joyeusement à sa tâche, dans la sérénité d'une situation heureuse, était obligée sur le coup de midi, d'aller implorer la charité de voisins plus fortunés pour le vivre et le gite.

« Disons de suite que cette charité fut à la hauteur des circonstances. Ah ! les braves gens que tous ces anglo-canadiens, Scandinaves, etc. C'était à qui nous ferait ses offres de service. Là, je pus juger à sa valeur la belle solidarité canadienne.

« Malgré que les semailles ne fussent pas terminées, chacun voulait que je me rebâtisse de suite. J'empruntai donc 1000 dollars à la Banque (moi qui n'avais jamais eu de dettes !) et achetai de quoi bâtir maisonnette et étable. Je choisis un autre site, car l'ancien nous faisait trop mal au cœur — l'actuel où la dite maisonnette conservée a formé une aile de ce logis. J'avais une dizaine d'hommes à ma disposition ; c'est assez dire que tout alla vite.

« Nos gens ajoutèrent à cela de l'avoine pour semer et pour mes chevaux, avec le prêt de leurs semoirs et un peu de foin. Mais ce qui me toucha particulièrement, ce fut le témoignage flatteur qu'ils se plurent à me donner, les uns les autres, concernant ma droiture ordinaire dans les transactions et rapports de voisinage (même l'américain dont j'ai parlé). Preuve que l'honnêteté est encore ce qu'il y a de plus payant en tous temps, en tous lieux !

« Malgré toutes ces consolations, je restais sombre — de cette tristesse que les voisins m'ont toujours connue depuis — un noir pressentiment me disait que j'étais à un sinistre tournant de ma vie et que ce premier malheur serait suivi de beaucoup d'autres (car ils voyagent ordinairement en troupe). Je ne me trompais pas.

« Ma pauvre femme avait été singulièrement frappée du désastre ; or, elle était à son insu atteinte d'une hypertrophie du cœur ; la peur éprouvée, jointe à la déconvenue de la perte — laquelle nous ramenait à 10 ans en arrière aggravèrent secrètement son état.

« Ensuite, des deuils de familles survinrent. Nous reçûmes la nouvelle, à un mois d'intervalle, de la mort de mon père, suivie de celle de ma mère ; nous perdîmes aussi notre petit Louis âgé de 2 ans ; tout cela dans la même année.

« Puis, un matin, ma bonne Lucile ne se leva pas elle avait des « lourdeurs », disait-elle, — l'excellente créature, comme d'habitude, cachant ses douleurs afin de ne pas attrister les siens. Mais le quatrième jour, la voyant encore ainsi, ne parlant pas, essayant vainement de me sourire, la chère, une effroyable inquiétude

m'étreignit : j'empruntai un boghey et partis chercher un médecin.

« Celui-ci habitait à seize milles de là ; il me fallut trois heures pour couvrir cette distance vu l'état des routes ; toutefois je trouvai mon homme chez lui. Ce praticien d'occasion n'avait pas, certes, fait de fortes études, mais il avait de la probité professionnelle, et sa sincère compassion pour les souffrances de l'humanité le rendait attentif à en scruter les causes, ce qui lui donnait quelque expérience ; il prit sa valise de pharmacie et monta avec moi.

« Arrivé près de la malade, il l'ausculta avec soin, s'informant minutieusement des symptômes, puis après avoir longuement médité, il lui donna un remède quelconque ; mais le regard qu'il me jeta recélait une telle désespérance, que j'en restai anéanti.

« Dans l'après-midi ma pauvre femme eut une attaque (probablement nous avait-elle caché les autres), mais celle-là était terrible : l'œil dilaté, le regard fixe, semblant lutter contre un ennemi invisible, elle avait saisi ma main — moi qu'elle considérait comme son protecteur — et me disait éperdue dans son délire « Léon, je veux m'en aller d'ici » ! Puis, comme si une effroyable révélation lui fût venue : « Mon Dieu, je vais mourir !... Je ne veux pas mourir... Je ne veux pas mourir !... Et son désespoir était effrayant...

— o —

Monsieur Déry s'était levé sur ces derniers mots, dits d'une voix étranglée ; il fit quelques pas dans la pièce pour dissiper son trouble, puis se rassit en s'essuyant le front. Il reprit :

« Dire qu'il faut voir de telles choses dans la vie !...

« Mais quel crime avons-nous bien pu commettre, Messieurs, avant de venir au monde, pour être passibles de semblables douleurs ?... Réalisant que j'allais perdre ma chère compagne, je me sentais devenir fou. Heureusement qu'à ce moment entre le prêtre que mon garçon était allé chercher.

« Un curé » Oui, car moi aussi j'avais fini par en avoir assez du laïcisme et de ses apôtres, qui veulent arracher au pauvre monde jusqu'à l'espérance, sans rien lui donner on échange !

« Et le curé en question était justement celui de Domrémy. Les consolations qu'il apportait avaient probablement une autre efficacité que les théories philosophiques de nos éducateurs, car lorsque nous rentrâmes dans la chambre, une demi-heure après, la tragique anxiété qui ravageait les traits de notre chère malade, auparavant, avait fait place à une détente pleine de sérénité. Malheureusement, elle ne pouvait déjà plus parler : mais ses regards chargés de tendresse allaient successivement des enfants à moi, semblant vouloir exprimer en un dernier élan tout l'amour que son âme aimante nous portait.

« Le prêtre s'était retiré à l'écart ; tourné vers le mur, il méditait et priait Celui qui a dit : « Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui pleurent ! » Je jetai furtivement un regard vers lui : son profil grave, ses lèvres murmurantes me frappèrent. Lui aussi était un ami puisqu'il participait à notre douleur impuissante.

« Et pourtant c'était là un de ces « hommes noirs » dont on nous avait tant dit de nous méfier, vu qu'ils vivent, paraît-il, de l'exploitation humaine. Pour l'instant le bénéfice de celui-là consistait juste à consoler une agonie (après cent autres), car pour les sacrements, le prêtre n'a pas le droit de les vendre.

« Mais la fin arrivait. Ah ! que grâces soient rendues pour la miséricorde d'une telle mort, car la pauvre créature n'eut pas à souffrir davantage. Je venais de lui placer un oreiller pour qu'elle eût la tête haute, quand subitement elle se dressa assise, regardant fixement devant elle, mais avec plus de curiosité que de terreur. Puis elle se renversa, disant doucement : « Mes chers enfants ! » Nous la croyions assoupie… elle n'était plus !

« Elle repose dans le cimetière de Domrémy. Quel terrible moment, lorsqu'après avoir jeté la première poignée de terre, je vis peu à peu le cercueil disparaître. Et aussi quand, le soir, nous rentrâmes à la maison où tout la rappelait ! Je m'assis accablé : qu'allais-je devenir désormais, veuf avec cinq enfants sur les bras, dont un d'un an ?

« Mais ce fut précisément le sentiment de cette responsabilité qui me tira du désespoir ; il fallait vivre pour ces chers êtres qui étaient encore elle, et n'avaient plus que moi sur la terre.

« J'appelai les deux aînés âgés alors, lui de 14, elle de 12 ans, et je leur dis que désormais ils auraient part au gouvernement de la maison en remplacement de la chère disparue, et que leur aide m'était indispensable, ils comprirent parfaitement et firent preuve ensuite d'un sérieux que je ne soupçonnais pas — surtout Louise.

« C'est grâce à eux que j'ai pu non seulement m'en tirer, mais encore parvenir à la situation actuelle, car j'avais vieilli bien vite, et quoique « cette grande vague de l'oubli qui recouvre les douleurs humaines » eût fini par m'estomper le passé, un ressort était cassé en moi qui m'enlevait le goût de vivre,

« Maintenant, je n'existe plus que pour eux, heureux de penser que leur destinée sera meilleure que la mienne ce sont d'ailleurs d'excellents cœurs. Nous avons deux belles terres presque entièrement cassées que nous cultivons selon les méthodes rationnelles des Fermes Expérimentales, comprenant épandage des fumiers sur les jachères pour prévenir l'épuisement du sol, et culture de plantes fourragères comme pacage et pâturages. Comme bétail, je tiens surtout aujourd'hui ces moutons (à faces noires) dont le rapport annuel n'est jamais moindre de 100% (des bêtes à cornes ne donnant que 40%) ainsi que des porcs Berkshires, race pure d'un engraissement rapide et peu coûteux ; enfin, nous veillons à l'économie des choses agricoles.

« Outre nos chevaux de travail, nous avons encore un tracteur, ce qui permet de travailler à trois pendant les semailles : nous avons aussi une machine à battre.

« Chaque année nous semons 150 acres en blé et 50 en avoine et orge. Il faut compter en moyenne une bonne récolte tous les quatre ans, ainsi qu'une mauvaise et deux moyennes dans le même laps de temps. Même sans les animaux cela permettrait de vivre.

« J'ai en banque plusieurs milliers de piastres avec lesquelles je me propose d'établir mon grand et ma grande, lorsqu'ils voudront se marier (ils l'ont bien gagné). En attendant, je veille à ce

que les enfants trouvent de l'agrément au logis : nous avons auto, radio, harmonium, gramophone, téléphone, etc…

« L'avenir est aux jeunes, dit notre hôte en terminant, et je me réjouis de ce que le soleil de la vie pour les miens se lève exempt de nuages ; eux ne connaîtront certainement pas nos luttes et misères ! Mais qui sait si une mystérieuse loi de progrès n'était pas au fond de tout cela, vu qu'on perpétue dans ses enfants ? Enfin !… Messieurs, j'ai fini mon histoire, allons maintenant prendre du repos !

Après une légère collation de biscuits, d'ailleurs excellents, Monsieur Déry nous conduisit à notre chambre où nous dormîmes confortablement.

« Le lendemain, vers 9 heures, nous quittions cette maison hospitalière, mais ce ne fut pas sans promettre aux hôtes, tous réunis sur le perron, de venir leur dire adieu avant notre départ pour Regina ; promesse qui fut religieusement tenue.

Jules LAMY

(Fin de la première partie)

10

(PAR JEAN FÉRON)

Les Amants du sol.

Si, en quittant Winnipeg par le convoi du Canadien National, vers les neuf heures de matinée, vous vous dirigez vers le Nord et

l'Ouest par Swan River, après 24 heures de marche sur un parcours de 540 milles vous atteindrez, le matin suivant, la petite ville de Prince Albert coquettement sise sur la berge haute et verdoyante de la rivière Saskatchewan. Prince Albert, depuis de nombreuses années, est un point de colonisation important de la Saskatchewan nord.

Ce fut à Prince Albert qu'à la fin de mars 1910 un agent-colonisateur conduisait un fort parti de colons canadiens-français de la Province de Québec et des États-Unis. Plusieurs de ces colons avaient amené leurs familles, femmes et enfants, tant ils avaient, ceux-là la ferme détermination de s'établir dans l'Ouest. D'autre étaient venus simplement pour examiner le pays et juger par eux-mêmes de ses possibilités, de son climat et de la richesse de son sol avant de s'y fixer.

Parmi les premiers se trouvait un jeune homme arrivé à la trentaine et marié depuis quelques mois seulement. Il avait épousé une jeune fille, de dix ans moins âgés que lui, de son pays… le comté de l'Islet dans Québec. Placide Bernier (c'était son nom) avait amené sa jeune femme avec lui ; il était l'un de ceux qui avaient résolu de se choisir un « homestead » dans la Saskatchewan. quoi qu'il dût en coûter de labeurs et de peines.

Comme bien d'autres de ses compatriotes et compagnons de voyage Placide Bernier n'était pas fort « argenté » ; mais il avait une petite fortune en santé, en courage, en énergie. Avec cela il possédait l'instruction classique. On dira bien que l'instruction classique n'est pas nécessaire pour prendre en mains la hache du colon… c'est peut-être vrai. Ce qui est non moins vrai, néanmoins, c'est que cette instruction est et peut devenir fort utile, en plus de l'agrément qu'elle apporte à celui qui la tient en porte-

feuille. L'instruction, classique ou autre, est toujours un capital qui, s'il ne comporte pas d'intérêts comme une rente, a du moins cet avantage d'être à l'abri des coups de bourse fatals ou des voleurs ; et il a encore cet avantage de se porter avec soi sans embarras.

Mais, avec cette instruction classique, pourquoi venir en si lointain pays de colonisation pour se soumettre aux plus rudes travaux manuels et s'exposer aux pires sacrifices comme aux pires misères ? quand, dans les grandes cités, un homme instruit peut se faire une remarquable position et vivre aisément et comme un « monsieur »… ?

Placide Bernier aurait répondu ceci :

— Je suis venu en ce pays de colonisation pour m'y créer un domaine et pour y vivre comme mon maître et avec autant d'indépendance et de liberté qu'il est possible d'acquérir sur notre planète, où les quatre cinquièmes des hommes qui l'habitent ne sont qu'esclaves ou forçats !

Ah ! l'air de la liberté… à coup sûr ce n'est pas dans les fourmilières qu'on la respire !

Placide le savait.

Au sortir du collège, notre ami, au lieu de suivre la voie de ses camarades qui, pour la plupart, choisissaient les professions libérales et le clergé, s'en alla philosophiquement chez son père. Celui-ci était un cultivateur assez à l'aise ; il eût été presque riche sans une grosse famille qu'il avait à faire vivre et à faire instruire. Il aurait désiré que son fils ainé fît un avocat ou, tout au moins, un médecin, croyant qu'il y a là non seulement fortune, mais

honneurs et gloire aussi. (c'est un peu partout chez nous, le maladif caprice de nos cultivateurs.)

De ce côté le fils n'était pas précisément du même goût de son père et n'en partageait pas tout à fait les mêmes opinions : toutefois, il avait lui aussi, comme son père, le goût de « la terre ».

Sur la ferme du père il y avait assurément place pour le fils ainé ; mais sur cette ferme un frère cadet donnait déjà son aide. Le cadet devait-il disparaître pour faire place à l'ainé qui avait été absent durant neuf années consécutives ? C'était à voir. Placide (frais émoulu du collège) se jugeait un homme d'importance : il possédait l'instruction. Il croyait encore que son titre de « fils aîné », sans compter ses vingt-deux ans révolus, lui octroyait un droit indiscutable. C'est pourquoi il voulut être le premier après le père.

Oui, mais le frère cadet, âgé de dix-huit ans seulement, mais qui après l'école primaire et depuis l'âge de treize ans, avait toujours secondé son père dans les travaux de la ferme, n'entendait pas voir place prise par « un jeune monsieur » qui sortait du collège, et dont les mains trop fines et trop blanches ne pouvaient qu'être malhabiles aux travaux des champs. C'est pourquoi le cadet regimba… c'est pourquoi il en vint jusqu'à menacer son père de le quitter pour toujours, si Placide osait prendre sa place et le mener par « le bout du nez ».

La réflexion avait aussitôt dominé les prétentions de Placide. Il s'étais mis à rire. Puis, pour ne pas prendre la place de personne et encore moins se trouver à charge de ses parents, il s'en était allé à Québec.

Le commerce… s'était-il dit un jour… voilà « ma branche ».

En effet, le commerce et l'industrie peuvent ouvrir de larges portes à la jeunesse canadienne-française… On ne semble avoir aperçu cette carrière, pour l'homme instruit, que depuis quelques années seulement en notre pays du Canada. Avant, on entassait dans les professions libérales, dans les couvents et dans le clergé. Outre bien d'autres carrières propres à l'homme d'instruction, on oubliait encore, et on l'oublie toujours, l'Agriculture qui, plus que jamais, demande et exige des hommes instruits, lesquels, seuls, pourront relever la classe de cultivateurs à un même niveau social où se tiennent les hommes des autres carrières.

Placide Bernier, pour l'instant et sans expérience de la vie et sans guide, entra dans le service d'un grand magasin à rayons de la rue Saint-Joseph, à Québec. Or lui, qui n'aimait pas à servir, se voyait bien forcé de servir une clientèle. Lui, qui ne se sentait pas fait pour vivre sous la loi d'un maître, était bien contraint de servir cent maîtres, mille… dix mille maîtres au lieu d'un seul. Certainement le commerce n'avait rien de désagréable en soi pour Placide : au contraire, il trouvait le commerce bon, même excellent, pourvu qu'on y fût le propriétaire et le maître. Non moins certainement, Placide Bernier, ne se sentait pas fait pour vivre » commis de magasin » tout ce que l'avenir pouvait lui réserver de jours à vivre. Si encore les appointements eussent été en proportion des services rendus et du travail accompli : mais le salaire était plutôt mince : de quoi subsister. Il est vrai qu'il entrait dans une carrière où il manquait totalement d'expérience, et pour la première année on ne pouvait pas lui payer un salaire, « de prince ». Néanmoins, au cours de la deuxième année — si toutefois les patrons étaient satisfaits de lui — le salaire de Placide serait sensiblement augmenté.

Disons, pour abréger, que notre ami demeura près de huit années dans le service de ce magasin à rayons. Garçon « ménager », mais aussi garçon à tenir tête à des amis à l'occasion. Placide Bernier, au cours de ces années-là mit à la banque deux mille et quelques cents dollars économisés peu à peu sur un salaire hebdomadaire et moyen de dix-huit dollars durant ces nuit années.

On pourra dire que c'est peu et, sans doute, on le dira même. Seulement, on aura oublié qu'il en coûte bien, à un jeune homme qui n'est ni pingre ni prodigue, six cents dollars, ou pas loin, pour vivre dans une ville comme Québec et y tenir convenablement son rang.

Àce compte-là, d'ailleurs, Placide lui-même trouvait que la conquête de la fortune n'était pas encore à « une portée de main », et qu'il lui faudrait bien cent années de vie, de travail et surtout de servage pour s'acquérir une certaine indépendance financière. Et encore pourrait-il jamais l'acquérir cette indépendance, s'il prenait femme et fondait foyer en famille ?…

Il valait mieux tout lâcher de suite. Il lâcha au retour d'une promenade chez ses parents dans le comté de l'Islet. Il était allé passer là, un dimanche d'automne. Après l'office du jour, un agent-colonisateur avait fait une conférence sur l'Ouest ; il engageait tous les jeunes hommes, ceux qui ne disposaient pas d'un capital quelconque, d'aller dans l'Ouest pour s'y choisir — et pour « Dix dollars » seulement — une belle et splendide terre de cent soixante-acres !!!

Sans doute, Placide Bernier n'avait pas avalé la belle histoire de l'agent-colonisateur particulièrement payé pour faire et conter de belles histoires ; mais par le discernement qu'il avait acquis

avec l'instruction il pouvait saisir, à travers les peintures et tableaux rutilants qu'on se plaisait à ébaucher, les inconvénients et les déconvenues que ne pouvait manquer d'offrir le grand pays du blé. Qu'il y eût là beaucoup de bon, c'était possible mais il devait nécessairement y avoir du mauvais aussi. Seulement, à qui savait ou saurait s'y prendre, le bon pouvait surpasser le mauvais. Et Placide se l'était dit à peu près en ces termes :

Ce n'est pas le Pérou, ni le Yukon et moins encore l'Éden de la Genèse ; mais, à tout prendre, le pays a sa valeur particulière et il promet à un jeune homme actif une vie indépendante et aisée pour les jours à venir.

Sa décision fut prise quasi sur-le-champ.

Le lendemain, avant de quitter son père pour rentrer à Québec et reprendre sa place au magasin à rayons de la rue Saint-Joseph, il disait sur un ton décidé :

— Je partirai pour l'Ouest au printemps prochain…

Il tint parole.

Mais aller dans l'Ouest, seul sans ami, sans parent ?…

Sujet qui porte à méditer chez certains esprits.

— Si je me prenais une compagne ! se dit Placide

L'idée valait déjà une résolution inébranlable.

Le jour même, il donnait à ses patrons son avis de départ. Il ferait son quinze jours, puis courrait à la paroisse voisine de celle qu'habitait son père pour y quérir une jolie fleur qui portait à merveille le nom de « Flore ».

Ainsi fut fait.

Il avait dit à la jeune fille :

— Je n'ai pas de fortune, je suis plutôt pauvre. Ce pays de l'Ouest où je t'emmènerai est un pays de misères pour les pionniers. Mais comme moi tu y trouveras l'espace, l'air libre et le bonheur que je veux te procurer pourvu que tu veuilles bien m'y aider un peu.

Elle tendit une main belle — main de pensionnaire, fine, diaphane, si l'on veut, mais tout autant énergique que celle que lui offrait Placide — et serra avec une force insoupçonnée, presque prodigieuse, la main de l'homme qui lui promettait la vie future.

Un mois et demi après, les deux fiancés s'épousaient.

Cinq mois plus tard, les jeunes époux, pleins d'audace et assoiffés d'avenir, montaient dans le convoi de colons formé par cet agent-colonisateur dont nous taisons le nom, bien que la mort l'ait cueilli depuis plusieurs années déjà.

On partait avec toute l'espérance et tous l'enthousiasme du jeune âge.

11

Nous avons dit que ce convoi de colons avait été dirigé vers l'Ouest à la fin de mars 1910…

Ajoutons que, à Québec, la température se trouvait toute printanière et la terre buvait avidement le nectar que distillaient les

dernières neiges. À Montréal, il semblait même que fût venue la saison d'été. Là, plus de neige, un soleil ravissant. Ce fut de ce coin ensoleillé de sa province de Québec, de la gare Windsor, en particulier, que le convoi mit le cap sur Winnipeg un mardi soir. Le jeudi soir on atteignait la capitale du Manitoba. Venu jusqu'à ce point par voie du Pacifique Canadian, là, on prenait celle de MacKenzie & Mann devenue, depuis, portions des Chemins de fer Nationaux. Le samedi matin, vers les huit heures, nos colons touchaient Prince Albert.

Disons de suite que les magnifiques champs de blé du Manitoba, après la fonte des neiges, avaient révélé à nos colons un charme doré tout prometteur de merveilles, d'abondance et de joies de toutes sortes. Souvent aussi, le regard pouvait découvrir à distance de fort belles pièces de terre noire — parfois de grande étendue — soit labour d'été, soit labour d'automne. Çà et là, de prodigieuses meules ou tas de paille dont l'aspect hypnotisait… et là encore, abandonné et solitaire, un « train de battage » de mine puissante. D'abord, l'énorme batteuse actionnée par la vapeur. Plus loin, la locomobile et le wagon-réservoir qui fournit l'eau nécessaire à la machine ; puis viennent les charrettes qui font le transport des gerbes de blé et d'avoine, et les deux roulottes qui suivent le train, celle du cuisinier et celle des hommes d'équipe. Oui, un véritable convoi, stationnaire, si l'on veut, et sans mouvement à cette saison, mais un convoi qui, aux yeux de ces éventuels colons déjà émerveillés par les immensités qui s'offraient à leurs yeux, prenait de prodigieuse proportions.

Il est bon à remarquer ici que l'œil du voyageur ordinaire ou du touriste ne voit pas les choses sous la même couleur, si l'on peut dire, que l'œil de l'homme qui s'en va mêler sa vie à ces

mêmes choses : le premier n'y jette qu'un regard curieux et assez indifférent, le second y fait déjà pénétrer son esprit en même temps que son regard.

Au surplus, comme pour mieux exciter l'admiration, sinon l'imagination de leurs voyageurs, les employés du chemin de fer disaient obligeamment :

— Voyez… c'est un train de battage ! L'automne passé il a fait soixante-douze jours de travail avec une équipe de vingt-deux hommes, et a battu — blé, avoine, orge et lin — CENT-TRENTE MILLE MINOTS !

Dites : n'était-ce pas suffisant pour émerveiller ces nouveaux venus dans le pays ?

— Et notez, ajoutaient ces employés, qu'il y a dans le pays des centaines de ces machines…

C'était inimaginable !

Et quelquefois, au milieu de ces champs qui semblaient infinis, on pouvait voir se dresser, avec un air de liberté et de puissance qui grisait, de belles maisons de ferme et de hautes étables.

Bref, on croyait entrer dans le pays des rêves ! On regardait le ciel illuminé pour le comparer à la terre, et il semblait à ces gens que la terre, telle qu'elle leur apparaissait à ce moment, fût préférable au ciel.

Tout ce jour on traversa ces fertiles champs du Manitoba. Vint le crépuscule… puis la nuit.

La nuit, naturellement, on ne voit rien, en chemin de fer moins qu'ailleurs.

Le lendemain, le jour survint après qu'on eut dépassé Hudson Bay Junction et alors qu'on ne se trouvait plus qu'à 150 milles de Prince Albert. Après le beau rêve et les splendides visions de la veille, on retombait lourdement dans une implacable réalité : l'hiver était revenu ! Une neige épaisse recouvrait la terre, le firmament était sombre et menaçant et il faisait froid. Le tableau qu'on voyait est facile à ébaucher : de la neige et des bois... bois de trembles, d'épinettes, de saules. Pas un morceau de prairie, hormis, çà et là, un marécage qu'on aurait pu prendre — sans la connaissance du pays — pour une savane. Et partout la solitude... Pas une case, pas une chaumière... pas un de ces paisibles et onduleux panaches de fumée blanche qui indiquent la douceur du foyer... rien ! Des bois et des bois de chaque côté de la voie ferrée, du ciel gris-sombre, de la neige ! Et le convoi file à 30 milles à l'heure sur une voie mal balancée, et chaque heure continue de dévider son chapelet de bois, et souvent des bois gros et de belle hauteur.

N'étais-ce pas décevant ?...

Comme c'était beau, hier, dans ces prairies de soleil et de chaume d'or ! Comme c'est triste aujourd'hui !

— Du bois, du bois et des marais !... Encore du bois et des Marais !...

Un jeune gaillard venait de crier ainsi, tout en lorgnant, non dans une forte ironie, l'agent-colonisateur qui venait de paraître dans l'un des wagons où l'on ne trouvait que des jeunes de la race. Ceux-là étaient tous de Québec, comtés de l'Islet, Kamouraska, Témiscouata et Rimouski.

L'agent-colonisateur sourit d'abord narquoisement, puis répliqua :

Quoi ! à des gaillards comme vous autres, va-t-on me faire accroire que la hache fait peur ?

Non, rétorqua hardiment notre jeune ami, la hache ne nous fait pas peur, on la connaît et elle nous connaît. Seulement, si on nous avait dit ça de suite avant de partir, on se serait apporté des haches !... Alors, comme on est, avec ces géants de trembles, de peupliers et d'épinettes, qu'est-ce qu'on va faire, je vous le demande ? Est-ce qu'avec nos couteaux de poche seulement...

— Patience interrompit l'agent. Il y a mieux plus loin et ailleurs. Du reste, si vous voulez des terres, et de bonnes terres en même temps, ôtez ces bois, asséchez ces marais et vous verrez.

— Oui, mais... se récria un autre... vous nous avez parlé de prairies...

— Je vous ai parlé de prairies qu'il vous appartient de faire

— Ta ta ta...

Il y avait déconvenue déjà, déception et, peut-être aussi, découragement. En effet, on avait promis à ces colons honnêtes et de bonne race des prairies, c'est-à-dire des champs tout prêts à cultiver, et on les amenait dans des bois qui, sans être de l'âge et de la dimension des bois de nos ancêtres au Lac Saint-Jean vers les 1880, par exemple, imposaient non seulement le respect, mais aussi la réflexion.

Oui, enlevez les bois, et vous trouverez dessous la prairie...

En admettant que le mot fut spirituel, il faut bien reconnaître qu'il était aussi quelque peu cruel dans les circonstances, surtout après les promesses éblouissantes qu'on avait faites à ces gens et les images mirifiques qu'on leur avait dépeintes.

Nous ne savons plus qui a dit que : « Mentir dans un bon but et dans l'intérêt de la vérité n'est pas et ne saurait être un péché ! » En d'autres termes : « Le mensonge peut quelquefois n'être pas un mensonge. »

Curieux paradoxe… Et pourquoi pas ? Ce paradoxe n'existe-t-il pas dans les affaires qu'on transige tous les jours et dans tous les pays ?

Quoi qu'il en soit, on avait bel et bien menti à ces colons, voilà tout, et l'on avait menti pour se gagner un salaire d'abord, et, ensuite, pour faire le profit de compagnies de chemins de fer et de bien autres requins toujours à l'affût en ces pays neufs, soit pays du blé, soit pays de l'or.

Or, pour coloniser la Saskatchewan centrale et celle du Nord le mensonge n'était pas nécessaire : là-bas en Québec et même aux États-Unis, parmi les gens de la race, il restait encore assez d'hommes capables de faire face à la vérité.

Lors de la « crise épidémique » du Yukon il en avait été de même : on avait hurlé…

— On y remue l'or à la pelle.

Là, en Saskatchewan, on « chargeait le blé au char ». Seulement, comme au Yukon où il fallait piocher longtemps et encore sans jamais remuer, souvent, autre chose que du gravier ou du sable, là, en Saskatchewan, il fallait manier durant de longues an-

nées la hache d'abord et la charrue ensuite avant de « charger des chars de blé ».

Il semble que la publicité soit menteuse partout, et que pour promettre, ne serait-ce qu'un pain ? il faille nécessairement mentir.

Ce qui nous porte à noter — pour le meilleur bénéfice de la « vérité vraie et sans que nous songions le moins du monde à blesser qui que ce soit — qu'un grand nombre — un trop grand nombre — de nos agents-colonisateurs sont d'une grossière ignorance.

Ils vous parlent des terres boisées ainsi : « Les terres sont pour la plupart moitié bois moitié prairie. » Il faut donc croire que ces gens prennent les marécages pour des prairies, et ils ignorent tout à fait que pour rendre ces marécages propres à la culture des grains il faut des années de labeur et de patience. N'est-il pas opportun que ces agents-colonisateurs, avant d'entreprendre une propagande trompeuse, prennent un homestead, passent la salopette, manient la hache et tiennent pour quelques années les « manchons » de la charrue ? Il est certain qu'ils profiteraient de cette expérience, le pays aussi et ceux-là qui viennent l'habiter et le cultiver. Ce n'est pas à rouler à travers un pays, en chemin de fer ou en automobile, qu'il sera possible de parler de ce pays-là avec justesse et vérité.

Nous savons qu'un agent de colonisation avait attiré en 1911, dans le district de Prince Albert, une trentaine de familles canadiennes-françaises qui vivaient aussi heureusement que possible dans une petite ville manufacturière des États-Unis. Ces familles étaient pauvres, les enfants nombreux et en bas âge, et les chefs

de ces familles n'avaient aucune expérience de la culture de la terre et encore moins des modes de défrichement. Ces pauvres gens, comme on le pense bien, souffrirent toutes les misères possibles pendant un bon nombre d'années. Sept années après, le même agent-colonisateur retournait dans la même petite ville pour y faire de nouvelles dupes. Il s'écriait triomphalement :

« Voyez vos amis que j'ai emmenés là-bas il y a sept ans… oui, voyez-les… ils se trouvent si bien. ils sont si contents de leur sort depuis qu'ils sont établis sur ces belles et magnifiques terres, et ils sont si indépendants, si libres, que pas un n'est revenu ! »

Cette fois notre beau parleur disait vrai ! non, pas un n'était retourné aux États-Unis… pas un ! mais pour la bonne raison que pas un n'avait d'argent pour payer ses frais de retour.

Or, si de tels moyens de colonisation sont honnêtes, nous devons avouer de ne plus savoir le sens des mots !

12

Pendant ce temps notre train de colons poursuit sa course rapide. Il s'arrête rarement, net lorsqu'il s'arrête, comme pour reprendre haleine, c'est devant quelque petite clairière enneigée, brumeuse, au fond de laquelle s'écrasent quelques misérables cabanes de bûcherons. Mais voici Crooked River avec sa scierie à deux équipes d'hommes et qui mugit jour et nuit. Après la solitude qu'on vient de franchir c'est l'activité humaine qui reprend. Tandis que le train stationne pour refaire sa provision d'eau, en entend le grincement continu des scies, et l'on aperçoit le large

étang sur lequel flottent des milliers et des milliers de billots d'épinettes. Ce qu'on regarde surtout c'est, un peu à l'écart de la scierie et en deçà, la haute fournaise, peinte en rouge, qui consume les déchets de bois apportés du moulin par un conduit muni de chaines. À voir, dans le jour gris, ce haut fourneau tantôt fumant, tantôt projetant de vives lueurs à travers son dôme treillissé on croirait découvrir un phare vigilant ; il a aussi l'aspect d'une tour crénelée qui défendrait l'approche de quelque château seigneurial. Plus loin et hors des dangers de l'incendie les yeux se posent, non sans quelque étonnement encore, sur d'innombrables et hautes piles de planches et de madriers soigneusement alignés.

C'est un tableau tout à fait nouveau pour le plus grand nombre de nos voyageurs. Leur émerveillement du jour précédent est en partie revenu, et ils espèrent qu'ils vont bientôt rentrer dans « La vie ». Mais là, c'est « la vie des bois » ; et eux, venus pour « la vie des champs », (ils n'imaginent guère que la plupart d'entre eux devront se faire bucherons avant de pouvoir se muer en cultivateurs) ce sont les chaumes dorés, les troupeaux de bestiaux et les maisons de ferme avec leurs étables qu'ils désirent revoir.

Le train repart. Il roule sur une distance de huit milles à travers bois toujours. Mais voici que les bois s'éclaircissent, s'éclipsent peu à peu. Voici encore les clôtures en treillis longeant la voie ferrée, puis les champs de chaume enneigé avec leurs clôtures en fil de fer barbelé. Ce sont les terres qui avoisinent le hameau de Tisdale. Les bois sont passés : on entre dans une contrée de culture mixte. Là, ce n'est pas la prairie immense et nue ; ce sont des morceaux de prairie environnés de bosquets de trembles

et de saules. Plus tard, dans dix ans, quinze ans ou vingt ans, la contrée sera-t-elle devenue tout à fait prairie ?

N'importe ! on va encore… On traverse Star City, Melfort et Birch Hill (contrée colonisée par les Anglo-Saxons et les Scandinaves) et l'on touche enfin Prince Rupert.

On était au terme du voyage ou à peu près. De ce point, on n'aurait qu'à jeter les yeux autour de soi pour dénicher un coin de « La terre promise ».

Au Sud, à 25, 30 et 40 milles, s'échelonnaient de belles paroisses et des champs d'un fertilité inimaginable : Saint-Louis, Domrémy, Bellevue, Bonne-Madone, Duck Lake, et bien d'autres. Au Nord, le pays demeurait encore à l'état inculte, mais déjà des pionniers s'emparaient du sol. À l'Est, de fort bonnes contrées, mais déjà habitées et exploitées par des races étrangères. À l'Ouest, le pays ne faisait que de commencer « à s'ouvrir ».

Nos colons descendaient donc à Prince Albert le samedi matin, après avoir quitté Montréal le mardi soir.

L'agent colonisateur leur dit :

— Vous avez toute cette journée et celle de demain, dimanche, pour visiter la ville et vous reposer des fatigues du voyage. Lundi, nous irons voir les terres…

Sur ce, le digne homme, lui, alla voir ses amis. Mais auparavant il jugea bon d'aller frapper à la porte du Bureau des Terres. Apparemment il ne savait trop de quel côté diriger sa forte colonne. Sans doute, il y avait bien des endroits où restaient à prendre quelques homesteads parmi les colonies déjà existantes, mais il n'y avait pas place pour tout ce monde. Au surplus, on dé-

sirait se grouper et fonder une paroisse, et ce n'était pas en s'éparpillant d'un côté et de l'autre qu'on réaliserait le projet. L'agent-colonisateur avait lui-même élaboré ce projet, mais il n'entendait pas subir le caprice de ces nouveaux colons et les conduire chacun de son côté : il n'avait qu'un devoir à remplir : celui de gagner « honnêtement » son salaire en menant le troupeau quelque part… où ? en bois ou marécages et l'y laisser se débattre à son gré.

Au Bureau des Terres, un employé signala à l'agent le district de Shell River, à quelque soixante milles au Nord-Ouest de Prince Albert et à une distance respectable de la voie ferrée « Prince Albert-Big River ». Pour la majeure partie c'était encore une contrée d'exploitation forestière. N'importe, on allait voir.

Le lundi matin, on repartit en chemin de fer. Vu qu'on aurait de longues et exténuantes marches à faire par bois et marais, les femmes et enfants furent laissés dans les baraques dites « Maisons des émigrants ».

Le lundi midi, on descendait de chemin de fer à un petit hameau où l'on exerçait l'industrie du « bois de chauffage ». De là, on partit pédestrement, hormis, va sans dire, l'agent-colonisateur qui avait retenu à l'avance et par télégraphe, une voiture légère. On s'en alla, comme une armée de trainards, à travers des chemins boueux ou des flaques d'eau, car le soleil avait fondu la dernière neige. On marcha vers le Sud-Est jusqu'au crépuscule, pour atteindre, enfin, Shell River. Là, le pays était si désolé et si peu prometteur que tout le troupeau s'insurgea.

— Vous êtes incontentables : s'écria l'agent-colonisateur avec colère. Je vous ai amenés dans le plus beau pays du monde, et

vous n'êtes pas encore satisfaits : Eh bien ! contentez-vous comme vous voudrez, moi j'ai fait tout ce que j'avais à faire.

Et il s'en alla.

Pour un peu, le brave homme eût dit à ces pauvres gens interloqués, éperdus : « Allez au diable. »…

Ma foi, ces gens n'en étaient pas loin…

Non, ce n'était assurément pas le « pays de cocagne ».

Coteaux boisés, buttes de sable, rochers… Sans doute, il s'y trouvait, éparses, quelques bonnes terres, mais comment la petite colonie pourrait-elle tirer sa subsistance d'un sol pauvre ? Et c'était de tous côtés la solitude. Ceux-là qui possédaient de l'argent pouvaient toujours s'en tirer. Mais les autres qui n'avaient rien, pas même leurs frais de retour à Québec ou aux États-Unis, que pouvaient-ils faire ?

Ce fut le découragement, puis la débandade.

Notre ami, Placide Bernier, comme on le pense bien, était là. Il fut le premier à rebrousser chemin et à revenir à Prince-Albert. Quarante environ de ses compagnons de voyage le suivirent, oui, mais ceux-ci avaient un petit capital au moins.

Et ceux qui n'en avaient pas… ?

Ah ! c'est là qu'on put voir combien l'argent manquait et combien il eût été nécessaire. Même « Dans la terre promise », l'argent est indispensable. Et ceux-là qui trainaient après eux une famille le sentirent davantage. Ils arrivaient en un pays où tout… tout était à faire et ils ne possédaient rien pour faire quoi que ce fût ! Est-ce qu'avec rien on peut faire quelque chose ?

On se posait la question…

Toutefois il n'y avait pas de tâtonnements à faire, il importait de se tirer le mieux possible de ce mauvais pas.

Placide et ses compagnons, tuyautés par un compatriote, se dirigèrent vers Tisdale, à 90 milles à l'Est de Prince Albert, là même où ils étaient passés venant de Winnipeg et où ils avaient pu remarquer une contrée invitante. À trente-cinq milles de Tisdale et vers le Nord-Est quelques familles anglo-canadiennes de l'Ontario venaient de fonder la colonie d'Arborfield. La terre, quoique boisée, mais de jeunes trembles et jeunes saules seulement, y étaient, disait-on, d'une richesse à nulle autre pareille. Un homme actif pouvait s'y tailler un beau domaine en peu d'années.

Nos amis trouvèrent le pays de leur goût et tous se choisirent un homestead chacun.

Placide Bernier choisit le sien, lui aussi, mais il ne devait pas l'habiter tout de suite, et voici pourquoi. À Tisdale, il avait fait la connaissance d'un vieil Anglais qui désirait louer sa ferme d'une demi-section (320 acres) pour une année, afin de traverser l'Atlantique pour aller revoir après trente ans, sa vieille patrie de l'Angleterre. Placide Bernier crut trouver là une belle opportunité pour s'acclimater à l'Ouest Canadien, s'instruire de ses coutumes et de ses modes de culture tout en faisant de l'argent.

Il loua la terre.

13

Les termes du bail furent moitié de la récolte pour chacun des deux parties contractantes : monsieur Moore, le propriétaire, fournissant chevaux et machineries, le locataire payant les grains de semence et s'engageant à faire tout le travail requis et se chargeant de tous les frais d'exploitation. M. Moore abandonnait au locataire tout le bénéfice du lait que pourraient donner les deux vaches et celui des œufs que pondraient les trente poules de la ferme, et aussi toute la nourriture pour les huit chevaux, foin et avoine. C'étaient les seuls animaux que possédait le fermier.

Ce bail, comme on le voit, était plus avantageux pour le fermier que pour son locataire ; si Placide Bernier avait eu l'expérience dans ce genre d'affaires, il n'aurait pas accepté ces conditions, et il aurait exigé tout au moins les deux tiers de la récolte. À cela il convient d'ajouter qu'à l'automne ou au printemps suivant, à l'expiration du bail et avant de quitter la ferme, le locataire s'obligeait à faire un même nombre d'acres de labour actuellement faits, c'est-à-dire 70 acres. Il était tenu encore de faire, au cours de l'été et entre le 15 juin et le 1 août, au moins 70 acres de labour que le fermier avait lui-même mesurés et piquetés.

Ces conditions étaient lourdes.

Mais inexpérimenté comme il était, Placide Bernier avait cru entrevoir une petite fortune si la récolte venait bien, attendu qu'il y avait à semer ce printemps-là 220 acres. Oui, sans doute, si la récolte venait bien !… Seulement, M. Moore ne promettait rien de tout cela. Et même avec la meilleure des récoltes, ce n'eût pas été encore la fortune, loin de là.

Notre ami n'avait pas non plus la moindre idée des frais d'exploitation d'une ferme. Il ne songeait pas à une main-d'œuvre qu'il lui faudrait nécessairement pour les semailles et pour la moisson. Cette main-d'œuvre lui serait nécessaire pour au moins trois mois à un salaire de 40 dollars par mois plus la nourriture.

Et les imprévus ?…

Mais l'affaire était bâclée.

Trois jours après, Placide et sa jeune femme se voyaient installés sur une belle terre, légèrement onduleuse, avec un beau bosquet de trembles autour de la maison et un autre joli bois dans un coin de la terre là où se trouvait le pacage.

Le fermier était allé vivre à Tisdale en attendant qu'il fût prêt à partir pour les vieux pays.

Pour la première fois dans sa vie Placide Bernier se sentait vivre (du moins il le croyait) d'une vie forte, puissante. Il était le fermier d'une grande terre, non propriétaire, c'est vrai, mais il en était comme le maître pour la durée du bail. Même qu'il aimait à s'imaginer qu'il en était l'unique maître !

Sa femme n'était pas moins enthousiasmée que lui.

Le temps était revenu au beau. Le plus beau des soleils glissait lentement dans un immense ciel bleu. L'atmosphère était d'une tiédeur grisante, et le sol, tout à fait découvert depuis la dernière neige, exhalait ses vapeurs et ses parfums.

— On dirait que ça sent le bon pain frais disait la jeune femme en riant de bonheur.

Ça et là encore, dans les baissières, rutilaient des mares d'eau claire derniers vestiges des neiges de l'hiver : mais en peu de jours l'eau serait tarie et le sol prêt à recevoir le soc de la charrue.

Durant les deux premiers jours de leurs arrivée sur la ferme, nos jeunes époux passèrent leur temps à se promener par cette terre qui sentait si bon et qui était si molle. Tout suscitait leur admiration, bien que, à la vérité, il n'y eût rien de particulièrement pittoresque. Le pays était plat, plus boisé que découvert, et ce n'était que par de minces ouvertures qu'on pouvait découvrir un morceau de champ des voisins. Oui, mais on était en pays nouveau et son immensité même était pour nos amis une chose merveilleuse. La solitude elle-même leur était un charme, solitude que troublait seul, et à de rares intervalles encore, le roulement d'un wagon passant sur la route.

Mais cette solitude n'était-elle déjà pas un gage de liberté et d'indépendance

Nos jeunes époux le sentaient si bien qu'ils en respiraient largement l'air. Ils allaient tous deux bras dessus bras dessous, causant, riant, unissant parfois leurs lèvres dans un commun sursaut d'amour. Si, quelquefois, une mare d'eau ou une pièce de terrain un peu boueux leur barrait le chemin, Placide enlevait sa petite femme dans ses bras et la transportait sur le terrain sec. Elle n'était pas bien lourde cette petite femme qui riait de si bon cœur,... lui l'aurait portée au bout du monde. Car il était grand et fort, il était justement de cette taille qu'exigent les rudes travaux de la terre. S'il avait encore un peu les airs de la ville, la chose ne tira pas à conséquence : le climat et la besogne journalière d'ailleurs en feraient bientôt un vrai paysan. Paysan !... Comme le mot leur plaisait à tous deux ! Et pourquoi pas ? Tous deux, fils et

fille de la terre qu'ils aimaient, n'étaient-ils pas nés paysans ? Enfants du sol, n'en devaient-ils pas être les amants et les gardiens !

Donc, comme ils étaient et rien que comme ils étaient, tous les deux vivaient dans un bonheur parfait. On aurait pu les comparer à Adam et Ève se promenant dans le Paradis Terrestre. Seulement, là, en ce paradis où Placide Bernier et sa femme se trouvaient, il était nécessaire de travailler. Il importait de se préparer pour les semailles, sans compter que l'installation du nouveau foyer exigeait quelques peines et quelques dépenses, si l'on voulait avoir un peu de confort.

Car il faut dire que la maison du fermier n'était pas très attrayante : ce n'était qu'une baraque, mais assez spacieuse et divisée en quatre pièces, plutôt exiguës, et qui n'étaient pas d'une propreté absolue. Beaucoup de ces vieux « bachelors », et même des jeunes, n'ont pas toujours le temps, avec la besogne qu'ils ont sur les bras au dehors, de donner leurs soins au ménage.

Placide et sa femme se mirent en frais de faire le nettoyage. On lava, frotta… On tendit sur les murs un beau papier bleu. Aux fenêtres on mit de simples rideaux de cretonne rose (on était si peu difficile), et sur le plancher de planches brutes on posa un papier d'abord, puis on étendit soigneusement un « linoleum ». Abrégeons en disant qu'en moins de trois jours la main de la femme avait fait de l'intérieur de cette baraque un petit nid qui en valait bien un autre. Il n'avait fallu qu'un peu de travail et quelques dollars pour se donner un confort réjouissant.

— N'est-ce pas, ma Flore, qu'on va être bien chez nous ici ? se plaisait à répéter Placide tous heureux.

— Ce n'est pas, répliquait, Flore, la belle maison de tes parents là-bas, ni celle des miens non plus ; mais tout de même puisqu'on s'y sent heureux comme roi et reine !

Heureux ? Oui. Et elle, cette Flore, n'était-elle pas toute l'image vivante du bonheur avec ses petites et amusantes babillardises, ses éclats de rire qui étaient une vraie musique !

Souvent encore elle disait :

— Sais-tu, Placide, que j'avais rêvé de faire une fermière… mais une vraie fermière ?

— Mais tu le deviens… même que tu l'es déjà, bonne Flore de mon cœur !

Si elle l'était… fermière !

Voilà qu'elle « tirait » déjà les vaches… Matin et soir elle allait soigner les poules et levait les œufs, et des œufs si bons qu'on les mangeait à la douzaine. Et elle, Flore, à toutes ces petites besognes trouvait un plaisir sans nom. Un peu plus tard, elle allait s'occuper des couvées. Puis, quand serait venue la saison du jardinage, elle s'en donnerait à cœur-joie. Au reste, elle n'était pas étrangère à tous ces petits métiers, elle était fille de cultivateurs et elle en avait appris suffisamment pour se tirer d'affaire avec avantage.

Placide Bernier découvrait dans sa jeune épouse des qualités si précieuses et si rares chez la plupart des jeunes filles du siècle, qu'il s'en étonnait d'abord pour s'en réjouir ensuite et en complimenter sa compagne :

— Ma chère amie, disait-il, je suis bien content d'être tombé sur une petite femme comme toi. Vraiment, je me demande ce que j'aurais fait si j'étais venu seul en ce pays, ou si la malchance m'avait fait épouser une de ces demoiselles qui craignent toujours de se salir le bout des ongles. Mais avec une compagne comme toi, j'aime à te le dire, ma Flore, je suis sûr du succès et du bonheur.

Placide parlait avec vérité. Il avait une compagne « dépareillée », selon l'expression de nos bons vieux de Québec. Non seulement elle était bonne et vaillante, cette Flore, elle était aussi très jolie… Une petite blonde, mignonne et rieuse, habile et pleine de bonne volonté… Elle possédait trois trésors en surplus : la santé du corps, celle de l'âme et celle de l'esprit. Pour tout dire, la jeune femme possédait tout ce qu'il faut pour plaire et égayer, pour seconder son « homme » et réussir dans la dure entreprise qu'on abordait sans expérience et sans la connaissance des méthodes de travail dans ce pays nouveau.

Si elle était fille de cultivateur, elle ignorait bien des choses dans les travaux de la terre. Hormis le soin à donner aux animaux, elle ne connaissait que les travaux de la maison. Jamais elle n'avait touché un outil ou une machine agricole, et devant ces curieuses machines aratoires que, là, elle voyait pour la première fois, elle eût été bien embarrassée de dire à son compagnon comment il fallait s'en servir.

Placide lui-même, quelque fils de cultivateur aussi, ignorait le maniement de ces instruments aratoires, telles que les charrues à deux socs et leur réglage, assez délicat si l'on tient à faire du bon labour. Il y avait encore le semoir, les moissonneuses et autres instruments plus ou moins compliqués. Sans doute, il faut bien

peu de temps à un homme intelligent pour apprendre comment manier ces choses seulement, dans les premiers temps, si quelque pièce de la machinerie vient à manquer, à casser par exemple au cours du travail, il importe de savoir comment remettre une pièce de rechange, ou, si la pièce peut tenir encore, comment la rafistoler et la faire tenir aussi longtemps que possible, soit pour éviter une perte de temps en allant au village chercher une autre pièce, soit pour éviter des frais coûteux en faisant venir un homme d'expérience. Sans doute, Placide Bernier pouvait à coup sûr compter sur la complaisance de voisins, car il devient très utile de s'entre-aider en certaines circonstance… Mais bah ! on arriverait bien à se tirer d'affaire.

Ils voulaient tellement se tirer d'affaire que lui et elle passaient deux ou trois heures, tous les jours, à examiner minutieusement ces instruments et machines pour en saisir le secret et en comprendre la manœuvre. En tout cas, Placide pourrait compter sur l'engagé qu'il lui faudrait bientôt pour les semailles. Dans huit jours au plus, le sol serait propice à recevoir sa charrue, et, en même temps, il faudrait « passer » le semoir sur les labours faits l'été et l'automne d'avant. Il s'agissait de trouver un bon ouvrier agricole connaissant le pays, ses méthodes de travail et surtout la machinerie.

Placide Bernier se rendit à Tisdale dans ce but.

Notons qu'en 1910 l'auto n'avait pas fait son apparition encore en ces contrées lointaines où les routes, du reste, convenaient peu à ce genre de véhicules. L'on n'avait pour tout moyen de locomotion que le lourd wagon de ferme à deux chevaux, le boguet (sorte de cabriolet quatre roues) et le « democrat (voiture américaine découverte à quatre roues et deux sièges). Parmi ses che-

vaux de travail, le fermier, M. Moore, gardait toujours deux chevaux, plus petits et plus légers, qu'il attelait sur le boguet ou le democrat pour aller à ses affaires au village ou ailleurs.

Accompagné de sa femme, Placide partit pour Tisdale en democrat. Là, il eut la borne fortune de rencontrer de suite un excellent ouvrier agricole, de langue anglaise, qui cherchait du travail.

Placide l'embaucha pour un mois et plus, selon le temps qu'il faudrait mettre aux semailles. Il était justement tombé sur un garçon qui habitait le pays depuis plusieurs années et qui possédait toutes les connaissances voulues pour répondre aux exigences du métier. Cet homme avait été recommandé, d'ailleurs, à Placide Bernier, par le propriétaire de la ferme, M. Moore.

14

Voici les semailles…

Placide met son homme sur la charrue à deux socs, le « gang-plow » : lui, prend le semoir. Chaque machine est tirée par quatre chevaux.

L'employé a eu l'obligeance de montrer à son patron comment manœuvrer le semoir et comment en fixer le réglage.

Tout va bien : l'un laboure, l'autre sème.

Le temps est le plus beau qui soit !

Il y a, ce printemps-là, 170 acres de blé à mettre en terre et 50 acres d'avoine. Oui, mais le labour n'est pas fait. 150 acres à labourer, herser, et semer, à part des 70 acres de labour de l'année d'avant, bien entendu.

Placide fait son devoir et son chemin ; il sème environ quinze acres par jour des 70 acres prêts à ensemencer, et il lui faut cinq jours pour accomplir sa première tâche. Aussi, est-il tout triomphant sous les louanges sans nombre que lui décoche sa femme ! Et quel appétit il vous a…

— Tu es décourageant !… lui sourit sa femme. Vraiment, tu manges comme trois…

— Et je ne fais que l'ouvrage d'un seul homme… se met-il à rire le plus heureusement du monde.

Et le soir il entre tout noir de poussière… mais de cette bonne poussière des champs qui ne salit point !

Comme ça va bien et de mieux en mieux !

Après que les labours de l'année d'avant ont été semés, Placide herse le frais labour qu'a fait son employé, puis, la besogne faite, il attelle à son tour sur l'autre charrue à deux socs et emboîte derrière son homme. On tire quatre sillons à la fois… ça va vite ! Aussi, tourne-t-on tous les jours une moyenne de cinq acres et demi, quelquefois six acres, par charrue. Les chevaux, bien portants et bien nourris, sont forts et alertes, hormis peut-être deux ou trois que le coup de fouet ne semble pas humilier.

Nous avons dit que tout va bien… Oui, tout va si bien que, au 12 de mai, tout le blé est en terre.

Il semble à Placide que c'est du prodige.

N'importe ! il ne reste plus que 50 acres à labourer et à semer en avoine. Ce n'est pas long : le 26 de mai les semailles sont complétées.

Placide est radieux. Ah ! il peut se vanter d'avoir mis la main sur un bon homme…

Cet employé était, en effet, un garçon travailleur et consciencieux, paisible et se mêlant de ses affaires. Oui, se mêlant de ses affaires… mais pas au point de ne pas donner un bon conseil à l'occasion, et il le prouvait en prenant l'intérêt de son patron. Aussi, hors de ses heures de travail au champ, bien qu'il ne fût pas sujet à cette obligation, il aidait au soin des animaux. Il allait chercher les deux vaches dans le pâturage au bout de la terre et le trayait obligeamment, si Flore se trouvait trop occupée à sa maison. Enfin, il se rendait utile partout et à toute heure avec le meilleur vouloir du monde.

Quelquefois, par les belles soirées, il se rendait chez des voisins de sa nationalité pour y faire un bout de causette. Ne parlant que l'anglais, il pouvait assez difficilement tenir la conversation avec ses patrons. Placide, c'est vrai, écorchait assez facilement la langue de nos amis d'Ontario ; mais Flore, elle, n'y entendait rien autre chose que « yes » ou « no ». Pourtant, elle voulait apprendre ; aussi s'essayait-elle dans cette langue qui lui paraissait de prime abord pire que du chinois. L'employé, toujours complaisant, l'instruisait, et la jeune femme finissait par dire quelques mots, quelques bouts de phrase ; seulement, restait la prononciation, ce qui n'était pas pour Flore la moindre des choses. Enfin, avec du bon vouloir et de la ténacité elle parvenait

à baragouiner suffisamment pour demander quelques menus services à l'engagé, si Placide n'était pas là.

C'est pourquoi, un soir, alors que les champs verdissaient déjà magiquement, et tandis que l'employé était absent. Placide demanda à sa femme :

— Que dirais-tu, Flore, si nous gardions cet homme jusqu'au battage ? Vois-tu, bientôt ce sera le labour d'été, puis viendront les foins et les moissons. Il ne sera peut-être pas facile à l'automne de mettre la main sur un bon garçon comme celui-ci.

— Je suis bien de ton avis, Placide, mais ce sera une dépense de plus, deux mois de gages c'est-à-dire quatre-vingts dollars. Tu dis que nous avons déjà pas mal rogné ton petit capital. Nous avons dû payer la semence de blé 60 sous le minot et celle de l'avoine 40 sous. Ensuite, il nous faut tout acheter pour vivre, hormis le lait et les œufs. Il est vrai que nous aurons pour nous aider dans quelque temps le jardin. Sais-tu qu'après toutes ces dépenses et si nous y ajoutons les frais de voyage pour venir dans ce pays lointain ton argent doit être à demi mangé ?

— Oh ! sois tranquille, il nous reste encore plus de mille dollars à la banque.

— Je sais bien, mais sommes-nous sûrs d'avoir une grosse récolte ? Et toutes les dépenses que nous aurons à encourir pour les moissons, le battage et le charriage du grain aux élévateurs ! Tout de même si tu penses qu'il faut garder notre homme, gardons-le.

— C'est bien, je vais lui faire la proposition de rester avec nous jusqu'à l'automne. Ce matin, voyant que nos travaux du printemps sont terminés, il m'a fait entendre qu'il désirait aller cher-

cher de l'ouvrage ailleurs. Je ne serais pas étonné qu'il soit allé ce soir chez un voisin pour demander un emploi.

— Gardons-le, Placide, on ne pourrait pas trouver mieux.

L'homme resta et non sans plaisir. Il était si bien traité dans cette maison où on le regardait comme un membre de la famille… et une petite famille aimable, gaie, et qui ne le commandait qu'avec courtoisie. Des deux chambres de la maison on lui avait donné la meilleure, Flore avait un soin particulier de son linge. Il faut dire aussi qu'elle était bonne cuisinière. L'employé eût été bien sot de s'en aller travailler ailleurs sans savoir, quand, là, il vivait avec du bon monde et dans une maison excellente… il resta.

Nous avons dit que le temps avait été le plus beau qui fût possible… mais trop beau, trop chaud et trop venteux quelquefois, si bien que le sol s'asséchait et durcissait d'une façon alarmante. Depuis le commencement d'avril un seul petit orage était venu rafraichir la terre. On avait dit à Placide qu'en ce pays de l'Ouest on pouvait toujours ou presque, compter sur les pluies du mois de juin. Mais voici que juin était venu, voici qu'on en était au 15, et pas une goutte d'eau ne tombait d'un firmament toujours sans nuage.

L'engagé s'était remis à la charrue pour faire le labour d'été, et dès le premier jour il avait remarqué que la terre était très sèche et passablement dure ; tant et si bien que quatre jours après on dut mettre sur la charrue les cinq meilleurs chevaux.

Mais quelque chose de plus alarmant survenait : le blé, par taches trop grandes, jaunissait ; plus loin, dans l'avoine, de

grands ronds noirs se dessinaient, et plus nettement de jour en jour : les vers !

Ce fut de là que naquirent les premières inquiétudes du fermier nouveau.

L'engagé, toutefois, demeurait encourageant.

— Il va pleuvoir dans quelques jours au plus tard, disait-il souvent. Hier, j'ai entendu les coyotes glapir, c'est bon signe. Et puis, avez-vous remarqué la nouvelle lune ? elle penche ses pointes vers la terre… signe de pluie !

Placide doutait un peu de la véracité de ces données météorologiques rudimentaires, et il doutait d'autant plus de la puissance des coyotes et de la lune à tirer l'eau du ciel, que celui-ci demeurait un continuel miroir. Sans doute, quelquefois des nuages apparaissaient sur l'horizon, mais c'était pour retraiter peu après.

Si les grains souffraient de la sécheresse, le jardin avait aussi son mal ; mais, là, le mal ne s'aggravait pas parce qu'on avait soin d'arroser. Oui, mais l'eau du puits baissait, et si la température s'entêtait à jouer son rôle de belle et capricieuse coquette, l'eau finirait par manquer. Comme on pense, tout cela donnait à réfléchir.

Quelques jours encore se passèrent ainsi, mais les vers avaient causé de forts dommages. Toute la contrée environnante se plaignait, c'était la disette en perspective.

Le blé sur les labours de l'été d'avant allait encore bien à cause de l'humidité que le sol avait conservée pour n'avoir pas été remué sous le soleil et les grands vents chauds de l'ouest. Sur les labours d'automne le grain avait encore assez bonne mine ; sur

ceux du printemps il n'avait rien de bien prometteur. Une température pluvieuse pour quelques jours pourrait tout remettre dans la voie de l'abondance.

La bienheureuse pluie ne vint qu'à la fin du mois. Un soir, le ciel s'était couvert et, dans la nuit, un violent orage avait éclaté. Durant près de trois heures une pluie diluvienne s'était abattue.

— C'est la fortune, Flore ! s'était écrié Placide dans la joie folle qu'il éprouvait.

— Oui, ce sont des dollars qui tombent par centaines et par milliers, avait répliqué la jeune femme non moins heureuse que son mari.

On pouvait, en effet, se livrer à la joie, car la sécheresse avait semé un large émoi dans le cœur de nos deux amis pendant plusieurs jours. Le sourire sur leurs lèvres s'était quelque peu amoindri, et il avait pris une nuance assez manifeste de mélancolie : les yeux s'étaient chargés d'inquiétude, les fronts s'étaient assombris. Mais enfin le ciel se rendait et largement encore — il fallait l'espérer — à leurs justes prières.

Il pleuvait à verse…

15

Le lendemain, sous un soleil radieux, la nature avait pris un tout autre aspect : elle était parée du plus beau vert. Les grains se remettaient de leurs brûlures. Les plantes du jardin avaient un air réjoui dans le voisinage des fleurs qui ouvraient leurs corolles

odoriférantes. Et les feuillages sous la brise bruissaient avec une air de fête que rehaussait le ramage des oiseaux. Les poules dans la cour de l'étable caquetaient à qui mieux mieux. Bref, c'était un jour de gloire…

Seulement, il faudrait encore de la pluie : ce qui était tombé ne serait pas suffisant pour arrêter le travail malfaisant des vers. La tige du grain se trouvait trop tendre encore, ces petites vermines la coupaient avec une facilité et une avidité sans pareilles. Par bonheur le firmament se recouvrit un matin, et une pluie fine poussée par un vent glacial du Nord-Est se mit à bruiner sur le pays.

— Nous sommes sauvés, s'écria encore joyeusement Placide, pourvu que ce temps tienne seulement deux ou trois jours !

C'était aussi l'avis de l'engagé.

Ce temps-là ne dura qu'une journée. Le soir il y eut changement. Le ciel s'emplit d'étoiles et il fit si frais qu'on dut fermer portes et fenêtres : dans la nuit une forte gelée vint tuer le jardinage, pommes de terre et autres plantes moins résistantes que les oignons, carottes et navets.

Deux jours après, on pouvait même remarquer, en certaines baissières, que la gelée avait fortement attaqué la tige des blés. Quant aux avoines, elles reprenaient rapidement croissance.

Ce sont là les coutumières tracasseries du fermier de l'Ouest, et de bien d'autres pays, c'est vrai ; mais peut-être l'Ouest Canadien est-il l'unique pays où tous les maux relatifs à la pousse des grains puissent se réunir. Si, à la vérité, ils ne fondent pas tous à

la fois sur telle autre localité, du moins sont-ils susceptibles de faire une apparition en tout temps de la saison d'été.

Cette année-là, heureusement, ce furent les seuls ennemis à redouter que les vers et la gelée. Le temps s'était remis au beau. Les grains avaient une nouvelle vigueur et le blé épiait.

Les pommes de terre aussi reprenaient vie, mais il ne faudrait pas compter sur leur abondance après le retard que la gelée leur avait occasionné. Hormis les tomates et concombres, tout le jardin potager avait retrouvé une vie nouvelle et il promettait le nécessaire. Mais la sécheresse aussi avait repris une vie nouvelle et non moins tenace que la première : il ne passa entre fin juin et commencement août qu'un fugitif orage. Tout de même les blés et les avoines avaient assez bonne mine. Placide Bernier, avec son manque d'expérience, s'imaginait que la récolte allait être abondante malgré tout : mais l'engagé hochait la tête avec doute et disait :

— Si vous retirez entre 15 et 18 minots à l'acre, ce sera beau. Je ne veux pas vous décourager, mais c'est ainsi.

Placide ne pouvait le croire. Pour faire un peu d'argent il avait dû tabler sur 30 minots à l'acre pour le blé.

N'importe, on verrait bien.

De temps à autre M. Moore venait faire la visite des champs. Lui aussi hochait la tête, disant :

— La récolte cette année ne sera pas bien payante, et pourvu qu'il ne survienne plus rien pour l'attaquer encore :

Disons ici que M. Moore ne s'était pas rendu en Angleterre comme il en avait manifesté l'intention ; il avait simplement passé un mois dans l'Ontario pour revenir ensuite à Tisdale. À son retour de l'Ontario il avait annoncé qu'il songeait à vendre sa terre pour s'en aller vivre le reste de ses jours dans son pays natal ;

Un jour de la fin juillet il fit part de ses projets à Placide.

— Je songe sérieusement à vendre ma ferme, dit-il, voulez-vous en devenir le propriétaire ? Je vous la céderai à un prix raisonnable et avec de bonnes facilités de paiement.

La proposition plaisait à Placide, parce qu'il aimait le pays et qu'il prenait de jour en jour l'habitude de se croire le maître de ce domaine.

Sa femme aussi aurait aimé à se voir, là, chez elle, sur sa propriété.

— Je suis bien disposé à acheter, répondit Placide, à condition que vous ne me demandiez pas un trop gros prix et pas trop de comptant, car je ne suis pas riche, sans parler de la récolte qui ne promet pas merveille.

— Dans notre métier, répliqua le fermier, il faut s'attendre à des récoltes moyennes. La terre en produit de fort bonnes, mais aussi de médiocres, et en général elle apporte de l'argent à celui qui sait la cultiver avec intelligence. Je sais une chose, toutefois : jamais, depuis les trente ans que je suis établi sur cette ferme, je n'ai perdu tout à fait ma récolte. Je peux ajouter que j'en ai eu plus de bonnes que de mauvaises, et cette ferme, avec la richesse inépuisable de son sol, promet encore la fortune à un fermier in-

telligent. Tenez : je vous vendrai ma ferme, roulant compris, pour 12,000 dollars et ne vous demanderai que 4,000 dollars « cash ».

— Est-ce que vous m'abandonnerez toute la récolte de cette année ?

— Si vous achetez de suite, la récolte est à vous : nous annulerons le bail que nous avons passé.

Il parut à Placide et à sa femme que l'affaire était avantageuse ; seulement, c'était l'argent qu'il fallait payer de suite qui embarrassait, Placide ne pouvait pas disposer de plus de mille dollars sur-le-champ.

— Bah ! dit le fermier, donnez-moi mille dollars de suite et un billet de 3,000 dollars que vous me paierez à l'automne après le battage.

L'affaire fut arrangée après deux jours de réflexion.

Interrogé sur les avantages de ce marché, l'employé n'avait pas osé donner son avis. Il s'était borné à dire :

— Tout dépend des récoltes que vous aurez dans l'avenir : si les récoltes sont bonnes ou simplement moyennes, vous vous en tirerez certainement avantageusement.

C'est ainsi que Placide Bernier se vit propriétaire et son maître à la veille des moissons. Mais son maître. En était-il bien sûr ? Ne venait-il pas de se mettre sur les épaules un fardeau trop lourd : une dette de onze mille dollars sur laquelle il faudrait payer trois mille à l'automne : et il resterait huit mille à payer à raison de mille dollars par année et à sept pour cent d'intérêt !...

16

Si Placide eût été expérimenté, il n'aurait certes pas accepté ce marché sans, du moins, avoir vu le rendement de la récolte qu'il allait bientôt moissonner. Il avait commis une première erreur, mais beaucoup moins grave, en acceptant un bail à des conditions quasi ruineuses. Mais l'achat de la ferme, aux conditions passées, pouvait tourner pour lui en catastrophe, si seulement il avait la malchance de manquer en tout ou en partie les quatre récoltes suivantes. Car l'acte de vente stipulait que l'acquéreur, à son défaut de faire régulièrement les paiements annuels, pourrait être forcé de remettre la terre au vendeur. C'était une clause dangereuse et dont il portait de se défier. Garçon sans méfiance, Placide Bernier se trouvait une sorte de dupe. On dirait d'ailleurs que les honnêtes gens, foncièrement honnêtes, ne se doutent jamais que la malhonnêteté peut habiter chez autrui, et il arrive le plus souvent que c'est l'honnête homme qui est la dupe.

Au reste, Placide pouvait d'autant se méfier du vendeur que celui-ci avait toutes les apparences de l'honnête homme. Sans être très loquace, M. Moore avait un air de bonhomie qui le faisait prendre pour la meilleure pâte d'homme. Sa voix était douce, presque onctueuse. Ses yeux d'un bleu pâle reflétaient, aurait-on dit, l'innocence de l'enfant. Ses lèves ne manquaient jamais de sourire lorsqu'il parlait.

Au fond, cet homme pouvait être le plus honnête de la terre. Pourtant, il avait paru tenir à ce marché, à vendre sa ferme à Placide plutôt qu'à un autre. Ce ne pouvait être, assurément, parce que ce Canadien lui paraissait un brave et honnête garçon… Alors ? C'était à cause de l'ignorance de Placide dans la culture

du sol, car un vieux routier de l'Ouest Canadien n'eût pas acheté cette ferme sans l'examiner minutieusement, du moins il ne l'aurait pas acheté, ni à ce prix, ni à ces conditions. Placide, lui, avait acheté les yeux fermés, de même qu'il avait loué d'abord la ferme sans la regarder. Et l'eût-il regardée, qu'aurait-il découvert qui pût lui causer quelque embarras ou inquiétude ?

Il allait voir ce qu'il n'avait pu voir.

Àla venue de la moisson, il trouva d'abord la moissonneuse fort « démembrée ». Son employé lui déclara qu'il fallait à tout prix la réparer et acheter plusieurs pièces de rechange. La machine était à peu près ruinée comme tout le reste, d'ailleurs, de la machinerie de la ferme. Pour la première fois Placide regarda attentivement l'outillage de la terre ; hormis une charrue, cet outillage était usé. Plus tard, il apprendrait que, sur les huit chevaux qu'il avait en mains, le plus jeune avait onze ans et que le plus vieux pouvait friser la vingtaine. Les bâtiments n'avaient à peu près pas de valeur et tombaient en ruine. Tout en était ainsi.

Mais Placide allait découvrir bien autre chose.

Après avoir dépensé une trentaine de dollars pour remettre la moissonneuse en état de fonctionner et après avoir coupé quelques acres de blé seulement, il s'aperçut que la terre était envahie par les mauvaises herbes. Plus tard, au battage il allait constater que la folle avoine était plus abondante qu'il ne l'avait pensé, un jour que son employé lui en avait fait la remarque.

Bah ! la folle avoine… avait fait Placide avec indifférence.

Il ignorait encore que cette graminée est une peste qu'il n'est pas facile de détruire. Et la moutarde ?… Le lin sauvage qui s'y

trouvait, en quantité nuisibles, mais surtout cette sournoise « herbe à palettes » qu'on ne découvre d'ordinaire qu'après la coupe du blé. Hormis la pièce du labeur d'été, — une cinquantaine d'acres, — tout le reste était sale et demandait travail et repos. Si la sécheresse avait diminué le rendement de la récolte, il faut reconnaître que la fatigue du sol et les herbes nocives avaient, de leur côté, fait leur bonne part.

Puis, dans un an ou deux, il faudrait renouveler une bonne partie de la machinerie. Il faudrait peut-être racheter d'autres chevaux, deux ou trois déjà ne tiraient plus qu'avec inertie. La maison et les étables exigeraient des réparations assez coûteuses.

Un homme observateur, même s'il lui manque une longue expérience, peut arriver assez tôt à déchiffrer la véritable physionomie des choses et des êtres qui l'entourent. Quant à Placide Bernier, il avait déjà appris bien des choses dans la culture des grains, et il continuait de s'instruire chaque jour. C'est pourquoi finit-il par reconnaître qu'il avait payé cette ferme quatre mille dollars au moins trop cher. Si encore la terre eût été neuve…

Le mal était fait, il fallait en supporter les contrariétés et les souffrances ; il importait surtout de se tirer le mieux possible d'une mauvaise affaire.

17

Ce furent, fin septembre, les battages. Nouvelle déception : le blé rendit à une moyenne de 15 minots à l'acre. L'employé avait vu juste, la batteuse marqua un total de 2 000 minots. N'eût été le

labour d'été qui rapporta 38 minots de l'acre, Placide Bernier tout compte fait, aurait été bien peu rémunéré de ses premiers labeurs de la ferme.

Sur les deux mille cinq cents minots de blé il fallait déduire la folle avoine qui entrait en compte avec un pourcentage de 15 minots par cent, c'est-à-dire environ 375 minots. À 55 sous du minot, et en déduisant la perte causée par la folle avoine, le blé rapportait environ onze cents dollars. Placide avait payé tous ses frais, y compris le salaire de son employé, avec l'argent qui lui restait en banque. Par bonheur l'avoine avait rendu mieux qu'on ne l'avait espéré : 2 500 minots sur 50 acres. En évaluant l'avoine à 30 sous, prix du marché cet automne-là, Placide Bernier ne retirait en argent de sa récolte qu'une somme d'environ 1 500 dollars, si l'on tient compte qu'il devait garder pour son usage au moins 1000 à 1 200 minots d'avoine.

Notre ami était loin de la fortune pour son premier essai. Qu'allait-il faire de son billet de 3,000 dollars en faveur de M. Moore ? Et comment allait-il vivre en attendant la récolte de l'année suivante ? Comment pourrait-il rencontrer tous les frais d'exploitation ? Et s'il venait à perdre des chevaux ?... S'il était nécessaire de renouveler quelques instruments aratoires toujours si coûteux ? Et les imprévus au cours d'une longue année... car les années sont longues à tirer pour après jour le diable par la queue. Ah ! Placide sentait bien qu'il avait le diable par la queue cette fois !

Il importait de réfléchir sérieusement.

La réflexion commanda la plus stricte économie, et la première économie était de congédier son engagé.

— Et maintenant, Flore, avait-il dit un soir de novembre, le 15 et jour même où il devait payer son billet à M. Moore qui était venu le relancer, qu'est-ce qu'on va faire ma pauvre amie ?

Il était soucieux. Sa femme en était si impressionnée qu'elle devenait mal à l'aise, et malaise d'autant plus compréhensible qu'elle allait dans un mois donner le jour à un petit. La naissance d'un enfant devait nécessairement entraîner à d'autres dépenses : le médecin notamment, une garde-malade et autres petits frais.

Si Placide était courageux, ainsi que nous l'avons dit déjà, sa femme ne l'était pas moins. Et elle dit en essayant de sourire à la mine plutôt grise de son mari :

— D'abord, il va falloir prendre notre courage à deux mains !

C'était une parole de réconfort pour le mari, qui avait redouté que sa jeune femme n'eût nourri en son tréfonds un sombre découragement. La parole pouvait valoir de l'or. Le courage est l'antidote contre le désespoir, il est un des meilleurs lénitifs qu'on puisse opposer aux affections morales. Les plus dures traverses ne rebutent point l'homme courageux, et quand surviennent les calamités son courage est toujours sa sauvegarde. Mais ce courage n'est pas celui qui se revêt publiquement d'une fausse hardiesse ou de folle audace ; il doit être une forme de volonté non accidentelle, mais innée et permanente. Ce courage comporte avec lui bien des vertus, notamment celle de l'abnégation qui commande de s'imposer les sacrifices nécessaires pour franchir une impasse, et cette vertu doit être renforcée par l'amour du travail et la persévérance. Et encore cette persévérance ne doit-elle pas être une rétive opiniâtreté : la persévérance, sait voir et prévenir, elle sent et flaire et n'agit qu'à bon escient : tandis que

l'opiniâtreté le plus souvent est aveugle, impatiente et sans retenue, et le plus souvent aussi elle se jette contre les obstacles et s'y brise risiblement.

Placide possédait le vrai courage et la bonne persévérance, mais, peut-être était-il aussi opiniâtre. Sans doute, l'opiniâtreté peut être utile et bonne à un certain degré et en certaines circonstances, mais elle est toujours sujette à l'emportement et peut entraîner à une fausse manœuvre.

Quant à Flore, elle avait aussi le vrai courage et elle était d'un tempérament plus calme que son mari. Elle entretenait une paisible et douce persévérance dans tout ce qu'elle entreprenait, et à cette vertu s'ajoutait une confiance bien équilibrée en elle-même et en son mari.

« Prendre notre courage à deux mains… » avait-elle dit ? C'est donc qu'elle le possédait véritablement ce courage et elle le prouva de suite en ajoutant :

— Placide, il va falloir économiser, nous priver, faire tous les sacrifices possibles. Je reconnais bien que notre première tentative sur la ferme est loin d'être encourageante et bien d'autres à notre place se laisseraient aller à un dangereux découragement. Mais pour tous il importe de résister fermement au mauvais sort et d'espérer que la récolte de l'an prochain viendra nous compenser largement.

— J'aime à t'entendre parler ainsi, ma chère et courageuse amie. Ton courage réconforte le mien. Je suis prêt à tous les sacrifices ; mais que j'aurais de chagrin à te voir souffrir !

— Ah ! mon ami, je ne saurais souffrir si toi-même tu ne souffres pas ; sois heureux et je le serai tout autant, et il est assez facile d'être heureux quand on sait le vouloir. Il nous appartient à nous seuls de faire notre bonheur. Et dans les mauvais jours nous possédons un appui qui manque à bien d'autres : notre amour. Bientôt pour ranimer la joie et l'espérance dans nos cœurs un petit nous viendra. Il faut comprendre que c'est moins que jamais le temps de nous décourager.

— Sois tranquille, ma chère Flore, je tiens toujours tout mon courage, et de plus tu m'es comme une cuirasse qui me protègera contre les défaillances et les rudes heurts des déceptions. Notre mutuel amour et ce petit amour qui nous viendra et que tu portes si gaiement, aussi notre amour de la terre, tout cela ne peut que nous être une garantie de bonheur. Seulement si dans l'ensemble de notre vie morale tout va bien, il y a des détails de vie matérielle qui exigent une attention particulière. Il y a nos obligations financières dont il faut tenir bon compte et qui ne peuvent pas être négligés. Ainsi M. Moore veut être payé du billet de trois mille dollars que j'ai signé en sa faveur, et nous ne possédons que 1,400 dollars. Sans doute, je pourrai un peu plus tard vendre les douze ou quatorze cents minots d'avoine que j'ai de surplus, mais ce ne sera que trois cents dollars à peu près en supposant que le prix du marché demeure à trente sous le minot.

— M. Moore a-t-il insisté pour être payé de suite ?

— Oui. Il veut partir pour l'Angleterre dans quinze jours et désire se trouver là-bas au plus tard pour Noël.

— Il faudrait absolument trouver le moyen de faire un arrangement avec lui, car je ne saurais croire qu'il ne soit pas possible

de nous arranger. M. Moore doit bien comprendre que la récolte n'a pas réussi, et il sait qu'après lui avoir payé mille dollars à l'achat de la terre il ne nous restait presque plus rien. Il me semble qu'il devrait nous donner « une petite chance », comme on dit. N'est-il pas d'ailleurs assez riche pour nous attendre un peu ? Notre engagé ne nous a-t-il pas dit que M. Moore passait pour avoir quinze mille dollars en banque ?

— C'est vrai. Comme toi, Flore, je pense qu'il peut nous attendre sans se voir à la gène. Sais-tu, chère amie, que j'aurais bien du chagrin de perdre cette ferme, car j'ai confiance qu'elle nous apportera dans quelques années une belle aisance. Vois les fermiers du voisinage, ne sont-ils pas tous à l'aise ? Et M. Moore, en comptant le prix que nous lui payons pour sa terre, ne se trouve-t-il pas à la tête d'un capital de trente mille dollars ? Il a tout ce qu'il faut pour se faire de fort belles rentes pour le reste de ses jours.

— Oui, ce sont autant de raison pour qu'il nous soit possible de faire un arrangement avec lui.

— J'ai déjà une idée. Je vais lui offrir de suite mille dollars. Puis je demanderai un délai jusqu'au printemps pour le deuxième mille, et pour le troisième mille un autre délai jusqu'à l'automne prochain. Il nous restera assez d'argent pour nous mener à notre deuxième récolte, si nous n'avons pas de malchance.

— Mais comment pourras-tu payer mile dollars au printemps ?

— J'emprunterai de la banque.

— Oui, mais nous aurons à payer l'automne prochain trois mille dollars au lieu de mille sans compter les intérêts.

— C'est vrai, mais n'oublie pas que notre deuxième récolte pourrait bien nous rapporter cinq mille dollars. Ce ne sera pour nous qu'une mauvaise année à traverser. En tous cas je ne vois pas d'autre moyen. En vois-tu un, toi ?

— Non, Placide, et je pense comme toi que nous n'avons rien de mieux à tenter. Tâche donc d'arranger les choses comme tu dis, et je serai contente.

L'affaire, en effet, pouvait bien s'arranger comme le désiraient nos amis ; mais M. Moore l'entendrait-il ainsi ?...

18

Le vieil Anglais vint le lendemain sur l'heure de midi. Flore lui offrit le dîner et elle fut d'une amabilité qui parut mettre le fermier dans la plus belle humeur. Il se montra d'un loquacité qu'on ne lui connaissait point, il raconta nombre d'histoires, eut le rire facile et, quelquefois, retentissant.

La jeune femme avait fait quelque progrès dans la langue anglaise, assez même pour lui permettre de raconter elle aussi sa petite histoire.

Le dîner fut plaisant.

Après, à la sieste, il fallut bien parler d'affaires. Ce ne fut pas l'Anglais qui attaqua ce sujet délicat, mais Placide, lequel n'igno-

rait pas que M. Moore était venu pour toucher… pour pas autre chose.

Naturellement, notre ami se sentait un peu timide et inquiet. Son inquiétude s'accrut en remarquant, lorsqu'il entama la question du billet à payer, que l'Anglais perdait à peu près tout son sourire coutumier. Et ce sourire — la chose devenait alarmante — s'effaçait entièrement à mesure que Placide progressait dans son histoire. Même qu'une fois M. Moore plissa le front d'une manière inquiétante, en entendant dire que cet automne-là il ne pourrait toucher plus que mille dollars. Mais Placide s'était raffermi, il parlait avec assurance et achevait ainsi :

— Vous voyez que nous n'avons pas été chanceux avec notre première récolte et que nous nous engageons dans la voie de durs sacrifices que ma femme et moi, d'ailleurs, sommes prêts à supporter avec courage. Pour vous qui avez de l'argent à placer, le placement ne saurait être plus sûr puisque vous détenez l'hypothèque sur la place. Je vous paierai le deuxième mille dollars au printemps avec l'intérêt et le troisième mille à l'automne ainsi que le mille dollars annuel convenu dans notre marché. Tout en nous accordant une bonne chance pour nous tirer d'affaire, vous aurez en même temps retiré un intérêt qui vous compensera de votre attente. Si cet arrangement ne vous convient pas, je ne sais plus quoi faire, sinon m'en aller et perdre les mille dollars que je vous ai payés à l'achat de la terre.

Placide, ici, frappait bien. En supposant que M. Moore fût un « tire-la-piastre », Placide le mettait dans l'obligation d'accepter l'arrangement. S'il n'acceptait pas, Placide vendrait le reste de sa récolte, remettrait la terre et s'en irait, et M. Moore n'aurait eu pour cette année-là que mille dollars de revenu de sa ferme.

Le vieux comprit parfaitement la situation, la sienne comme celle de notre Canadien, et il retrouva aussitôt son sourire et sa voix doucereuse.

— Certainly… certainly… dit-il, j'accepte cet arrangement. Payez-moi mille dollars maintenant et je vous attendrai pour le reste du billet ainsi que vous me le proposez. Oh ! vous pouvez être rassurés, je ne vous inquiéterai pas. Si jamais il arrive que vous ayez de la misère d'ici au paiement final de votre dette, je me garderai de vous importuner et je vous donnerai toujours une chance. Du moment que mon argent est en sûreté et qu'il me rapporte un intérêt raisonnable, je ne saurais désirer mieux.

Il ne restait plus à Placide qu'à remplir la première condition de l'arrangement proposé, c'est-à-dire payer à M. Moore mille dollars sur-le-champ. Oui, mais il était devenu méfiant, et c'est pourquoi il exigea que le billet de trois mille dollars fût annulé et détruit, et que deux autres billets de mille dollars fussent faits pour remplacer le premier.

L'affaire fut donc arrangée.

Seulement, les fonds de Placide Bernier à la banque avaient baissé… Oui, mais par bonheur restait l'avoine à vendre.

Sur les entrefaites un gros fermier du voisinage se présenta. Il cherchait 2 000 minots d'avoine dont il aurait besoin pour son usage dans le cours de l'année qui allait suivre. Il faut dire que cette année-là l'avoine, en cette partie de la contrée, n'avait guère réussi, et Placide avait été l'un des rares cultivateurs dont la récolte d'avoine avait rendu passablement bien. Il convient d'ajouter que la plupart des fermiers ne semaient généralement, en avoine, que le nombre d'acres suffisant pour leur fournir la nour-

riture des animaux. Personne dans les alentours n'en avait donc à vendre, sauf Placide, et on le savait.

Pour un fermier comme celui qui venait frapper à la porte de notre ami il aurait fallu faire venir un char d'avoine de Winnipeg, une avoine qui aurait coûté pas moins de 60 sous le minot en comptant les frais de chemin de fer et de charriage par route. Le gros fermier offrit à Placide de lui payer 50 sous du minot pour les douze cents minots qu'il avait à vendre, et il s'engagea à en faire faire le charriage par ses employés dans le cours de l'hiver au fur et à mesure de ses besoins. Au surplus, il payait immédiatement les six cents dollars que représentait son achat.

Le marché était excellent. De ce fait providentiel Placide Bernier se trouva avec mille piastres en banque pour faire face aux frais d'exploitation de l'année suivante.

C'était donc la sécurité pour un an et sans qu'il fût besoin de se priver irraisonnablement.

La meilleure joie était revenue au foyer de nos amis qui n'avaient plus qu'à attendre le beau jour où naîtrait l'enfant attendu.

19

Ce fut un enfant mâle que le 15 décembre, Flore mit au jour : un joli petit être d'amour qui mit au cœur de Placide une joie nouvelle en même temps qu'un désir plus grand de réussir dans la vie. Une double force et une double énergie avaient tout à coup surgi en lui.

On avait pu obtenir les services d'une garde-malade, une jeune fille de nationalité française dont les parents habitaient à quelques milles de là, de sorte que Flore put revenir doucement de ses couches qui avaient été un peu dures.

Si l'enfant était venu au monde bien portant, si sa santé ne devait donner nulle inquiétude à ses parents, il restait pourtant à ceux-ci une inquiétude : celle de faire baptiser leur rejeton.

Le plus grand inconvénient de nos amis était de se trouver sans église et sans prêtre. Néanmoins, un prêtre de Prince-Albert venait quelquefois passer un dimanche à Tisdale pour les besoins des fidèles peu nombreux des alentours.

Or, précisément, Placide apprit, en allant reconduire le médecin à Tisdale, qu'un prêtre viendrait à Noël. Notre Canadien ne manqua point l'occasion : en dépit d'un froid de 45 sous zéro il se rendit à Tisdale le matin de Noël et, après l'office, invita le prêtre à venir baptiser son enfant. Le prêtre se rendit très volontiers à l'invitation et ce fut ainsi que l'enfant reçut les prénoms de Placide-Paul-André. Le père et la mère de la jeune française furent les parrain et marraine.

Le 15 janvier, Flore était si bien portante et redevenue si forte qu'il fut décidé — pour économiser — de ne plus retenir les services de la garde-malade.

L'économie était plus que nécessaire, car au printemps suivant il faudrait emprunter de la banque et celle-ci exigerait le remboursement de ses fonds à la récolte suivante.

L'hiver, quoique rigoureux, se passa très bien. Le foyer de nos amis fut un véritable nid d'amour et d'espoir.

Ici, nous croyons utile pour certains lecteurs d'entrer dans une digression qui, néanmoins, ne s'écarte pas trop, à notre avis, du sujet et des personnages de cette histoire.

Nous savons que Placide Bernier était un homme instruit, en ce sens qu'il avait reçu la formation dite « classique ». Sa femme, de son côté, possédait l'instruction moyenne qui s'acquiert dans les couvents de la province de Québec. Depuis leur venue dans l'Ouest, cette instruction, qui exige tout comme le corps sa nourriture, avait été négligée. L'acclimatation au pays nouveau, les travaux si prenants de la ferme, les soucis, les espoirs et les découragements qui tour à tour naissaient devant des champs et une température qui ne travaillaient pas de concert et à la vue de moissons qui ne promettaient guère, tout cela avait tenu notre jeune ménage éloigné des lectures si nécessaires aux personnes qui veulent conserver l'instruction acquise.

Placide Bernier aimait les livres, il en possédait et en achetait chaque fois que sa bourse lui permettait cet agrément. Il tenait aussi à se tenir renseigné sur les événements du monde par la lecture des journaux et revues.

Durant l'été et l'automne il n'avait pu que parcourir à la hâte les colonnes de quelques journaux, et jamais il n'avait eu un instant pour feuilleter un livre. Il est vrai de dire qu'il ne se trouvait pas accommodé pour faire des lectures, là et comme il aimait à les faire, c'est-à-dire dans la solitude de la tranquillité. L'exiguïté du logis n'avait pas non plus permis de faire l'étalage des livres, et ceux-ci avaient vécu emballés et au fond d'une grainerie. Après le départ de l'employé, alors que les longs soirs d'automne étaient venus, la chambre de l'engagé fut convertie en une petite salle commune où les livres furent religieusement étagés. Ce fut

dans ce petit sanctuaire que nos époux passèrent leurs veillées d'hiver. Quelles bonnes veillées !... C'était si bon que ni l'un ni l'autre n'étaient tentés d'aller quelquefois faire un bout de veillée chez un voisin, et pourtant les invitations ne manquaient pas. Oui, mais y a-t-il quelque chose de plus agréable dans le monde que la bonne tiédeur d'un foyer paisible ? Nos deux jeunes mariés trouvaient là leur unique bonheur.

Placide, de nature, était un solitaire, en ce sens qu'il aimait la solitude et ce goût, semble-t-il, paraît plus propre à l'homme qu'à la femme. De nos jours surtout, la femme aime à paraître et recherche le mouvement et le bruit.

Pourtant Flore, quoique femme, aimait à vivre dans ces solitudes du grand Ouest où souvent les maisons de ferme sont séparées par des milles de distances. Les agréments qu'elle trouvait dans son foyer n'avaient rien de comparable, lui semblait-il, et peut-être avait-elle raison. Ce qu'on est convenu d'appeler « les plaisirs du monde » n'avait pour elle aucune signification. Avant toute chose, elle était femme et en elle il y avait de l'épouse et de la mère.

Fille de paysans, Flore s'était retrouvée chez elle dans l'Ouest. La jeune fille, devenue épouse, s'était trouvée plus femme encore, et plus femme deviendrait-elle le jour où elle serait mère.

Placide Bernier, comme il l'avait déclaré une fois à sa chère compagne, était bien tombé. Tous deux pouvaient affronter les infortunes sans briser le lien de leur amour, de même qu'ils pouvaient boire jusqu'à l'ivresse la coupe du bonheur et des joies saines. Ni l'un ni l'autre ne seraient tentés de manquer au serment prêté au pied de l'autel. S'il survenait par accident

quelques légers désaccords ils sauraient se remettre d'accord sans l'aide de personne. Leur devise était celle-ci :

« Vivre pour s'aimer, s'aimer pour vivre ! »

Voilà comment ce couple d'amants avait trouvé le vrai bonheur.

20

Certes, il faut être assez forts dans la vie pour empêcher notre bonheur de se voir compromis par les tracas de l'existence journalière : c'est là que l'homme et la femme doivent se soutenir de l'épaule s'ils veulent faire face bravement et avec le maximum de sécurité aux coups inattendus de l'adversité.

Or, ces coups inattendus — car notre nature humaine semble pétrie d'espoir et d'optimisme — allaient terriblement atteindre Placide Bernier et sa jeune femme.

Au printemps de 1911, notre fermier canadien réussit à emprunter de la banque la somme de mille dollars qui fut placée au crédit de M. Moore, mais la banque avait exigé une garantie sur la récolte à venir. Comme nous le savons, il restait à Placide suffisamment d'argent pour mener sa barque jusqu'à l'automne.

Il avait été assez chanceux aussi de ravoir son engagé de l'été d'avant. Les semailles se firent dans de meilleures conditions atmosphériques et autres que celles du printemps de 1910. Cette saison-là la pluie ne manqua point. À la fin de juin déjà tout indiquait une récolte formidable. Car du blé épiait avec le signe de

l'abondance. Seulement après ces pluies — le plus souvent des orages violents — de terribles coups de soleil s'abattaient sur la terre. On parla de rouille dans le pays environnant. Placide n'en avait pas découvert encore dans ses champs. Mais si le temps continuait ainsi, on pourrait s'y attendre et surtout sur les labours d'été où le blé poussait si dru et si haut qu'on ne pouvait passer dedans sans l'écraser.

Vers ce temps un agent offrit à Placide une assurance contre la grêle à une moyenne de dix dollars de l'acre. À ce compte la prime à payer était énorme, quoiqu'il y eût avantage à ne payer cette prime que moitié sur-le-champ et moitié à l'automne. Placide, forcé d'économiser qu'il était, ne se sentait pas disposé à faire une telle dépense, et il se reposait sur l'assurance que lui avait donnée M. Moore que jamais la grêle n'avait causé dans ces parages de dégâts appréciables. Notre ami refusa l'assurance offerte, en se disant qu'il avait assez d'obligations financières.

Tout alla bien jusqu'au 10 juillet. Mais à cette date, Placide s'aperçut que le blé du labour d'été « rouillait », mais de cette rouille rouge qui, sans être un agent aussi destructif que la rouille noire, n'est pas moins à craindre si le grain n'est pas parvenu à son premier état de maturité. Or, les orages se renouvelaient presque tous les jours et une chaleur excessive chargeait l'atmosphère, et dans de telles conditions la rouille pourrait occasionner une perte énorme. Mais il n'y avait pas que la rouille à redouter il y avait aussi la grêle. Un soir, l'engagé en avait fait bien innocemment le pronostic :

— Nous allons pourtant avoir de la grêle… !

On n'était pas sans inquiétude. Tout de même on s'efforçait de vivre heureux. On maintenait l'optimisme au plus haut degré possible. Au lieu de paroles amères et déprimantes, on trouvait des mots joyeux. Souvent le soir, après les travaux de la terre, Flore allait traire ses vaches tandis que son mari et l'engagé pansaient les chevaux. La jeune femme babillait, riait des plus beaux rires et tâchait de faire tomber du front de son mari certains plis que la poussière des champs avait assombris. Oui, mais en babillant de la sorte elle tirait souvent le pis de travers et le beau lait blanc et chaud ruisselait à côté du seau. Placide voyait la chose.

— Voyons Flore, tu perds du lait… avait-il coutume de réprimander tout en souriant d'indulgence.

— Oh ! si peu… répliquait-elle ingénument… une goutte, rien qu'une goutte ! Ah ! ça, mais pourquoi me fais-tu cette brusque observation ? ajoutait-elle en fronçant le sourcil. Aimes-tu tellement ce lait que je n'en doive perdre une goutte.

On éclatait de rire…

Hélas ! le rire… et surtout ce bon rire enfantin qu'on avait, devait-il se faire sanglot ? Rien d'impossible… car ce bon rire essayait, en vérité de dérober une inquiétude de cacher des soucis.

Inquiétudes !… Pourquoi pas ? Tous les midis de gros nuages blancs apparaissaient à l'horizon, et de là, entre trois et cinq heures, s'élançaient des orages dangereux. Les journaux rapportaient que de nombreuses localités avaient été ravagées par la grêle.

Sous cette continuelle menace Placide devenait de plus en plus inquiet, et cette inquiétude très visible était, va sans dire, parta-

gée par sa compagne.

Or, vers les deux heures de ce 5 juillet, ainsi que l'avait redouté l'engagé, un effrayant nuage s'éleva au Nord-Ouest pour se diriger vers le Sud et l'Est.

— Ça ne vient pas ici heureusement ment souffla Placide avec allégement.

Lui, sa femme et l'employé regardaient le ciel dans une attente faite d'espoir et de crainte.

Mais l'orage roulait là-bas vers l'Est…

On entendait le tonnerre gronder d'une voix redoutable. Le soleil rayonnait et brûlait.

Mais voici que Placide et sa femme ont tout à coup pâli et instinctivement se sont serrés l'un contre l'autre.

Car le vent vient de tourner et souffle maintenant du Nord avec violence. Le tonnerre roule, éclate avec fracas. De fulgurants éclairs sillonnent, coupent, déchirent les nues noires, et le vent hurle.

On entre dans la maison, craintifs, tremblants.

On regarde toujours ce ciel affreux.

Le soleil a disparu. Et voici qu'il fait presque noir.

Dans le lointain on peut entendre comme un soulèvement de vagues en furie.

Que va-t-il arriver ?

Ah ! quel soulagement pour Placide et sa femme… des nues c'est de l'eau qui tombe :

Ah ! il ne grêlera pas !…

Erreur, faux espoir !

Voici quelques petits grains de grêle qui, mêlés à la pluie, viennent ricocher et crépiter contre les carreaux des fenêtres.

Le temps était noir, et il s'éclaire tout à coup…

Puis les petits grains de grêle se multiplient, se centuplent, mais ils grossissent aussi !

S'ils grossissent… Vlan ! une vitre éclate au choc d'un caillou de glace quasi gros comme le poing ! Et voilà une avalanche de ces cailloux de glace qui s'abattent de toutes parts avec un fracas d'enfer ! Tous les carreaux des fenêtres volent en éclats. Et les cailloux tombent sans cesse par millions et millions et ils sont si lourds à leur nombre que la toiture de la baraque va peut-être s'écraser sur les têtes qu'elle abrite.

Épouvantée, Flore court de çi de là, se lamente, crie… Placide, pâle, livide presque, et silencieux regarde dehors par les fenêtres mutilées cette couche d'affreux cristaux qui s'entassent déjà sur une épaisseur de pas moins de huit pouces.

Les arbres sont plus qu'à demi dépouillés déjà de leur feuillage.

Et la grêle tombe…

Flore s'est jetée en hurlant et pleurant sur le cher berceau où gémit son petit…

Tout à coup, silence ! Tout s'arrête et se tait brusquement. Les nuages fuient rapidement. Le vent s'est éteint comme épuisé. Puis un calme singulier, si singulier après le fracas qu'on vient d'entendre, qu'il fait aussi peur que la tempête elle-même : Voilà ensuite le soleil, le plus splendide des soleils peut-être, qui vient, comme avec ironie, éblouir la nature défigurée, mutilée et comme sous le coup encore de l'épouvante…

Et les blés ? les avoines ? les orges ?… Tout est haché… aux trois quarts…

Placide s'est affaissé lourdement sur un siège…

21

Le courage devait encore, par bonheur, surmonter la défaillance et l'accablement.

Plusieurs fermiers, ceux-là qui avaient pris une assurance contre la grêle ou ceux qui avaient les moyens de supporter la perte, se mirent à labourer leurs champs pour l'année suivante.

Mais Placide Bernier et d'autres aussi pas mal atteints et aussi pauvres prirent le risque de laisser agir la nature.

Il arriva que l'avoine refit rapidement sa tige. Mais le blé fut plus lent à reprendre vie. Grâce à une température clémente par la suite, les gelées de septembre retardèrent leur venue. Aussi après le battage Placide eut-il tout au moins cette satisfaction d'emmagasiner dans ses greniers 3 200 minots d'avoine et 500 de blé.

Cet automne-là la ferme donnait un rapport net de 1 500 dollars. Placide avait tant économisé qu'il avait réussi à payer tous les frais ainsi que le salaire de son employé, à même l'argent resté en mains de la récolte de l'automne d'avant.

Mais là encore, comment payer la banque et M. Moore, c'est-à-dire 3,000 dollars et l'intérêt ?

La banque voulut bien se contenter de $500, pour cette année-là, et M. Moore, lui, fut bien obligé d'accepter aussi la même somme. Intérêts et autres petits frais déduits, notre ami ne gardait pour lui-même qu'une somme d'environ 400 dollars, et cela pour le conduire jusqu'à la troisième récolte.

Décidément ce n'était guère encourageant.

Mais les coups du mauvais sort ne s'en tiennent pas toujours là.

Nous savons que Placide avait pris, à 30 milles vers le Nord-Est, un homestead et que, pour en avoir la possession, il n'avait encore commencé à remplir aucune des obligations exigées par la loi. Aussi le Bureau des Terres lui fit-il savoir qu'à moins de se mettre à l'œuvre, ce homestead lui échapperait, attendu qu'un nouveau venu dans le pays désirait s'y installer. On donnait à Placide 60 jours pour se mettre à l'œuvre. Il fallait s'y mettre ou perdre ce qui, plus tard, pourrait devenir une fort belle terre. Mais pouvait-il laisser sa ferme et s'en aller sur son homestead ? Non. Encore moins laisser sa femme seule… Pourtant, avec une femme comme celle qu'il avait, notre Canadien pouvait tout entreprendre sans qu'elle cherchât à l'en détourner.

— Ma chère Flore, dit-il un soir, nous allons nous rendre sur notre homestead et y passer l'hiver ; car tu n'ignores pas qu'il importe de faire chaque année au moins six mois de résidence et casser pas moins de 15 acres dans les trois ans requis pour obtenir la possession. Vois-tu, en supposant que la malchance s'acharnerait à nous ici, et si nous venions à perdre notre terre, il nous resterait notre homestead.

Flore était prête à tout, et il fallait tout tenter comme tout prévoir autant que possible.

Placide démolit planche à planche une vieille grainerie devenue inutilisable et alla bâtir une cabane sur son homestead. Une étable en perches de trembles fut rapidement élevée, et à la fin de novembre il s'en allait sur son homestead avec sa petite famille, ses vaches et quatre chevaux. Les quatre autres chevaux furent confiés au soin d'un voisin obligeant.

Tout l'hiver Placide rasa le bois, trembles et saules, afin de les faire brûler au printemps par les « feux courants ». Si les feux étaient bons et « chauds », il pourrait revenir à l'été suivant pour faire quelques acres de cassage.

Il arriva ainsi qu'il l'avait souhaité.

Sa ferme, en cet automne de 1912 donna une récolte satisfaisante. Il lui fut possible de payer ses taxes municipales, d'acquitter entièrement sa banque et de payer en plus mille dollars à M. Moore.

L'automne de 1913 apportait une récolte plus qu'à demi gâtée par une gelée trop hâtive ; tout de même M. Moore put recevoir une autre somme de mille dollars.

Placide, comme on pense, ne négligeait pas son homestead où il allait vivre chaque hiver. Dans l'été il s'y rendait passer deux ou trois semaines pour y faire du cassage. Aussi avait-il réussi à faire vingt acres de terre déjà. Pour obtenir le droit définitif de possession ou ce qu'on appelle communément « la patente », il ne restait plus que six mois de résidence à faire.

De ce côté tout allait pour le mieux, si l'on tient compte de la distance qui séparait le homestead de la ferme.

Ce fut ensuite l'année de la guerre. Bien que cette année-là les récoltes fussent bonnes dans le pays généralement, Placide ne retira presque rien de sa terre : la rouille et la gelée s'étaient mises ensemble de la partie, et, en outre, la terre empestée de mauvaises herbes ne savait plus produire le blé. D'un autre côté, de fortes dépenses étaient survenues inopinément : il avait fallu acheter une autre moissonneuse, la vieille n'allait plus. Placide avait encore perdu deux chevaux qu'il avait fallu aussi remplacer. Bref, il ne put payer à M. Moore, cet automne-là, que les intérêts sur la dette contractée.

L'avenir n'offrait rien de rutilant. Car Placide en était à se demander s'il lui serait possible de se libérer dans le temps convenu par l'acte de vente. La terre ne produisait plus que des herbes nuisibles, et de cette terre il y en avait 150 acres qui exigeaient un labour d'été, et encore serait-il difficile de se débarrasser de la folle avoine dont le pourcentage augmentait dans des proportions alarmantes.

Oui, mais ne pas semer, ce serait ne pas récolter. Il fallait prendre un autre risque ; c'est pourquoi il fut décider de ne

mettre en labour d'été que 100 acres et de semer le reste de la terre en ce printemps de 1915.

La récolte fut assez bonne, mais pas suffisamment abondante pour faire face aux obligations. À M. Moore, Placide ne put que payer encore les intérêts.

Or, M. Moore ne donnait plus signe de vie depuis deux ans quand la fin de février de l'année suivante (1916) il parut soudain.

— Monsieur, annonça-t-il à Placide avec son sourire bonhomme, la vie est intenable en Angleterre, et je viens reprendre ma ferme.

C'était le coup terrible…

22

L'acquéreur n'avait pas tenu ses obligations : l'acte de vente, comme on le sait, portait une clause par laquelle le vendeur se réservait de reprendre possession de sa ferme et en aucun temps si les paiements annuels n'étaient pas faits en temps stipulé, tant que l'hypothèque subsisterait, serait tenu de mettre 80 acres au moins en labour d'été, et Placide n'avait jamais, durant les cinq années qui avaient suivi l'achat de la ferme, mis plus que 50 acres en labour d'été.

Dans ces circonstances M. Moore croyait avoir le droit et le juste droit de reprendre son bien sans plus.

Il avait encore dit à Placide :

— Vous voyez, monsieur, que je n'y gagne rien ; vous n'avez pas fait les labours d'été que vous étiez tenu de faire, et cette année, forcé que je serai de labourer dans l'été 175 acres, je retirerai de ma terre à peine de quoi suffire à la subsistance de mes animaux.

Plaide ne pouvait se rebeller. Il était bien obligé de se soumettre aux rigueurs de la loi. Pourtant il voulut demander un délai, une autre année… une autre chance. M. Moore fut infléchissable.

En s'en allant il avait dit :

Je veux rentrer sur ma ferme et dans ma maison le 15 avril : mon avocat, du reste, vous en donnera avis demain.

Qu'en il s'en fut allé, Placide et Flore se regardèrent avec des larmes aux yeux.

Ils se voyaient chassés !…

Eux qui s'étaient accoutumés comme les maîtres de cette ferme ! C'était leur domaine ! Plus que cela, c'était leur « chez-eux » !

On les chassait !

Ils avaient pourtant peiné avec un courage et une constance qui semblaient mériter meilleure récompense. Ils s'étaient même privés de choses utiles, souvent aussi de choses nécessaires. Après cinq années de labeurs ils se voyaient sans argent ou à peu près : car où pourraient les mener les huit ou neuf cents dollars qui leur resteraient ?

Et ils s'étaient privés à ce point que leurs vêtements s'en allaient à la ruine. Grâce à l'adresse et au courage indéfectible de Flore, les hardes avaient pu durer. Industrieuse, la jeune femme avait réussi souvent à faire quasi du neuf avec ce qui n'était plus que du vieux. Et cependant on avait été heureux quand même : l'avenir saurait bien compenser le passé. Plus tard on se rattraperait… Hélas ! tout à coup le bel avenir s'effondrait. Ah ! si encore on n'avait été que deux pour supporter le fardeau ; mais la famille avait augmenté, il y avait à présent trois enfants à nourrir et à vêtir, le dernier âgé de huit mois seulement. Eh bien ! où irait-on dans cette état lamentable ?…

Lui et elle se regardaient sans pouvoir parler.

Placide, à la fin, parvint à rompre ce triste silence :

— Ma pauvre chérie, tu ne m'en voudras pas si la malchance s'attache à moi, j'ai pourtant tout fait pour l'éviter et l'écarter.

Flore pleurait en serrant contre son sein son dernier-né agité.

— Qu'allons-nous devenir, Placide ? sanglota-t-elle.

— Je sais bien, ma pauvre amie, que notre situation n'est pas brillante, loin de là ; néanmoins, il ne faut pas nous décourager et maintenant moins que jamais. D'ailleurs, il se peut que M. Moore revienne sur sa décision.

— Lui, revenir sur sa décision ? s'écria tout à coup la jeune femme avec indignation. Ah ! ne te leurre pas… ne l'espère point ! Cet homme est malhonnête, c'est un mesquin et un vorace ! Il n'a pas besoin d'argent puisqu'il en a à placer. Eh bien ! est-ce que le placement ici n'est pas avantageux ? Vois tout ce qu'il a tiré de nous, de notre sang, j'oserais dire ! Cet homme, Placide, je le vois

bien maintenant, est un individu avide d'acquérir… et d'acquérir… le vieux fou, au moment où l'âge l'emporte rapidement vers la tombe. Mais c'est ainsi, c'est un ramasseur, un avare qui s'imagine que l'argent lui donnera un ciel dans l'autre monde. C'est pourquoi, sachant que le blé prend de la valeur sur le marché, il veut profiter. Comme bien d'autres il s'imagine que, si la guerre continue, le prix lui rapportera de l'argent, et il reprend sa terre !

Flore avait deviné juste : M. Moore n'était pas satisfait de ce qu'il possédait, il en voulait davantage. L'occasion se présentait : la guerre faisait monter le prix du blé ! On clamait de tous côtés que le blé atteindrait bientôt un prix énorme. Déjà une spéculation forcenée s'engageait sur les terres des prairies, là où l'on pouvait mettre de suite la charrue en terre. Eh quoi dans deux ans et même avant M. Moore pourrait peut-être trouver un autre acquéreur, lequel lui paierait sans sourciller 25,000 dollars.

Voilà bien ce qui indignait Flore : l'avidité de l'homme qui leur avait toujours promis « une chance », et un homme à qui ils avaient payé, capital et intérêt, au-delà de 5,000 dollars. C'était plus de 5,000 dollars qu'on perdait et six années d'une existence laborieuse et de sacrifices de toutes sortes.

Qui ne serait pas indigné ?

Quoique plus maître de lui, Placide, cependant, ne put retenir ces paroles :

Flore, ton juste courroux ne saurait me surprendre. Notre travail et notre probité ont été récompensés par l'injustice à notre égard. Et pourquoi, après tout, nous étonnerions-nous d'une telle récompense ? N'est-ce-pas toujours l'honnêteté qui tombe sous la dent des requins ? On est porté à dire chez les moralistes : « L'-

honnêteté c'est toujours ce qui paye le mieux ! » En est-on sûr ? À mon avis, la maxime vaut, je pense, celle du « qui paye ses dettes s'enrichit » ! Ah ! oui, belle maxime, en vérité, mais belle et profitable surtout pour le créancier cupide ou malhonnête. Nous nous sommes efforcés de payer une grosse partie de mes dettes, et que nous reste-t-il aujourd'hui ? notre probité ! Ah ! oui, dis-moi si cela nous donnera à manger ! Ne penses-tu pas que nous aurions été plus honnêtes en ne payant rien ou à peu près et d'attendre que M. Moore, vint comme aujourd'hui nous mettre à la porte ? Vois-tu, nous aurions dans notre bourse 5,000 dollars pour aller nous installer paisiblement sur notre homestead…

Àson tour Placide se laissa emporter par l'indignation et longtemps il ne cessa de récriminer.

Entre autres il clamait :

— Tous ces pays nouveaux, Flore, attirent toujours et invariablement les sangsues et les requins. Dans les pays de blé les cultivateurs se laissent faire, et s'ils jettent un cri d'alarme c'est quand ils sont égorgés ou sur le point de l'être.

Puis il se plaignait qu'aucune confraternité ne régnât entre les fermiers.

S'il en existe une, ajoutait-il, elle n'est que superficielle et peu durable. Chacun pour soi ! Eh bien ! tant pis pour eux aussi, car c'est tant que durera ce stupide « chacun pour soi » que jamais une organisation solide des fermiers ne se formera pour faire face avec avantage aux agioteurs et larrons de tous genres. C'est le meilleur moyen de retarder ou de ne jamais arriver à la prospérité générale. Sans doute, il y aura toujours des pauvres et des

riches, mais combien de pauvres pourraient l'être un peu moins s'ils n'avaient pas été la proie si facile de quelque bandit de la finance.

Après cette exaltation, Placide achevait.

— Sais-tu, Flore, que tous les pauvres s'imaginent qu'ils sont appelés à la fortune et que cette fortune leur écherra un jour ? Oui, la fortune heureusement se paye le bon caprice de changer de mains ; aujourd'hui c'est un riche qui s'appauvrit, demain ce sera un pauvre qui s'enrichira. Mais combien de ces pauvres, et j'ajoute de ces pauvres bornés ou insensés, qui ignorent qu'ils ne sont pas appelés à la fortune, pour la raison qu'ils n'ont pas la vertu ou le vice pour l'acquérir.

Au vrai, Placide Bernier avait manqué de vice ! il avait été probe au point de payer ses dettes et de ne se réserver pour lui-même que le strict nécessaire.

N'importe ! sous le coup formidable qui les atteignait l'homme et la femme n'allaient pas encore sombrer.

Et Flore, reprenant « son courage, à deux mains », dit :

— Voyons, Placide, tout n'est pas perdu. Il nous reste près de 900 dollars, nous nous en irons sur notre homestead, et là nous trimerons, nous ferons encore des sacrifices, mais nous finirons, je te le garantis par nous faire un domaine qui, cette fois, sera bien à nous et rien qu'à nous. Que nous importe la fortune pourvu que nous puissions assurer l'avenir de nos enfants et le nôtre ? Qu'avons-nous besoin d'argent, si ce n'est que pour acquérir le nécessaire à notre existence et à celle de nos enfants ? Là, sur notre homestead nous nous gagnerons une indépendance qui

vaudra bien toutes les fortunes du monde. Allons-y, Placide, allons-y ! Compte que je saurai, là encore et même plus qu'ici, s'il y a moyen, te seconder et t'encourager.

Combien en reste-t-il de nos jours de telles femmes ?…

C'est pourquoi Placide embrassa longuement sa chère et précieuse compagne. Puis il répondit :

Oui, ma Flore, tu as raison, il n'y a rien de perdu. Oui, nous irons sur notre homestead puisque c'est là que nous nous sentirons vraiment chez nous.

Et ils partirent pour le homestead le 14 avril de cette année 1916.

On avait acheté deux chevaux et un wagon de ferme pour faire le voyage. On partait avec de pauvres nippes, quelques provisions et les effets personnels. Mais une chose : on partait sans la moindre dette. En effet, M. Moore en reprenant sa terre libérait tout à fait Placide Bernier.

Quand après avoir quitté Tisdale, on a roulé par les routes souvent raboteuses sur un parcours de 30 milles dans une direction légèrement Nord-Est, on a franchi les collines Pasquia. De l'autre côté de ces collines s'étend une prairie immense, boisée en ce temps-là de jeunes trembles et jeunes saules, mais aujourd'hui découverte, si ce n'est çà et là quelques bois qui sont un ornement. Cette prairie est arrosée par deux rivières : la Burntout et la Carrot. À 30 milles plus au Nord coule la belle rivière Saskatchewan, rivière à laquelle on pourrait fort bien donner le nom de « fleuve ». En 1916 toute cette partie du pays qui court de la rivière Carrot jusqu'à la Saskatchewan était un vaste champ de

saules parsemé de bouquets de trembles : aujourd'hui c'est la prairie presque nue, qui s'allonge à perte de vue, et que fouille de jour en jour la charrue. Et cette prairie est si peu accidentée qu'elle vous semble de loin aussi unie qu'une table.

C'est près de la rivière Carrot que Placide Bernier avait, en 1910, pris son homestead, c'est-à-dire 160 acres de trembles et de saules. Mais le sol y est d'une richesse sans pareille : une couche d'humus noirâtre variant d'une épaisseur de 10 à 18 pouces et reposant sur un lit d'argile grise et légère.

Si en 1916 le pays n'était pas encore ni très peuplé ni très ouvert par la charrue, il y avait déjà des colons un peu partout et jusqu'au Nord de la rivière Carrot. Et c'est là, dans les collines Pasquia et dans cette belle vallée de la rivière Carrot, que florissait déjà une belle colonie de Canadiens-français et de Canadiens-anglais auxquels s'ajoutaient quelques Scandinaves. Une paroisse canadienne avait été fondée, un prêtre y résidait, et entre les trois nationalités l'entente se faisait avec harmonie malgré une diversité de croyances religieuses. Des écoles offraient l'instruction primaire aux enfants. Toute la colonie vivait heureuse et satisfaite de son sort malgré son éloignement des chemins de fer et des villages.

Là, Placide Bernier et sa femme arrivaient véritablement chez eux, c'est-à-dire parmi leurs gens. Tous deux, en dépit du rude coup que leur avait porté M. Moore, se sentirent contents de se trouver sur le homestead.

Une fois la première installation faite dans le petit « shack ». Placide repartit pour Tisdale afin d'acheter les instruments aratoires les plus nécessaires pour travailler sa terre. Pour ce prin-

temps-là il se contenterait de semer en avoine seulement ses vingt acres « de terre faite ».

Àson retour de Tisdale il put chez un voisin acheter une vache à bon compte et une vingtaine de poules. C'était peu tout cela, oui mais c'était à soi, bien à soi !

Lorsque les vingt acres eurent été ensemencées, Placide se mit à l'œuvre pour préparer un autre vingt ou trente acres pour l'année suivante. Les feux de bois de l'automne d'autant avaient déboisé une large pièce, et ce fut là que notre ami se mit à la besogne. Si le bois était brûlé, il restait encore beaucoup de travail à faire : souches à enlever, racines et bois calcinés à mettre par tas et à brûler.

Souvent Flore allait lui prêter main-forte. Elle ramassait racines, branches, en faisait des tas et les brûlait ensuite. Elle trouvait un plaisir sans nom à faire ce travail… et elle s'imaginait que la pièce nettoyée prenait la proportion d'un champ immense.

— Hein ! Placide, disait-elle, le beau blé que nous aurons là-dedans l'automne prochain !

Elle babillait là aussi, tout en travaillant, elle riait, chantait. De temps à autre Placide plantait sa hache en terre, essuyait sa face en sueur et regardait sa bonne femme avec amour.

Ne te fatigue pas trop, recommandait-il, tu te dégoûteras, Flore !

— Allons donc, Placide, répliquait-elle, est-ce qu'on se fatigue lorsqu'on travaille sa terre, sa bonne terre ? Et penses-tu qu'on puisse s'en dégoûter ? Ah non, jamais !

— Comme ça, tu l'aimes notre homestead ?

Si elle l'aimait… Alors elle chantait d'une voix émue et ravissante son pays et sa terre…

Ô Canada, mon pays mes amours…

Après ces cris d'enthousiasme, les deux amants, quelquefois, s'asseyaient sur un tas de branches, elle le plus souvent sur les genoux de son mari, et pendant dix ou quinze minutes on reprenait haleine tout en échangeant quelques baisers.

Elle disait :

— Placide, si nous pouvons ensemencer 50 acres l'an prochain, nous serons riches.

— Nous allons essayer, mon amie.

Il essayait à ce point qu'on le voyait travailler ferme d'un soleil à l'autre ; aussi put-il avec uniquement ses deux chevaux casser trente acres cet été-là. C'étaient, avec les vingt acres déjà en culture, les cinquante acres désirées.

Durant tout cet été-là il fallut, comme on le pense, serrer les cordons de la bourse très aplatie depuis les achats de chevaux et machines agricoles. Comme la saison était belle et bonne, le jardin potager aidait considérablement aux frais de la subsistance. Les poules, de leur côté, pondaient bien, et la vache donnait un seau de lait matin et soir. Quant aux viandes, Placide avait réussi à abattre deux chevreuils, et souvent aussi, la brunante venue, il allait avec son fusil à travers les bois environnants et revenait toujours porteurs de quelques perdrix. Certes, on ne mangeait pas aussi raffiné que le Roi, mais on s'emplissait le ventre quand

même. Au reste, à ces deux époux modèles, il fallait si peu pour vivre heureux… bien heureux !

Nous avons dit que la saison était belle et bonne ?… Si belle et si bonne que les premières vingt acres rendirent à l'automne 1 720 minots d'avoine, c'est-à-dire 86 minots à l'acre. Cinq cents minots suffisaient aux besoins de Placide, puisqu'il avait en quantité foin et paille, aussi restaient-ils 1 220 minots à vendre. Cet automne-là l'avoine était en demande, et notre ami disposa de ses 1 220 minots à une moyenne de un dollar le minot. Les calculs se font tout seuls… peu de frais et pas de main-d'œuvre à payer ! Notre ami put encore vendre deux tonnes de foin à raison de quinze dollars la tonne.

Décidément la vie sur le homestead commençait bien, la nature, après s'être montrée marâtre pendant six ans, s'adoucissait singulièrement et se faisait même généreuse.

Il fallait en profiter pour se donner un peu d'aise et de confort. C'est pourquoi, le printemps qui suivit, le « shack » devint maisonnette en laquelle on disposa quelques meubles d'assez bon air. Une autre vache fut achetée, un troisième cheval vint s'ajouter aux deux premiers, puis Placide se paya le luxe d'une charrue à siège et d'un semoir. Faut-il dire que le printemps d'avant Placide avait semé « à la main » ses premières vingt acres ?…

En ce printemps de 1917, il sema trente acres de blé et vingt d'avoine. Dans le cours de l'été il put agrandir sa terre faite de vingt-cinq acres. L'automne lui apporta une autre belle et bonne récolte : 1 200 minots de blé et 1 400 d'avoine. Et lorsqu'à la fin de février il eût vendu son dernier minot de blé et son dernier mi-

not d'avoine, il se trouvait avec une somme d'argent de 2,400 dollars et pas un sou de dette.

C'était la fortune !

Flore sautait de joie.

— Tiens ! Placide, disait-elle souvent, j'ai bonne envie d'écrire une lettre de remerciements et de reconnaissance à M. Moore, il a été notre chance, notre porte-bonheur. Sais-tu qu'il a bien fait de nous avoir jetés hors de sa ferme ?

Et en riant à belles dents, elle ajoutait :

— Si M. Moore, oui ce bon M. Moore, venait nous rendre visite, je crois que je l'embrasserais !

— Et moi aussi ! riait plus fort Placide.

Tous deux s'étreignirent longuement, les yeux fixes sur un avenir rayonnant… ils avaient aimé, vaincu et conquis !…

Jean FÉRON

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Dans_la_terre_promise. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.